

THESIS / THÈSE

MASTER EN SCIENCES ÉCONOMIQUES ORIENTATION GÉNÉRALE À FINALITÉ SPÉCIALISÉE

Analyse du problème économique de la rente dans les théories de la distribution de Cantillon à Ricardo

DE BRACONIER, Philippe

Award date:
1972

Awarding institution:
Universite de Namur

[Link to publication](#)

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

FACULTES UNIVERSITAIRES NOTRE - DAME DE LA PAIX — NAMUR

FACULTE DES SCIENCES ECONOMIQUES ET SOCIALES

Année Académique 1971 - 1972

ANALYSE DU PROBLEME ECONOMIQUE DE LA RENTE
DANS LES THEORIES DE LA DISTRIBUTION
DE CANTILLON A RICARDO

PHILIPPE DE BRACONIER

Mémoire présenté en vue de l'obtention
du grade de Licencié et Maître en Sciences Economiques et Sociales
(Analyse)

Jury du Mémoire :

R. Père J. RAES

Professeur P. LEBRUN

"La terre, comme nous l'avons vu, n'est pas le seul agent de la nature qui a une puissance productive; mais c'est le seul, ou quasiment, qu'un groupe d'hommes s'approprie, à l'exclusion des autres, et duquel, en conséquence il peuvent tirer des bénéfices. Les eaux des rivières, et de la mer, par la force qu'elles ont de donner du mouvement à nos machines, portant nos bateaux, nourrissant nos poissons, ont aussi une puissance productive, le vent qui fait tourner nos moulins, et même la chaleur du soleil travaille pour nous; mais heureusement personne n'a encore pu dire, le vent et le soleil sont miens, et il faut payer pour les services qu'ils rendent".

J.B. Say - Economie politique, volume 2, p. 124.

Nous voudrions exprimer notre gratitude à tous ceux qui nous ont aidé à réaliser et à développer la présente étude.

En particulier, aux professeurs J. RAES et P. LEBRUN qui nous ont suivi pas à pas, tout au long de la rédaction du texte, discutant avec nous chaque idée, et nous aident à orienter nos pas à travers les dédales d'une vaste bibliographie.

Au professeur SRAFFA, qui nous a très aimablement accueilli à l'Université de Cambridge (G.B.) et nous a facilité l'accès des cours et séminaires qui pouvaient nous aider à réaliser la tâche que nous nous étions assignés.

A J. EATWELL qui, par des conseils attentifs, nous a permis d'entrer toujours plus profondément dans notre sujet.

A notre dactylo, sans qui la réalisation concrète de ces pages n'aurait pas été possible.

Et à tous ceux avec qui nous avons fait équipe depuis cinq ans.

TABLES DES MATIERES

=====

	<u>pages</u>
<u>Introduction</u>	i
CHAPITRE 1.- LES MATERIAUX NECESSAIRES A LA CONSTRUCTION D'UNE THEORIE DE LA DISTRIBUTION DU PRODUIT	1
1.1. <u>Objet de la théorie de la distribution</u>	1
1.1.1. Définition du revenu en termes de prix ou de satisfaction	2
1.1.2. Natures différentes des revenus, les revenus périodiques et les revenus "lato sensu"	2
1.1.3. Les différents critères de partition en catégories de revenu	2
1.2. <u>Les deux théories de la répartition</u>	3
1.2.1. La répartition fonctionnelle	4
1.2.2. La répartition sociale	7
1.3. <u>Conclusions</u>	19
CHAPITRE 2.- LES ORIGINES DE LA RENTE ET SA CONCEPTION DANS LE SYSTEME PHYSIOCRATIQUE DE DISTRIBUTION	22
2.1. <u>Les origines de la rente avec Cantillon</u>	22
2.1.1. En quoi Cantillon introduit-il Quesnay	22
2.1.2. La théorie des trois rentes par laquelle Cantillon prépare la naissance de la théorie de la distribution du produit	23
2.1.3. Conclusions	25
2.2. <u>Le système physiocratique de distribution et signification du produit net dans celui-ci</u>	26
2.2.1. La distribution des dépenses du tableau économique des physiocrates	27
2.2.2. Le produit net des physiocrates	35
2.2.3. Conclusions sur le tableau économique des physiocrates et leur conception du produit net	37

CHAPITRE 3.- LA THEORIE DE LA DISTRIBUTION ET DE LA RENTE TELLE QU'ELLE EST PRESENTEE PAR ADAM SMITH DANS L'"INQUIRY INTO THE NATURE AND THE CAUSES OF THE WEALTH OF NATIONS"	41
3.1. <u>Présentation de l'"Inquiry" et plus particulièrement de son livre premier</u>	41
3.1.1. Comment l'"Inquiry" se présente-t-elle ?	41
3.1.2. Présentation du livre premier de l'"Inquiry"	42
3.2. <u>La théorie des prix de A. Smith</u>	43
3.2.1. La théorie de la valeur travail	43
3.2.2. Prix naturels et prix du marché	44
3.2.3. Les deux modèles de détermination des prix chez Smith	46
3.3. <u>Signification et détermination du salaire, du profit et de la rente, composantes du prix et catégories de distribution du produit</u>	47
3.3.1. Les salaires	48
3.3.2. Le profit	52
3.3.3. La rente	57
3.4. <u>Le salaire, le profit et la rente, parts du revenu distribué</u>	63
3.5. <u>Conclusions</u>	66
CHAPITRE 4.- LA THEORIE DE LA DISTRIBUTION ET DE LA RENTE DANS LES "PRINCIPES D'ECONOMIE POLITIQUE" DE T.R.MALTHUS	70
4.1. <u>Introduction aux "Principes d'économie politique"</u>	70
4.2. La rente de la terre	72
4.2.1. Définition	72
4.2.2. Les causes de la rente	73
4.2.3. Les causes qui font varier la rente	79
4.2.4. La rente Malthusienne et le produit net des physiocrates	81
4.3. <u>Les salaires</u>	82
4.3.1. Définition des salaires	82
4.3.2. Les salaires au niveau des subsistances	83
4.3.3. Des causes principales qui influent sur la demande de bras et sur l'accroissement de la population	86

4.4. <u>Les profits</u>	87
4.4.1. Définition des profits	87
4.4.2. Définition du taux de profit	87
4.4.3. Des causes qui affectent le taux de profit	88
4.5. <u>La théorie de la distribution du revenu chez Malthus</u>	91
4.6. <u>Conclusions</u>	93
 CHAPITRE 5.- LA RENTE DANS LE SYSTEME RICARDIEN	 95
5.1. <u>Les corn laws, les prix des denrées alimentaires et l'"Essay on profits" de 1815</u>	95
5.2. <u>La théorie de la distribution et de la rente dans les "Principles of political economy and Taxation de D. Ricardo"</u>	98
5.2.1. Introduction aux Principes de D. Ricardo	99
5.2.2. La théorie de la valeur travail des "Principles"	99
5.2.3. La rente	111
5.2.4. Les salaires	122
5.2.5. Les profits	127
5.2.6. Les théorèmes fondamentaux de la distribution (formalisation)	131
5.2.7. L'évolution des parts relatives	138
5.3. <u>Conclusions</u>	144
 CONCLUSIONS GENERALES	 149
 BIBLIOGRAPHIE	 156

INTRODUCTION

Dans le monde économique actuel, se rencontrent fréquemment des phénomènes communément appelés "rentes" : rente de localisation, rente du consommateur, plus-value des capitaux immobiliers, rente foncière ou le traditionnel "chapeau" qui existe encore dans nos campagnes (somme convenue préalablement entre les parties, que paie le nouveau locataire d'une terre à l'ancien, en échange du droit d'user de cette terre).

Pour l'analyse de ces phénomènes, la théorie économique moderne, semble-t-il, ne possède que des outils dont l'apport fondamental remonte aux classiques. Ces outils ont été ensuite, modifiés peu à peu au fil du temps et mis au goût du jour. Cependant, on peut penser que ces modifications se sont succédées, sans toujours tenir compte de la philosophie fondamentale de la théorie précédente, ou de la validité des corrections qu'elles lui apportaient. Aussi peut-on se poser la question suivante : les hypothèses sur lesquelles est bâtie la théorie moderne de la rente sont-elles toujours fondées ?

Pour répondre à cette question, il faut reprendre l'étude théorique de la rente depuis ses origines, et suivre pas à pas son évolution jusqu'à sa forme moderne en établissant clairement, à chaque étape de cette évolution, les hypothèses sur lesquelles elle repose.

Cette étude représentant un travail de recherche important, nous nous sommes limités dans une première phase à l'analyse de quelques auteurs dont les théories sont représentatives du système des physiocrates et des classiques anglais. Le but des pages qui vont suivre est donc d'étudier l'évolution du concept théorique de la rente, depuis ses origines jusqu'à sa définition classique par Ricardo.

Tout au long du XVIII^{ème} siècle et pendant une bonne partie du XIX^{ème}, la rente fut indissociablement liée au revenu d'une classe particulière d'agents économiques : les propriétaires terriens. Donc, lorsque les auteurs de cette époque parlent de rente, ils se limitent à la rente foncière.

Dans cette mesure, les différentes théories de la rente ne sont que les corrolaires de théories plus générale, celles de la répartition du revenu. Aussi, pour Cantillon, Quesnay, Smith, Malthus, et Ricardo, auteurs auxquels nous nous sommes limités, nous étudierons toujours leur théorie générale de la répartition du revenu avant de tirer des conclusions sur les différentes optiques dans lesquelles ils ont envisagé la rente.

L'analyse de théories de la répartition s'avèrerait difficile sans définir au préalable ce qu'on entend par la répartition du revenu d'une part, et préciser d'autre part les différentes finalités que peut avoir cette théorie. C'est pourquoi, les deux niveaux théoriques de répartition du revenu, répartition abstraite entre facteurs de production et répartition concrète entre agents, seront succinctement exposés au chapitre premier. Ce chapitre n'a pas la prétention d'approfondir le sujet, mais simplement de définir en une première section les termes de "revenu" et de "catégories de revenu", et présenter ensuite dans une seconde section, aussi bien les différences principales entre les deux niveaux théoriques de répartition, que les conditions de validité de ces deux théories.

A l'aide de ces diverses notions, dégagées au chapitre premier, nous pourrons ensuite examiner successivement, au chapitre deuxième la théorie physiocratique de la répartition, et plus particulièrement une de ses composantes : le produit net, puis au chapitres troisième, quatrième et cinquième, les théories de la répartition et de la rente chez Smith, Malthus et Ricardo.

C H A P I T R E 1.

LES MATERIAUX NECESSAIRES A LA CONSTRUCTION
D'UNE THEORIE DE LA DISTRIBUTION DU PRODUIT

1.1. OBJET DE LA THEORIE DE LA DISTRIBUTION.

Avant de faire appel à la pensée des auteurs du 18ème et 19ème siècle, cherchons à définir l'objet et les bases d'une théorie économique de la distribution.

Le contenu que l'on peut assigner à une telle théorie est le suivant : étant donné un certain produit, comment celui-ci se répartit-il entre différentes catégories économiques. Toute la question est alors celle du choix de ces catégories qui dépend du niveau d'abstraction théorique auquel on se place et de l'utilité politique que l'on attend d'une théorie de la distribution du produit ou plus exactement de la répartition du revenu. (1).

Il y a en effet, comme le signale F. Perroux, à la suite de F. von Wieser deux théories de la répartition du revenu. (2). La théorie économique de répartition qui mesure l'efficacité des services producteurs, la théorie sociologique qui détermine l'attribution des richesses. En conséquence de ceci, une théorie vraiment complète de la répartition peut légitimement user de plusieurs notions de revenu, en les hiérarchisant par étape d'abstraction et selon l'utilité politique que lui fournissent les différentes notions. Sans en détailler l'analyse, ce chapitre aura pour but de cerner l'utilité et les conditions de validité respectives des deux théories de la répartition.

- (1) Le terme distribution du produit peut, en effet, parfois prêter à confusion; Malthus, par exemple, dans certains passages des Principes d'économie politique, pp.318-369, entend par distribution du produit la bonne répartition des stocks de celui-ci en vue d'en faciliter la consommation.
- (2) J. Schumpeter, Théorie de l'évolution économique, introduction par F. Perroux, La pensée économique de J. Schumpeter, p. 30 et 31.

tition.

1.1.1. Définition du revenu en termes de prix ou de satisfaction.

Tout revenu se définit comme une différence entre un produit et un coût ou plus largement entre un résultat économique et les moyens économiques employés. (1). Cette différence peut s'exprimer en terme de prix (le revenu monétaire) ou en terme de satisfaction (le revenu psychologique).

1.1.2. Natures différentes des revenus, les revenus périodiques et les revenus "lato sensu".

Les revenus peuvent avoir un caractère de périodicité et de régularité étant alors imputables à des faits volontaires, ou au contraire n'avoir ni périodicité ni régularité, ils sont alors des gains de fortune. Les classiques ne donnaient pas à ces derniers gains la définition de revenu (2); par contre, certains auteurs plus modernes tels que Marshall et Edgervorth, les considèrent comme tels.

1.1.3. Les différents critères de partition en catégories de revenus.

i) Le revenu abstrait de facteurs de production.

La différence entre produit et coût peut se calculer par rapport à un facteur abstrait de production, on étudiera alors la part du revenu imputable au travail, au capital, à la terre, considéré indépendamment des agents qui apportent ces facteurs ou qui touchent le revenu. Les revenus porteront alors le nom de salaire pur, intérêt pur et rente pure.

(1) J. Schumpeter, Théorie de l'évolution économique, introduction par F. Perroux, La pensée économique de J. Schumpeter, p. 32.

(2) J. Schumpeter, Théorie de l'évolution économique, introduction de F. Perroux, La pensée économique de J. Schumpeter, p. 32.
T. Malthus, Définition en économie politique, en complément à l'édition des principes d'économie politique, p. 523 : "Revenu : cette portion des biens ou de la richesse que le possesseur peut consommer annuellement sans affaiblir ses ressources ordinaires. Le revenu consiste en rentes territoriales, en salaires du travail, en profits sur les capitaux."

ii) Le revenu selon les faits qui le produisent.

Le revenu est alors envisagé en fonction des procédés permettant de l'obtenir; nous verrons ultérieurement ces procédés. Il est évident que le système institutionnel dans lequel on se place (capitalisme, communisme) influencera les catégories de procédés ou de mode d'insertion dans l'économie que l'on retiendra.

La répartition des revenus selon les processus qui les produisent précise de façon concrète la répartition fonctionnelle.

Ceci permet de voir que plusieurs notions de revenu ne sont pas contradictoires, chacune se situant à un niveau différent d'abstraction, elles se complètent et on pourra mettre l'accent sur l'une ou sur l'autre selon que l'on recherche l'une ou l'autre solution au problème de la distribution du produit.

iii) Le revenu concret d'agents économiques.

On examinera alors le revenu des patrimoines des agents économiques quels que soient les faits qui ont permis ce revenu. On étudiera le revenu de classes d'agents homogènes, par exemple, les gros, les moyens et les petits revenus. Dans pareille étude, peut-on admettre comme catégorie de revenu les classes sociales existantes ? Laissons momentanément cette question ouverte pour y répondre plus loin. La répartition du revenu entre agents, se situe à un niveau plus concret encore que la répartition fonctionnelle et la répartition selon les processus qui les produisent. Elle précise celles-ci sous certains aspects.

1.2. LES DEUX THEORIES DE LA REPARTITION.

Nous avons donc vu qu'il existait deux théories de la répartition, la théorie économique mesurant l'efficacité des facteurs de production et la théorie sociologique qui détermine l'attribution des richesses; nous avons vu, d'autre part, que l'on pouvait distinguer trois critères de partitions du revenu, le critère de partition en fonction des facteurs de production, celui en fonction des agents,

et enfin, celui en fonction des modes d'insertion dans l'économie. Après cette première analyse, il convient d'examiner les deux théories que nous venons de citer : la théorie économique ou répartition fonctionnelle, la théorie sociologique ou répartition sociale.

1.2.1. La répartition fonctionnelle.

1.2.1.1. Les catégories de la répartition fonctionnelle.

Le choix des catégories permettant de mesurer l'efficacité des facteurs de production ne pose aucun problème. On utilisera les catégories de facteurs de production, en séparant alors le revenu en revenu du travail d'une part, et revenu du capital d'autre part, la terre étant considérée comme un capital.

1.2.1.2. La rémunération des facteurs de production.

La rémunération du travail et du capital se déterminera selon la méthode des néoclassiques. (1).

i) En courte période.

On admettra alors que seule la quantité de travail peut varier. La rémunération du travail est alors déterminée par le principe de productivité marginale. La rémunération du capital n'est pas liée au principe de productivité marginale; il reçoit comme rémunération l'excédent des recettes totales sur la rémunération du travail; cet excédent peut être positif ou nul et s'appelle la quasi-rente.

(1) Nous reprenons succinctement l'exposé qu'en font J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume iv, pp. 14-51.

En formalisant on obtiendra :

soient Q : La production totale du produit

L : La quantité de travail employé

p : le prix de vente du produit fabriqué

w : le taux de salaire nominal

$$\frac{\delta Q}{\delta L} \cdot p = w \quad \text{taux de rémunération du travail}$$

et $wL =$ rémunération totale du travail

soit : R : la quasi-rente du capital

$R = pQ - wL$ rémunération du capital

ii) En longue période.

Il n'y a plus alors de facteurs fixes, le taux de rémunération du capital et du travail se fixe alors au niveau de leur productivité marginale.

En formalisant on obtiendra :

soient : Q : le produit physique total

L : la quantité de travail employée

K : la quantité de capital utilisée

$$\frac{\delta Q}{\delta L} \cdot L : \text{rémunération totale du travail}$$

$$\frac{\delta Q}{\delta K} \cdot K : \text{rémunération totale du capital}$$

Il faut en outre que soit vérifiée l'égalité d'épuisement du produit :

$$Q = \frac{\delta Q}{\delta L} \cdot L + \frac{\delta Q}{\delta K} \cdot K$$

Pour cela, il faut que la fonction de production soit homogène de degré 1 (1).

(1) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national,
pp. 23-27.

iii) Conclusions.

- a) Un pareil schéma suppose la concurrence pure et parfaite ou implique que les imperfections de la concurrence, l'influence des syndicats par exemple, n'exercent pas d'influence sur la répartition du produit entre facteurs de production.
- b) Les parts relatives attribuées au travail et au capital doivent épuiser le produit, sans quoi les néoclassiques ne peuvent plus expliquer les parts relatives à attribuer; ceci implique l'hypothèse des rendements constants à l'échelle, ou, ce qui revient au même, l'homogénéité de degré 1 de la fonction de production en longue période. Les néoclassiques de la seconde génération admettent pour fonction globale de production, valable pour l'ensemble de l'économie, une fonction de type COBB-DOUGLAS : $Q = cL^a K^{(1-a)}$.
- c) Qu'une relation précise lie le montant de la rémunération d'un facteur et sa productivité marginale en longue période, ne signifie pas que cette rémunération soit indépendante de l'autre facteur apporté. En effet, soit la fonction de production :

$$Q = cL^a K^{(1-a)}$$

Soient les productivités marginales de celle-ci par rapport au travail et au capital (2).

$$\frac{\partial Q}{\partial L} = ca \frac{(L)^{a-1}}{(K)} \cdot \frac{K}{L} \quad (1)$$

$$\frac{\partial Q}{\partial K} = (1-a)c \frac{(L)^a}{(K)} \quad (2)$$

La productivité marginale du travail dépendra du niveau de capital employé et réciproquement, à moins que K ne soit constant dans (1) et L constant en (2).

- d) Enfin, il convient de noter que toutes les actions sont décrites ici en termes réels dans un monde où la monnaie et le crédit sont supposés neutres.

1.2.2. La répartition sociale.

La répartition sociale a pour but d'examiner la distribution du produit entre agents économiques. Qu'entend-on par agent économique ? Par agent nous entendons des individus et non des ménages, comme cela pourrait se faire. Ceci sera, dans certains cas, important pour la façon d'envisager les catégories à choisir, comme nous le verrons ultérieurement.

Nous distinguerons deux parties dans notre analyse. Une première partie, assez brève, définissant les conditions nécessaires au choix des catégories valables pour l'étude de la répartition entre agents. Dans une seconde partie, nous examinerons tour à tour, les trois critères de partition que nous avons cités et nous rechercherons quels seraient leurs qualités et leurs défauts en vue d'une théorie de la répartition sociale.

Faisons encore une remarque générale avant de commencer cette étude. Il est évident qu'une étude du revenu des agents ne peut se faire indépendamment d'un système institutionnel donné. Nous n'analyserons la répartition des revenus entre agents que dans une société capitaliste.

1.2.2.1. Les conditions préalables au choix de catégories de revenus d'agents.

Diviser l'ensemble des agents économiques de façon idéale, en catégories, devrait impliquer que chaque agent doit être dans une, et une seule catégorie de revenu; ce qui revient, en parlant le langage de la théorie des ensembles, à réaliser une partition de l'ensemble des agents en fonction de leurs revenus. Soit donc $E(A)$ l'ensemble des agents; celui-ci devra être partitionné en sous-ensembles $(A)_i$, $i=1\dots n$, de telle façon que :

- a) l'union des partitions soit égale à l'ensemble des agents,

$$U(A)_i = E(A)$$

- b) l'intersection des partitions soit l'ensemble vide, $\cap (A)_i = \emptyset$

ces deux premières conditions sont inhérentes à la définition de la partition; dans le cas de partitionnement en catégories de revenu, il faudrait encore que le critère de partitionnement soit tel que :

- c) les éléments de chaque partition jouissent bien d'un revenu homogène (1) et original par rapport aux éléments des autres partitions.

Tels sont les trois conditions qui devraient être respectées pour obtenir un bon critère de partition des agents. Il est à remarquer, avant de commencer l'étude de ces différents critères que la condition (b) précitée, est rarement remplie et nous avons alors le cas de l'agent membre de deux catégories de revenu à la fois. Ceci ne doit pas exclure comme non valable le critère de partition ne répondant pas à la condition (b). On pourrait chercher une partition plus fine, toujours selon le même critère, mais cela risquerait de nous amener à créer un nombre de catégories considérable. On pourrait alors classer chaque agent à cheval sur deux catégories, dans l'une ou l'autre de celles-ci, à titre principal. Ceci, dans la mesure où cet expédient ne nuit pas à la condition (c).

1.2.2.2. Analyse des différents critères de partition de l'ensemble des agents en vue d'une théorie de la répartition.

- i) La partition de l'ensemble des agents en fonction des facteurs de production.

Quels sont les facteurs de production apportés ? Le travail, le capital et la terre. Les conditions d'un bon critère de partitionnement sont-elles respectées ?

- a) La première condition ne l'est pas si on songe que les non-producteurs, les oisifs pour Walras (vieillard, sans travail, débile) ne pourraient pas jouir d'un revenu selon le critère de répartition. Pour que la première condition soit respectée, on peut alors

(1) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 1, pp. 65-66.

élargir la notion d'agent au ménage; les oisifs étant alors confondus avec le ménage dont ils dépendent. Ceci n'est plus possible dans une théorie moderne de la répartition où la société entière et non plus le ménage prend en charge une plus ou moins grande partie des oisifs.

- b) La seconde condition n'est, à priori, guère mieux respectée : on peut être porteur, à la fois de capital et de terre, de travail et de terre, etc... Signalons au passage que les classiques étaient conscients de ceci mais ne s'en souciaient pas (1).
- c) Les parts distinctes reçues, déterminées selon la méthode marginaliste (2), comme nous l'avons vu, correspondent bien à des catégories de facteurs. Cependant, elle pose un problème grave d'homogénéité de revenu au sein d'une même catégorie. En réalité, il existe de nombreuses catégories de travailleurs : ouvrier professionnel, ouvrier à domicile, artisan, etc... Ces catégories ne sont nullement interchangeables du point de vue du type de revenu qu'ils reçoivent. Il est à remarquer aussi qu'en longue période, la qualité du facteur travail n'est pas constante, elle s'améliore (3). Le même problème se pose pour le capital, ceci surtout à long terme, où la composition du capital change en raison du progrès technique. Quant à la terre, elle devrait au moins se décomposer en deux catégories : terre à bâtir et terre agricole.

(1) E. Cannan, A history of the theories of production and distribution from 1776 to 1848, p. 150 et 151

(2) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 4, pp. 15-27.

(3) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 4, p. 39.

La répartition sociale entre catégories de facteurs nous amène de plus, à faire les deux remarques suivantes :

- a) rémunérer des facteurs de production, signifie dans le cas présent rémunérer des détenteurs de facteurs de production comme nous l'avions annoncé; ceci nous fait introduire dans le système, toute l'organisation sociale et une organisation de type déterminé. Le pilier du système économique est alors en effet, la propriété privée (1);
- b) il n'existe, pour la théorie néoclassique, que deux facteurs de production : le capital et le travail; ceci ajoute encore aux difficultés d'homogénéité que nous avons citées.

En résumé, égaler catégories de revenus d'agents et catégories de facteurs ne permet pas d'englober tous les agents dans l'une ou l'autre catégorie (le cas des improductifs, débilés, etc...); la condition d'homogénéité au sein de chaque catégorie n'est pas respectée; et enfin la rémunération déterminée selon la méthode marginaliste n'est acceptable que sous les conditions vues précédemment (2). Les classiques, nous le verrons dans le chapitre 3, ont adopté une partition des agents en catégories de facteurs pour leur analyse du revenu. Nous verrons aussi comment ils ont déterminés les parts relatives du travail, du capital et de la terre.

(1) J. Marchal et J. Leccillon, La répartition du revenu national, volume I, p. 46.

(2) Voir 1.2.1.2. (iii)

- ii) La partition de l'ensemble des agents en fonction des procédés rapportant un revenu.

Le critère de partition en catégories d'agents est alors les faits qui rapportent un revenu. Malgré les imperfections de la partition de l'ensemble des agents en fonction des facteurs de production, ce critère de partition, comme Marchal et Lecaillon le mentionnent, contenait une idée juste, à savoir "qu'il faut que la rémunération (du travail) reconnue varie, sinon proportionnellement, du moins dans le même sens que la quantité de travail apportée" (1), et que, suite à l'institution de la propriété privée, il en est de même pour la rémunération des autres facteurs, afin que leurs détenteurs acceptent de les risquer dans la production. Mais à elle seule, la partition de l'ensemble des agents en fonction des facteurs de production est insuffisante, aussi Marchal et Lecaillon, reprenant l'idée d'une partition de l'ensemble des agents en fonction des facteurs de production l'élargiront à des catégories de revenus en fonction des modes d'insertion de l'agent dans l'économie (2).

J. Marchal et J. Lecaillon proposent cinq procédés ou modes d'insertion dans l'économie pour obtenir une part du revenu national dans un monde de type capitaliste :

- a) la vente de travail à forfait;
- b) l'entreprise industrielle ou commerciale qui suppose la propriété privée d'une masse de biens; la rémunération de ce procédé est aléatoire;
- c) l'exploitation agricole qui demande de disposer d'une force de travail et du sol; cette catégorie est dif-

(1) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 1, p. 47.

(2) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volumes 1 et 2.

- facile à ramener à la précédente dans la mesure où les marchés sur lesquels elle écoule sa production sont contrôlés par les pouvoirs publics;
- d) le prêt de monnaie ou de biens réels qui suppose la propriété de ce que l'on prête;
 - e) le transfert ou la reconnaissance d'un droit sans apport actuel.

Cette partition respecte-t-elle les "trois conditions que nous nous sommes fixées ?

- a) L'union des catégories compose bien l'ensemble des agents économiques.
- b) Cependant la seconde condition n'est pas vérifiée; certains agents peuvent parfaitement se trouver dans deux catégories à la fois (un entrepreneur industriel peut être également prêteur par exemple).

Marchal et Lecaillon ne font pas explicitement référence à la nécessité de respecter cette condition, ils se sont principalement penchés sur la condition d'originalité et d'homogénéité des catégories, mais on peut dire que leur critère de partition respecte la condition b) lorsqu'ils considèrent les agents comme membres d'une catégorie à titre principal. De plus, dans leur sous-partition en fonction de l'homogénéité des catégories que nous verrons ci-dessous, ils créent des catégories dont certaines auront pour caractéristique la jouissance d'un revenu secondaire (1).

- c) Les éléments de chaque partition ou catégorie jouissent-ils d'un revenu homogène et original par rapport aux éléments des autres partitions ?

(1) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 2, p. 121 et 122, p. 126, pp. 269-277.

La condition d'originalité est respectée; en effet, chaque catégorie reçoit bien un revenu qui n'est pas semblable au revenu des autres catégories; on pourrait contester la catégorie des exploitants agricoles qui, dans la tradition classique avaient été assimilés aux entrepreneurs, ce qui, au début du 20ème siècle pouvait se justifier, mais le capitalisme semble créer véritablement une rupture entre la classe agricole et les autres (1). La condition d'homogénéité par contre, pose un problème. Marchal et Lecaillon en sont conscients; ils font remarquer que les coupures ne sont pas nettes, dans le domaine économique et social, entre, par exemple le prêteur, le petit actionnaire sans influence et le conseil d'administration. Afin d'obtenir des catégories homogènes, ils vont sous-partitionner les cinq catégories en fonction des procédés, en dix catégories, ce qui donne lieu au tableau suivant (2).

(1) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 2, p. 254-262.

(2) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 2, p. 381.

Groupes de participants déterminés par les procédés d'insertion dans l'économie	Catégories de participants à la répartition dotés d'un comportement homogène
I. Salariés	1) Ouvriers travailleurs manuels (y compris les ouvriers agricoles) 2) Salariés non manuels (employés, fonctionnaires) 3) Cadres des secteurs privés et nationalisés (1)
II. Titulaires de Profits	4) Entrepreneurs individuels de l'industrie et du commerce. Ceux-ci reçoivent un revenu de personne et peuvent jouir d'autres revenus à titre secondaire, ce que ne peuvent faire les sociétés (2) 5) Sociétés privées et nationalisées qui jouissent d'un revenu d'institution; on ne fait pas de différenciation entre entreprise publique et privée (3) 6) Les administrateurs de sociétés ne s'identifient ni à l'actionnaire sans pouvoirs, ni à l'entrepreneur (4) 7) Les membres des professions libérales (5)
III. Exploitants agricoles	8) Exploitants agricoles. Une seule catégorie est donc retenue, ceci pour des motifs principalement sociologiques (6)
IV. Groupe des Prêteurs	9) Groupe des prêteurs (y compris le groupe des actionnaires non administrateurs) Disparition progressive de cette catégorie en temps que catégorie autonome (7)
V. Bénéficiaires de transferts	10) Bénéficiaires de transferts (sécurité sociale). On négligera les étudiants, le clergé, les soldats du contingent (8).

(1) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 1, p. 622.

(2) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 2, p. 121 et 122.

(3) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 2, p. 125

(4) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 2, p. 126

(5) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 2, p. 131-133

(6) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 2, p. 264-268

(7) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 2, p. 363-364

(8) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 2, p. 367-379

Marchel et Lecaillon accompagnent ce tableau des remarques suivantes :

- a) il n'existe pas de barrières infranchissables entre les catégories, mais il existe des seuils à la fois sociologiques et économiques qui empêchent l'homogénéité des rémunérations de deux catégories distinctes;
- b) ces catégories sont valables pour une société donnée (capitaliste) à une époque donnée (1958)
- c) on sera amené à subdiviser plus ou moins le modèle en fonction de la période d'analyse qu'on voudra prendre.

iii) La partition de l'ensemble des agents, en fonction des agents mêmes qui composent la société.

La répartition sociale en fonction des agents ne s'intéresse pas à l'origine du revenu mais à ceux qui le détiennent. Il y a ceux qui détiennent un petit, un moyen ou un grand revenu. Dès lors, on peut se poser la question : quels genre d'agents détiennent le gros, le moyen et le petit revenu ? Les groupes qui détiennent un même revenu sont-ils hétéroclites ou bien correspondent-ils à un classement social ? En d'autres mots, peut-on envisager une partition de l'ensemble des agents, du point de vue de leur revenu, en classes sociales.

Avant de donner une définition des classes sociales, voyons comment se manifeste et s'explique l'inégalité entre les hommes. La réponse se trouve dans la conjonction d'éléments multiples (1), à savoir : le rôle joué dans la société, le style de vie, le comportement psychologique et la conscience collective.

a) Le Rôle joué dans la société.

Anciennement, c'est le rôle public qui est la base principale de toute distinction de classe; ceci reste tou-

(1) P. Laroque, Les classes sociales, pp. 9-18.

jours vrai dans la société actuelle en ce qui concerne certaines activités telles que les professions judiciaires, scientifiques ou enseignantes.

Le rôle économique a eu une influence variable selon les époques. Anciennement, dans certains cas, la propriété foncière est facteur de prestige social; elle donne naissance à l'aristocratie foncière. Actuellement, encore, la propriété foncière, dans le monde capitaliste, joue un rôle dans la promotion sociale de l'individu. Rappelons-nous, d'autre part, que la distinction classique de Marx repose sur un critère purement économique : deux classes seulement s'opposent, celle des possédants et celle des non-possédants. Dans la société moderne, l'activité professionnelle commande fortement le classement social. Il existe une différence de prestige entre professions indépendantes et professions salariées, entre tâches manuelles et non manuelles, entre types d'activités exercées.

Le statut social de l'individu, bien que ce facteur ait une influence décroissante dans la société moderne, influence aussi le classement social. Le nom, la naissance, la tradition et un rôle d'exemple, donnent parfois à certains une place particulière dans la société.

b) Le Style de vie.

Les différences de classes s'expriment aussi dans un certain style de vie. Ce style de vie est lui-même lié au montant des revenus, mais un même montant de revenu peut procurer des niveaux de vie parfois sensiblement différents suivant la manière dont ce revenu est utilisé. Le mode d'utilisation du revenu exprime donc bien souvent le style de vie qui classe socialement individus et familles, la proportion respective de divers types de dépenses se combinant avec un élément qualitatif. Il en va ainsi du type de logement, du type de vêtement dans certains cas, du type d'alimentation (ceci est moins visible mais reste vrai), du type de distraction et du

type d'éducation.

c) Le comportement psychologique et la conscience collective.

Il y a corrélation entre certaines manières de penser, certains réflexes psychologiques et même l'attitude politique exprimée aux élections et le classement social, ceci est une conséquence logique du genre d'éducation reçue.

Ces attitudes psychologiques se synthétisent alors dans une conscience collective de classe. Cette conscience se traduit alors dans l'habitude de se fréquenter entre éléments d'un même groupe social. Cette conscience s'exprime aussi dans une solidarité de classes, le plus part du temps négative, puisqu'il s'agit d'une solidarité contre les autres classes.

d) La conjonction des trois éléments précités.

Malgré la diversité des différents facteurs de distinction de classes que nous venons de citer, il est à noter que ceux-ci sont étroitement liés : l'exercice de certains rôles est attaché à un certain revenu; d'autre part, rôle, revenu et style de vie favorisent des attitudes psychologiques communes et l'existence d'une conscience collective.

Remarquons enfin que les catégories sociales ne sont pas figées dans le temps. Primitivement, les distinctions entre classes étaient d'ordre politique et juridique (distinction entre homme libre et esclave, conquérant et conquis). Ensuite, deux faits sont venus bouleverser l'ordre social. Un fait juridique et politique : la disparition légale des rangs et conditions, qui a résulté de la Révolution française en 1789. Un fait économique : la révolution industrielle qui a tendu naturellement à distinguer deux classes : celle des capitalistes et celle des salariés (1). La distinction entre classes devient alors d'ordre économique et entraîne une rigidité moindre des distinctions sociales; les mutations entre classes

(1) P. Laroque, Les classes sociales, pp. 20-27.

deviennent alors plus aisées. Dans les sociétés modernes, l'opposition entre deux classes est dépassée; l'on constate en effet, l'importance croissante de classes moyennes due au développement du secteur tertiaire et à l'élévation des revenus moyens. On a alors la trilogie : classe dirigeante, classe moyenne, classe ouvrière. Ces trois classes elles-mêmes tendent à se fondre l'une dans l'autre du fait du relèvement général du niveau de vie, de la redistribution des revenus et de la généralisation de l'enseignement.

Nous avons vu comment se sont manifestées et se manifestent encore les différences entre groupes d'agents d'une même société (ceci ne valant que pour les sociétés capitalistes); quelle définition donner alors à une classe sociale ? Nous en avons retenu deux : l'une plus sociologique, l'autre plus économique :

- "Appartiennent à une même classe sociale, les individus qui ont des manières de vivre et se réfèrent à des valeurs identiques, manières et valeurs qui créent entre eux une sorte de familiarité" (1)
- "Les groupes en compétition se constituent d'après la similitude du calcul économique relatif au contenu du revenu individuel de leurs membres. Les groupes ainsi formés peuvent être parfois aussi vastes que les groupes sociologiques constitués d'après la nature du revenu ou la fonction sociale : le groupe des salariés par exemple. Mais ils peuvent aussi être plus restreints" (2).

La première définition ne contredit pas la seconde. Elle est seulement plus générale, "les valeurs identiques" se réduisent dans la seconde aux valeurs économiques identiques ou "similitude de calcul économique".

(1) J. Marchal et J. Leceillon, Le répartition du revenu national,
volume 1, p. 48.

(2) A. Barrère, Redistribution des revenus, attribution des ressources et revenu disponible, revue de science financière, 1956, n° IV,
p. 636

La première définition partitionne bien l'ensemble des agents, respectant les deux premières conditions (1.2.2.1. (a), (b)) préalables au choix de catégories de revenu d'agents. Qu'en est-il de la troisième condition préalable (c) ? En d'autres termes, les éléments de chaque partition jouissent-ils d'un revenu homogène et original, sachant que les agents de chaque classe se réfèrent à des valeurs identiques ? A priori, cette condition n'est pas remplie. En effet, deux individus peuvent se référer à des valeurs identiques et jouir d'une part quantitativement et qualitativement différente du revenu national; inversement ils peuvent jouir d'un même revenu et se référer à des valeurs différentes. Remarquons que ceci est surtout vrai pour les sociétés capitalistes actuelles.

La seconde définition ne respecte guère plus la condition de l'homogénéité et de l'originalité du revenu. La nature du revenu dans ce cas-ci n'a guère d'importance; nous avons dit que nous ne nous soucions pas des faits qui rapportent un revenu mais simplement de la grandeur de celui-ci. Or une similitude de calcul économique n'est pas nécessairement liée au montant de ce revenu.

En résumé, donc, si l'union des sous-ensembles définit par les classes sociales forme bien l'ensemble des agents économiques (condition (a)), s'il n'y a pas d'intersection entre les différents groupes, puisque chaque individu ne fait vraisemblablement qu'un seul calcul économique, on ne peut accepter l'idée d'une "bijection" classes sociales, catégories de revenu. Néanmoins, le revenu a une influence sur la formation des classes sociales, nous l'avons vu, surtout dans une société industrielle où tout se pense à partir de l'économique.

1.3. CONCLUSIONS.

- a) Une théorie de la répartition purement économique ne peut pas montrer comment le revenu se distribue entre les agents économiques; elle ne peut que déterminer les parts relatives qui reviennent aux différents facteurs de production. La théorie de la répartition économique n'est alors que l'envers de la théorie de la production.

- b) La théorie de la répartition purement économique n'est envisageable que sous les hypothèses suivantes :
- la concurrence pure et parfaite;
 - une fonction de production homogène du degré 1;
 - la monnaie et le crédit supposés neutres.
- c) La rémunération d'un facteur de production, dans une théorie de la répartition purement économique, ne signifie pas que cette rémunération soit indépendante des autres facteurs apportés, du moins pour la théorie néo-classique.
- d) Une théorie sociale de la répartition qui a pour but d'expliquer comment se distribue le revenu entre agents économiques, ne peut s'envisager indépendamment du système institutionnel et social avec lequel vit une société donnée.
- e) Le choix des catégories d'agents en vue de la construction d'une théorie sociale de la répartition est purement politique; il dépend du but que l'on désire atteindre.
- f) Cependant, il semble, après analyse, que les catégories en fonction des modes d'insertion dans l'économie soient les plus adaptées à une théorie de la répartition sociale dans le monde économique actuel.
- g) Quelles que soient les catégories choisies pour une théorie de la répartition sociale, elles n'auront une homogénéité qu'à une période donnée et pour une analyse à court terme (1). Ceci rend difficile le choix de catégories en vue d'une analyse à long terme. En long terme, en effet, il est difficile de ne pas devoir modifier les groupes de départ en cours d'analyse. On est alors obligé de se limiter à quelques groupes dominants fort généraux.

(1) Le court terme considère une grande partie de l'information comme donnée, ce qui facilite la construction de catégories. Tandis que le long terme tâchera de rendre variable le plus grand nombre d'informations possibles.

h) Le choix entre théorie économique et théorie sociale de la répartition dépend du niveau d'abstraction auquel on veut placer son étude. Les deux théories ne se contredisent pas, elles se complètent et viennent à des moments différents de l'analyse économique.

o

o

o

C H A P I T R E 2.

LES ORIGINES DE LA RENTE ET SA CONCEPTION DANS
LE SYSTEME PHYSIOCRATIQUE DE DISTRIBUTION.

2.1. LES ORIGINES DE LA RENTE AVEC CANTILLON.

L'"Essai sur la nature du commerce en général", écrit aux environs de 1725, édité en 1755 (1), présente deux éléments intéressants pour notre étude. D'une part, Cantillon y apparaît comme un précurseur de Quesnay dans un certain nombre d'idées; d'autre part, il y présente l'esquisse implicite d'une théorie économique de la distribution du produit. Nous verrons que c'est la naissance même de la théorie de la rente qui suggère cette esquisse.

2.1.1. En quoi Cantillon introduit-il Quesnay ?

Il ressort expressément de l'oeuvre de Cantillon que la terre est la source de toute richesse (2), et que, en conséquence de cela, "tous les ordres et tous les hommes d'un Etat subsistent ou s'enrichissent ~~aux~~ dépens des propriétaires des terres"(3). Cela suppose l'existence d'un droit de propriété des sources de richesse (la terre); Cantillon considère celui-ci comme une donnée sur laquelle il n'a pas à porter de jugement (4).

(1) G. Weulersse, Le Mouvement physiocratique en France (de 1756 à 1770), Tome I, p.34

(2) R. Cantillon, Essai sur la nature du Commerce en général, p. 2
"la terre est la source ou la matière d'où l'on tire la richesse".

(3) R. Cantillon, o.c., p. 42 et aussi p. 122 : "toutes les denrées de l'Etat sortent directement ou indirectement des mains des fermiers aussi bien que tous les matériaux dont on fait de la marchandise. C'est la terre qui produit toutes choses excepté le poisson; encore faut-il que les pêcheurs qui prennent le poisson soient entretenus du produit de la terre".

(4) R. Cantillon, o.c., pp. 4-6, p.30, p.42.

Il faut ajouter que Cantillon creuse de façon intéressante l'idée de "terre source de toute richesse"; elle lui permet d'essayer de bâtir une théorie de la valeur "terre". La valeur intrinsèque qu'il assimile au prix d'un bien est la mesure de la terre et du travail qui entre dans sa production (1), et comme on pourra réduire les salaires à une certaine quantité de denrées alimentaires, la terre nécessaire à la production de ces denrées sera l'étalon de valeur de ces richesses (2). Les physiocrates, bien que suivant cette même ligne, n'iront pas aussi loin que Cantillon dans cette recherche (3).

2.1.2. La théorie des trois rentes par laquelle Cantillon prépare la naissance de la théorie de la distribution du produit.

Y a-t-il une théorie de la distribution chez Cantillon ou bien, ne s'intéresse-t-il pas au problème ? En fait, Cantillon cherche une explication de la circulation de la monnaie (4). Cependant, bien

- (1) R. Cantillon, Essai sur la nature du Commerce en général, p.28, "...Par ces inductions et exemples, je crois qu'on comprendra que le prix ou la valeur intrinsèque d'une chose est la mesure de la quantité de terre et du travail qui entre dans sa production, eu égard à la bonté ou produit de la terre, et à la qualité du travail".
- (2) R. Cantillon, o.c., p.40 : "...l'on voit que la valeur du travail journalier a un rapport au produit de la terre, et que la valeur intrinsèque d'une chose peut être mesurée par la quantité de terre qui est employée pour sa production, et par la quantité de travail qui y entre, c'est-à-dire encore par la quantité de terre dont on attribue le produit à ceux qui y ont travaillé".
- (3) G. Weulersse, Le Mouvement physiocratique en France, Tome II, p. 144
- (4) R. Cantillon, Essai sur la nature du commerce en général, pp.120-223, et p.122 plus précisément : "La supposition donc que je suivrai dans cette recherche de la circulation de l'argent sera que les Fermiers font trois rentes..."

que ce soit Quesnay et Turgot qui en inaugurèrent le terme (1), il présente une théorie embryonnaire de distribution lorsqu'il montre comment le produit de la terre ou, en langage plus moderne, le produit brut, se divise initialement en deux portions : un tiers versé par le fermier au propriétaire (2), et deux tiers restent au fermier. Cantillon ajoute que ces proportions sont empiriquement observées à une certaine époque et qu'elles n'ont pas force de loi : "Le propriétaire a ordinairement le tiers..." dit-il.

Avec la division du produit entre fermier et propriétaire, nous avons ici la première théorie de la rente dans l'histoire des analyses économiques (3), comme mode de partage du produit -pour ne pas dire, comme mode de distribution du produit, puisque ce terme n'est né que plus tard. Le produit se divise en trois rentes égales (4) : la rente "véritable", revenant au propriétaire. Pourquoi Cantillon appelle-t-il le revenu du propriétaire, la "rente véritable ou principale" ? Cantillon n'explique pas sa pensée à ce sujet, mais on peut comprendre que le mot "rente" avait sensu stricto pour Cantillon la signification de revenu du propriétaire, et sensu lato celle de revenu de la terre. Une seconde rente revenant au fermier "pour faire profiter son entreprise"; celle-ci, la plupart du temps, sera consommée par le fermier pour améliorer son niveau de vie, plutôt que d'être épargnée. La troisième rente attribuée, elle aussi, au fermier servira à "son entretien et celui des hommes et des chevaux dont il se sert pour cultiver sa ferme". Les trois rentes sont le

(1) E. Cannan, A History of the theory of production and distribution from 1776 to 1848, p. 144 et 145.

(2) R. Cantillon, Essai sur la nature du commerce en général, pp. 42-44

(3) I. Schumpeter, History of Economic Analysis, p. 263

(4) R. Cantillon, Essai sur la nature du commerce en général, p. 120, les rentes ne sont égales qu'en principe.

"premier mobile" de la circulation de la monnaie (1), le fermier entrepreneur payant les salaires de ses valets et achetant des biens manufacturés, le propriétaire dépense une partie de sa rente également en produits manufacturés (2).

2.1.3. Conclusions.

- i) Cantillon annonce l'idée fondamentale du système physiocratique, à savoir que c'est la terre qui est seule source de richesse.

- ii) Le produit de la terre se répartit en trois rentes. Le mot rente n'a donc pas, chez Cantillon, sa signification limitée à un type de revenu ou à une part précise du produit.

- iii) La rente "principale et véritable" celle que le fermier paie au propriétaire est une part moyenne du produit de la terre ($1/3$), payée forfaitairement (3) en monnaie; elle se présente donc comme une sorte de loyer et ne correspond à une rente foncière que dans la mesure où elle représente le revenu du propriétaire. Celui-ci n'est en rien un revenu marginal dépendant du niveau de fertilité des terres les moins bonnes mises en exploitation. Pas d'idée donc, de rente différentielle chez Cantillon.

(1) R. Cantillon, Essai sur la nature du commerce en général, p. 122

(2) R. Cantillon, o.c., p. 124

(3) R. Cantillon, o.c., p. 122

- iv) La seconde rente qui "fait profiter l'entreprise du fermier" sera reprise par Turgot (1); elle est l'ancêtre du profit de l'entrepreneur des classiques anglais.
- v) La troisième rente servant à l'entretien du fermier présente de grandes similitudes avec les avances annuelles de la classe productive chez Quesnay.

2.2. LE SYSTEME PHYSIOCRATIQUE DE DISTRIBUTION ET LA SIGNIFICATION DU PRODUIT NET DANS CELUI-CI.

Les physiocrates s'inscrivent dans la perspective inaugurée par Cantillon mais l'originalité de leur analyse réside dans la distinction qu'ils ont pu faire entre circulation (étude de l'ensemble des flux monétaires amenant à des conclusions sur la quantité de monnaie nécessaire dans un état) et la distribution des dépenses (répartition d'équilibre du produit entre différentes catégories d'agents) permettant de rester à un niveau optimal de production, étant donné la circulation des biens exprimés en monnaie.

Examinons maintenant cette distribution des dépenses; nous analyserons ensuite le produit net, un des éléments de cette distribution qui nous intéresse plus particulièrement.

(1) L. Sellaeron, Le produit net des physiocrates, dans I.N.E.D., Quesnay et la physiocratie, Tome I, pp. 135-137, p. 143. p. 135, "Turgot nous dit qu'en cas de partage entre le cultivateur et le propriétaire, la part du premier "comprend la subsistance et les profits du laboureur qui sont la récompense de son travail et la condition sous laquelle il se charge de cultiver le champ du propriétaire" (XIV). Ici nous voyons poindre une idée complètement différente. Le gain du cultivateur serait composé de deux éléments distincts : l'un, le salaire, serait la récompense de son travail qui lui assure la subsistance, l'autre, le profit, correspondrait à des chances personnelles déterminées par "la condition sous laquelle il se charge de cultiver le champ du propriétaire".

2.2.1. La distribution des dépenses du tableau économique des physiocrates.

2.2.1.1. Les catégories de participants du tableau économique et les frais qui leur incombent.

Pour Quesnay, la société était composée de trois catégories de participants au revenu (1) :

- i) la classe productive qui fait naître du sol la production agricole à laquelle on peut ajouter la production des matières premières; inclure dans la classe productive les ouvriers mineurs et carriers ainsi que les pêcheurs est contestable; en effet, Mirabeau, alors que la doctrine physiocratique était définitivement fixée, limitait la classe productive aux agriculteurs; cependant Quesnay semble bien sous-entendre que l'analyse de la productivité de l'agriculture peut s'appliquer au cas des mines, carrières et pêcheries, susceptibles de donner un produit net, même si celui-ci était faible ou inexistant dans la France du XVIIIème siècle (2); cette production exprimée en monnaie se nommera la re-production totale; nous l'appellerions le P.N.B.;

(1) I.N.E.D., Quesnay et la physiocratie, "analyse de la formule arithmétique du tableau économique", volume II, p. 793.

Voir aussi :

F. Quesnay, Tableau économique des physiocrates, préface de M. Lutfelle, pp. 23-24.

(2) I.N.E.D., Quesnay et la physiocratie, Philosophie rurale, volume 2, p. 707.

Voir aussi :

F. Quesnay, Tableau économique des physiocrates, préface de

M. Lutfelle, p. 24 "la classe productive, on l'a vu, s'attache à faire surgir du sol subsistances et matières premières..." et

G. Weulersse, Le mouvement physiocratique en France, volume 1, p. 277 et 278.

Les frais de cette classe sont de deux sortes : les avances annuelles à renouveler chaque année (le capital circulant) en produits agricoles et les avances primitives (le capital fixe) en biens manufacturés; la somme des deux catégories d'avances s'appelant "les reprises";

- ii) la classe des propriétaires auxquels la classe productive verse le produit net (en espèces), différence due à la générosité de la nature entre la reproduction totale et les reprises; l'attribution de ce revenu aux propriétaires n'est justifiée en fin de compte que par le droit de propriété privée (1), mais ceci n'est pas explicite.

Guère plus explicites sont les frais de cette classe ou "avances foncières". Le terme d'"avances foncières" ne se retrouve dans aucun texte de Quesnay, cependant il définit un type d'avances auquel Quesnay a bel et bien pensé, comme contre-partie du produit net, revenu perçu par les propriétaires (2).

(1) I.N.E.D., Quesnay et la physiocratie, volume 2, maxime IV p.950.

"Il n'y a que la puissance souveraine qui assure la propriété des sujets qui ait un droit primitif au partage des fruits de la terre, source unique de richesse.

(2) I.N.E.D., Quesnay et la physiocratie, volume 2, maxime IV, p.950.

"Sans la certitude de la propriété, le territoire resterait inculte. Il n'y aurait ni propriétaire ni fermier pour y faire les dépenses nécessaires pour le mettre en valeur et pour le cultiver, si la conservation du fonds et des produits n'était pas assurée à ceux qui font les avances de ces dépenses" (c'est nous qui soulignons).

Formule arithmétique, deuxième observation, p. 803,
"mais comme ils (les propriétaires) sont de droit naturel chargés des soins de la régie et des dépenses pour les réparations de leur patrimoine, ils ne peuvent pas être confondus avec la partie de la population qui forme la classe purement stérile"
et

F. Quesnay, Tableau économique des physiocrates, préface de
M. Lutfalla, p. 24.

Les avances foncières permettent la croissance de période en période par accumulation de capital, ceci dans le cas où "le territoire n'est pas complètement cultivé et amélioré" (1), ou permettant en situation optimale la répétition d'un même niveau de production de période en période. Notons que ces avances peuvent se réaliser de trois façons (2) :

- a) ou bien les propriétaires consacrent une part plus grande du produit net à acheter des denrées alimentaires à la classe productive, à un prix plus élevé, le profit excédentaire étant investi;
- b) ou bien les propriétaires font eux-mêmes les investissements améliorant les biens-fonds, par l'empiérement des chemins, la construction de canaux, etc...
- c) soit par l'impôt sur le produit net; impôt qu'on investit pour une part en infrastructures, impliquant une diminution des dépenses stériles ou des épargnes des propriétaires dans la mesure où ceux-ci ne consommeraient pas suffisamment auprès de la classe productive.

(1) I.N.E.D., Quesnay et la physiocratie, volume 2, "formule arithmétique, troisième observation, p. 803 et 804.

(2) a) et b) ressortent implicitement de la troisième observation de la formule arithmétique. Pour c) voir maxime XXI, I.N.E.D., F. Quesnay et la physiocratie, volume 2, p. 954 : "que les propriétaires et ceux qui exercent des professions lucratives ne se livrent pas à des épargnes stériles". Voir aussi : François Quesnay et la physiocratie, impôts, article de Quesnay, volume 2, p. 582 : "il est nécessaire que les propriétaires de biens-fonds qui reçoivent ces revenus, les dépensent annuellement afin que cette sorte de richesse se distribue à toute la nation. Sans cette distribution, l'Etat ne pourrait pas subsister; si les propriétaires retenaient ces revenus, il faudrait nécessairement les en dépouiller".

- iii) La classe stérile qui vend des produits finis aux deux autres catégories précédentes. Pour amorcer sa production, elle aura également des frais, aussi a-t-elle besoin d'avances sous forme de capital d'exploitation en espèces. Ces avances permettront l'amorce du circuit du tableau.

2.2.1.2. Présentation du tableau économique en équilibre.

Deux remarques préliminaires à l'analyse du "tableau". Les relations décrites entre les différentes catégories d'agents sont des relations d'équilibre en état stationnaire (1) optimal de l'économie, la reproduction totale et le produit net se retrouvent de période en période. D'autre part, le tableau ne prévoit pas de thésaurisation (2).

Décrivons maintenant les différentes phases du "tableau"(3).

- i) En espèces monétaires, la circulation s'élève à trois milliards. Soit deux milliards gagnés par la classe productive à la période précédente ($t-1$), qu'elle verse au propriétaire à titre de produit net, et un milliard qui constituent les avances au capital d'exploitation de la classe stérile.

(1) J. Schumpeter, Théorie de l'évolution économique, dans l'introduction par F. Perroux, p. 47 : "l'état stationnaire des physiocrates qui est la base du tableau économique, est la plus ancienne des sources scientifiques dont sont issues, du reste par de nombreux détours, les conceptions modernes de la statique". p. 48 : "l'état stationnaire, expression d'un ordre naturel est considéré comme un idéal réalisable (...) La conception était donc délibérément normative : elle était un moyen d'apprécier et de transformer, non d'établir sans plus, des relations causales ou de mutuelles dépendances".

(2) F. Quesnay, Tableau économique des physiocrates, préface de M. Lutfalla, p. 24 et 25.

(3) Celles-ci sont reprises de l'article de H. Woog, "le mécanisme du 'tableau économique' de Quesnay". I.N.E.D., François Quesnay et la physiocratie, volume 1, pp. 153-157.

L'"analyse de la formule arithmétique du tableau économique" par Quesnay se retrouve aux pp. 793 et suivantes du second volume de I.N.E.D., François Quesnay et la physiocratie.

- ii) Les avances annuelles ou capital d'exploitation de la classe productive, en produits agricoles, s'élèvent à une valeur de deux milliards. Elles n'entrent pas dans le circuit car elles sont consommées afin de permettre la production de la période envisagée (t) soit cinq milliards de denrées agricoles.
- iii) Les avances primitives de la classe productive (ou capital fixe) s'élèvent à dix milliards (1), (cinq fois la valeur des avances annuelles). Ces avances ne figurent pas dans la circulation, mais elles sont reconstituées chaque année par un intérêt de 10 % (1 milliard) sous forme de biens manufacturés. Pour que ces avances retrouvent leur valeur initiale, il faut qu'il y ait circulation.
- iv) La période (t) commence par la production de cinq milliards de denrées alimentaires et le paiement du produit net au propriétaire (deux milliards). Pour permettre la production de 5 milliards de denrées alimentaires, la classe productive consomme entièrement ses avances annuelles, solde de l'exercice de la période (t - 1) et 10 % de ses avances primitives.
- v) Au début de la période (t),
la classe productive dispose donc de :
- 2 milliards (en produits agricoles) c'est-à-dire leurs avances annuelles;
 - 1 milliard d'intérêt sur les avances primitives en produits manufacturés.
 - 2 milliards dus aux propriétaires (en espèces).

(1) F. Quesnay, "Analyse de la formule arithmétique du tableau économique"

I.N.E.D., François Quesnay et la physiocratie, volume 2; p. 795 note 2 et p. 799.

- La classe stérile dispose d'un milliard d'avances en espèces.
- vi) La classe stérile achète un milliard de produits agricoles à la classe productive. Le capital d'exploitation de la classe stérile, qui jusqu'ici se composait d'un milliard d'avances en espèces, revêt alors la forme de matières premières. Celles-ci sont transformées en biens manufacturés de la valeur d'un milliard. Les biens manufacturés sont vendus aux propriétaires contre versement d'un milliard en espèces.
- vii) Les propriétaires versent le reste de leur revenu (un milliard) pour acheter des produits de la terre.
- viii) A ce moment, la classe productive dispose de trois milliards en produits agricoles et de deux milliards en espèces. Les produits agricoles seront réservés à concurrence de deux milliards pour former les avances à la période ($t + 1$) de la classe productive; reste un milliard de produits agricoles et deux milliards en espèces en circulation.
- ix) La classe stérile achète des produits agricoles en échange du milliard en espèces qu'elle possède, afin de les transformer en produits manufacturés. Ceux-ci sont alors vendus à la classe productive contre un milliard en espèces.
- x) A ce stade, il reste à la classe productive un milliard en biens manufacturés, deux milliards en espèces, deux milliards en produits agricoles forment les avances du cycle ($t + 1$); et il reste à la classe stérile, un milliard en espèces.
- xi) Ici s'arrête le cycle. Les propriétaires ont consommé entièrement les marchandises qu'ils ont achetées. Il reste à la classe productive un milliard de biens ma-

nufacturés, intérêt des avances primitives, deux milliards en produits agricoles, avances annuelles pour la période à venir, deux milliards en espèces avec lesquels ils paieront le produit net de la période à venir. Il reste à la classe stérile un milliard en espèces forment leurs avances de la période $(t + 1)$.

- xii) Remarquons que Quesnay représente schématiquement son raisonnement de distribution des dépenses dans la formule du tableau économique (1); tel raisonnement peut aussi se représenter par tableau input output et modèle de Léontieff avec les critiques que celui-ci implique (2).

2.2.1.3. Conclusions sur la formule du tableau économique en équilibre.

- i) La distribution des dépenses chez Quesnay représente un circuit de consommation optimal. Le circuit généré par un système de production donné, constant de période en période dans le cas que nous venons d'étudier, se présente sous deux angles : l'angle monétaire et l'angle des produits (3).

(1) I.N.E.D., Quesnay et la physiocratie, volume 2 p. 801

(2) A. Phillips, The tableau économique as a simple Leontieff model, Quarterly Journal of Economics, 1955, pp. 137-144.

M. Blaug, Economic Theory in retrospect, p. 28 et p. 29

Pour une critique du modèle Léontieff appliquée au tableau voir :

F. Quesnay, Tableau économique des physiocrates, préface de M. Lutfalla, p. 31

(3) H. Woog, Les mécanismes du "tableau économique" de François Quesnay dans

I.N.E.D., Quesnay et la physiocratie, volume 1, p. 156
Les schémas repris ci-dessous y sont représentés.

a) La distribution des dépenses sous l'angle monétaire (en millions).

Classe productive	Propriétaires	Classe stérile
	1.000 + 1.000 ----- 2.000 (revenu)	
Recettes totales = 3.000 (+)		1.000 avances (t)
Dépenses totales = 1.000 (-)		(+) 2.000 recettes totales
		(-) 2.000 dépenses totales
----- 2.000 (solde)		----- 1.000 avances (t + 1) (solde)

b) La distribution sous l'angle des produits (en millions)

Classe productive	Propriétaires	Classe stérile
	1.000 prod. agricole 1.000 biens manufacturés ----- 2.000 consommation de marchandises	
- Avances annuelles de 2.000 utilisées pour la production		(+) 2.000 total achats produits a- gricoles
- Production de 5.000		(-) 2.000 total des ventes des biens manu- facturés
- Total des ventes 3.000 (-)		----- 0 (solde)
- Total des achats de biens manufacturés 1.000 (+)		
----- 2.000	d'avances annuelles (en produits agricoles)	
"Reprises" 3.000 (solde)	1.000 d'intérêts (en biens manufacturés)	

Ainsi Quesnay, qui est le premier à fournir une théorie de la répartition (1) distingue le type de revenu selon les catégories de participants au revenu. La classe productive garde une part du produit et un revenu monétaire.

(1) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume 1,
p. 50.

Les propriétaires ne touchent qu'un revenu monétaire qu'il leur faut consommer entièrement. La classe stérile ne conserve à son actif aucune richesse réelle (1).

- ii) Il ressort de la présentation des avances annuelles des travailleurs agricoles ou industriels que celles-ci constituent une épargne préalable (faite à la période $t - 1$) finançant un capital qui permettra une consommation intermédiaire (à la période t), le revenu de la production au temps (t) ne pouvant être touché qu'en fin de cette période. La notion des avances annuelles constitue une amorce de la théorie du fonds des salaires chez les classiques anglais (2), le capital circulant devant constituer, pour ces derniers, "une avance" permettant aux travailleurs de réaliser la production de la période considérée (3).

2.2.2. Le produit net des physiocrates.

On ne retrouve nulle part chez Quesnay un exposé ordonné et démonstratif du produit net (4). Quesnay l'explique comme le sur-

- (1) I.N.E.D., Quesnay et la physiocratie, volume 1, p. 157 et volume 2, p. 796 "ainsi ces avances ne produisent rien; elle les dépense, elles lui sont rendues et restent toujours en réserve d'année en année".
- (2) F. Quesnay, Tableau économique des physiocrates, préface de M. Lutfelle, p. 21.
M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 46
- (3) A. Smith, The Wealth of Nation, p. 73 "It seldom happens that the person who tills the ground has wherewithal to maintain himself till he reaps the harvest. His maintenance is generally advanced to him from the stock of a master..." Voir ci-dessous 3.3.1. iii.
- (4) L. Salleron, Le produit net des physiocrates dans I.N.E.D., Quesnay et la physiocratie, volume 1, p. 132.

plus, le bénéfice net dont la seule source est la terre (1). Seule l'agriculture donne un revenu net. Les mines et carrières et avec elles, la production des matières premières n'en donne que peu ou pas (2). On sait aussi que le produit net constitue le revenu d'une classe particulière : les propriétaires. Ceux-ci salarient de fait toutes les autres fonctions (3); il en était de même pour Cantillon (4).

Pour répondre à la question : "d'où provient le produit net?", on peut tirer de Turgot, qui, sans être vraiment physiocrate, a une idée orthodoxe du produit net, les trois conceptions suivantes (5) :

- i) la conception relative à l'économie naturelle (hypothèse philosophique) : le produit net est ce "superflu" que la nature accorde à l'homme en pur don au-delà du salaire de ses peines;
- ii) la conception relative à l'économie financière, conception qui, dans une société organisée, se réfère au domaine propre de l'économie, régi par les phénomènes de prix et les lois du marché; le produit net est le bénéfice en argent correspondant au don de la nature ;

-
- (1) G. Weulersse, Le mouvement physiocratique en France (de 1765 à 1770); volume 1, p. 261.
 - (2) I.N.E.D., François Quesnay et la physiocratie, philosophie rurale, volume 2, p. 707 : "autres parties dont les dépenses d'exploitation sont à peu près égales au produit, et qui donnent peu de produit net ou revenu". Ceci étant valable pour une époque donnée.
 - (3) I.N.E.D., François Quesnay et la physiocratie, Grains, volume 2, p. 480 : "Ce sont ces premières richesses (celles provenant de l'agriculture), toujours renouvelées, qui soutiennent tous les autres états du royaume, qui donnent de l'activité à toutes les autres professions".
 - (4) La théorie des trois rentes, voir présent chapitre (2.1.2.)
 - (5) Nous citons ici :
L. Salleron, Le produit net des physiocrates, dans I.N.E.D., François Quesnay et la physiocratie, volume 1, p. 147 et 148.

iii) la conception relative à l'économie politique, conception qui se réfère à l'organisation de la société et particulièrement au fait de la propriété; le produit net est le revenu du propriétaire foncier; cette troisième conception explique l'association qui a été souvent faite entre produit net et rente foncière, en ne voyant dans celle-ci que l'aspect "prix de la propriété en tant que telle".

2.2.3. Conclusions sur le tableau économique des physiocrates et leur conception du produit net.

2.2.3.1. La répartition du produit.

Les physiocrates, nous l'avons vu, ont attiré l'attention sur l'importance qu'a la distribution du produit (ou la répartition des revenus) sur la conservation d'un même niveau de production et par conséquent de richesse.

- i) Le produit (ou revenu) dont ils parlent est essentiellement un produit (ou revenu) agricole. Nous le répétons, seule l'agriculture est productive.
- ii) Il y a deux parts dans le produit de la terre : la part due au travail de l'homme et la part due à la "bonté de la nature" (1). Il faut donc distinguer l'imputation du revenu dû à la nature et celle due au travail de l'homme. Ceci n'est guère facile et affirmer que le travail de l'homme rapporte le revenu qui est sensé le faire subsister et que la nature rapporte au propriétaire le résidu, est une hypothèse fortement restrictive. On peut, par ailleurs, lui faire l'objection suivante : qu'est ce que le niveau de subsistance ? Celui-ci varie, en effet, avec le degré de civilisation de la société.

(1) L. Salleron, Le produit net des physiocrates, dans I.N.E.D., Quesnay et la physiocratie, volume 1, pp. 140-142.

- iii) D'autre part, le travail de l'homme n'est jamais pur; celui-ci s'aide d'outils. Quelle part du revenu peut-on leur attribuer ? Les physiocrates n'en parlent pas puisque le capital n'est pas productif.
- iv) Le produit se répartit entre trois classes d'agents et non entre différents facteurs de production. (Quesnay emploie continuellement le mot "classe" ou "ordre"). Selon quel critère partitionne-t-il les agents ? Selon le rapport qu'ils ont avec la terre : la classe productive la cultive, les propriétaires la possèdent et la mettent en état cultivable. La classe stérile est celle qui s'occupe autrement que par la culture des terres. Cette partition revient, en fait à celle qui est conçue en fonction des procédés ou modes d'insertion dans l'économie. En effet, la vision préanalytique de Quesnay considère la terre comme seule source de richesse et sa partition des agents économiques a pour structure cette hypothèse.
- v) On ne peut dire grand chose du degré d'homogénéité de pareilles catégories indépendamment du contexte historique du XVIIIème siècle et celui-ci n'est pas notre sujet. Il est à remarquer cependant, qu'une analyse des sorts bien différents des métayers, fermiers et ouvriers agricoles, par exemple, poserait vraisemblablement de sérieux problèmes d'homogénéité au sein de la classe productive.

2.2.3.2. Le produit net.

- i) Comment estimer le produit net ? L'agriculture est régie par des cycles : certaines années sont meilleures, d'autres médiocres. Le produit net est un concept macro-économique moyen, on pourrait le comparer à une sorte de loyer global des terres d'une nation, somme de tous les loyers des terres de différentes qualités. Si le produit net est le surplus du produit total sur

les avances nécessaires à la création de celui-ci, il s'agit aussi d'un surplus moyen d'une production totale moyenne sur un certain laps de temps.

- ii) Nous l'avons observé, le produit net a souvent été associé à la rente des classiques anglais. Ceci ne peut se faire que sur base du fait que le produit net revient au propriétaire en tant que prix de la propriété. La rente foncière classique n'est, en effet, pas un concept moyen comme le produit net. Nous verrons cela dans le chapitre suivant.
- iii) Il est à remarquer enfin, que les physiocrates identifieront richesse et produit net (1). En effet, après avoir limité la richesse aux objets ayant valeur d'échange, ils mesurent la valeur d'échange d'un objet à son prix ou à sa valeur vénale (2). Le prix fondamental d'un objet est établi par ses coûts de production (3). Les physiocrates n'essaient pas, comme Cantillon l'avait fait, de ramener ce prix à une quantité de travail ou de terre. Le prix tend vers un prix d'équilibre invariable dit "prix commun" qui devient "prix absolu", rigide. La richesse est donc constituée par le prix, mais ceci est surtout vrai dans la mesure où celui-ci est un "bon prix", c'est-à-dire dans la mesure où le prix absolu excède le prix de revient ("prix fondamental"). Ceci implique qu'il y ait une plus-value dans le prix de l'objet; c'est alors à cette plus-value (le produit net) que s'identifie la richesse.

(1) G. Weulersse, Le mouvement physiocratique en France (de 1765 à 1770), volume 2, pp. 142-146.

(2) I.N.E.D., Quesnay et la physiocratie, article Grains, volume 2, p. 507.

(3) I.N.E.D., Quesnay et la physiocratie, article "Hommes", volume 2, p. 529. "Le prix fondamental des marchandises est établi par les dépenses, ou les frais qu'il faut faire, pour leur production...".

iv) Avec le produit net, les physiocrates ont apporté à la théorie économique la notion de surplus de valeur que donne la production agricole sur les coûts de production. La terre est donc productive de valeur. Ceci constitue déjà un premier élément, que reprendront les classiques anglais pour bâtir leur théorie de la rente.

O

o

o

C H A P I T R E 3

LA THEORIE DE LA DISTRIBUTION ET DE LA RENTE
 TELLE QU'ELLE EST PRESENTEE PAR
 ADAM SMITH DANS L'"INQUIRY INTO THE
 NATURE AND CAUSES OF THE WEALTH OF NATIONS".

3.1. PRESENTATION DE L'"INQUIRY" ET PLUS PARTICULIEREMENT DE SON
 LIVRE PREMIER.

3.1.1. Comment l'"Inquiry se présente-t-elle ?

Le plan général de l'ouvrage (1) nous apprend que le produit annuel du travail fournit à la population la consommation nécessaire à un certain niveau d'aisance selon le rapport produit sur population. Ce rapport est déterminé par le niveau technologique de production d'une part et d'autre part, dans une mesure moindre, par la quantité de travailleurs "utiles". Les travailleurs utiles sont ceux dont le travail assure globalement la subsistance d'un groupe donné, famille, clan ou nation. La quantité de travail utile (2) diminuera en fonction des progrès de la productivité du travail.

Ensuite Smith donne le contenu de chacun des livres de l'Inquiry. Le livre premier parlera des causes du progrès et de la distribution du produit entre les différents ordres d'agents, les détenteurs de salaires, de profit et de rente. Le deuxième livre traitera de la nature du fonds de capital, de la façon dont il s'accumule et des différentes quantités de travail qu'il met en oeuvre, selon la façon dont il est employé. Les circonstances qui ont poussé l'Europe à encourager l'industrie et à décourager l'agriculture sont étudiées dans le livre troisième. Quant au livre qua-

(1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 1

(2) Smith entend par travail utile, le travail nécessaire.

trième, il explique et critique les différentes théories d'économie politique prônées jusqu'alors, à savoir le mercantilisme et la doctrine physiocratique. Le dernier livre concerne les dépenses, le revenu et les dettes du "souverain", c'est-à-dire de l'état représenté par celui-ci. Ce dernier livre constitue une sorte de traité de finances publiques.

3.1.2. Présentation du livre premier de l'Inquiry.

Le premier livre traitera du sujet qui nous intéresse, c'est-à-dire de la distribution du produit national entre les différents ordres d'agents économiques. En effet, après avoir examiné les causes du progrès de la productivité du travail, Smith nous annonce qu'il analysera la façon dont le produit se distribue. On s'attend à trouver alors, une fois exposés les trois premiers chapitres traitant du rapport entre productivité et division du travail, une théorie de la distribution et l'explication des divers composantes du revenu. Mais il n'en est rien; les chapitres IV à VII traitent de monnaie et de prix. Smith avait annoncé une théorie de la distribution entre catégories d'agents; en fait les catégories qu'il propose sont des catégories de facteurs : le travail, les Fonds (1) ou capitaux et la terre capital distinct, envers de la médaille des coûts de production. De plus, si le salaire, le profit et la rente sont traités, ils le sont en temps que composantes des prix. Les chapi-

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 233, dira que "Fonds" est un terme général sous lequel on peut comprendre toutes les possessions matérielles d'un pays et toute sa richesse réelle, quel qu'en soit l'emploi; tandis que par "Capital" on entend cette portion particulière des produits ou de la richesse accumulée, destinée à être employée, en vue de certains profits, dans la production et la distribution de la richesse "future". En fait, Smith emploiera indistinctement "Fonds" (Stock) dans sa signification propre ou dans celle donnée à "Capital". Plutôt que "Fonds", nous emploierons généralement le terme "Capital" pour traduire le mot anglais "Stock". Voir également : 3.3.2. ii).

tres VIII, IX et XI analysent les causes qui font baisser ou hausser les trois composantes du prix (1). Cannan (2) explique que Smith, avant d'entrer en contact avec les physiocrates avait très probablement déjà écrit son livre et n'estime qu'après coup que sa théorie des prix et ses observations sur le salaire, le profit et la rente faisaient une fort bonne théorie de la distribution. C'est pourquoi, si nous voulons valablement analyser celle-ci, il nous faut succinctement présenter la théorie des prix de Smith.

3.2. LA THEORIE DES PRIX DE A. SMITH.

3.2.1. La théorie de la valeur travail.

Pour bâtir sa théorie des prix, Smith part de sa théorie de la valeur, qu'il limite à la valeur d'échange (3). Celle-ci se mesure en unités de travail (4). Cette idée était déjà en vogue parmi les philosophes anglais du XVIIème siècle. On la trouve entre autres chez le professeur de Smith, Hutcheson (5). Une ambiguïté demeure cependant, comme Malthus le fera remarquer (6). Le travail dont parle Smith est-il le travail que l'on peut obtenir en échange d'un bien ou le travail nécessaire à produire ce bien ? Bien qu'il

(1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 71

(2) E. Cannan, History of the theories of production and distribution from 1776 to 1848, pp. 147 et 148.

(3) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 32, 33.

(4) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 34.

(5) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, introduction de Cannan, pp. XXXV à XXXVII.

(6) T. Malthus, Principes d'économie politique, pp. 77 et 78 : "Adam Smith, dans son chapitre sur le prix réel et le prix nominal des choses, dans lequel il regarde le travail comme une mesure universelle et exacte de la valeur, a introduit quelque confusion dans son sujet, faute de ne pas s'être toujours attaché au même mode d'application du travail qu'il propose comme mesure de la valeur. Il parle de la valeur d'une chose comme étant mesurée tantôt par la quantité de travail que sa production a coûtée, tantôt par la quantité de travail qu'elle peut commander en échange. C'est ce dernier sens, néanmoins, qu'il adopte plus fréquemment et auquel il attache le plus d'importance".

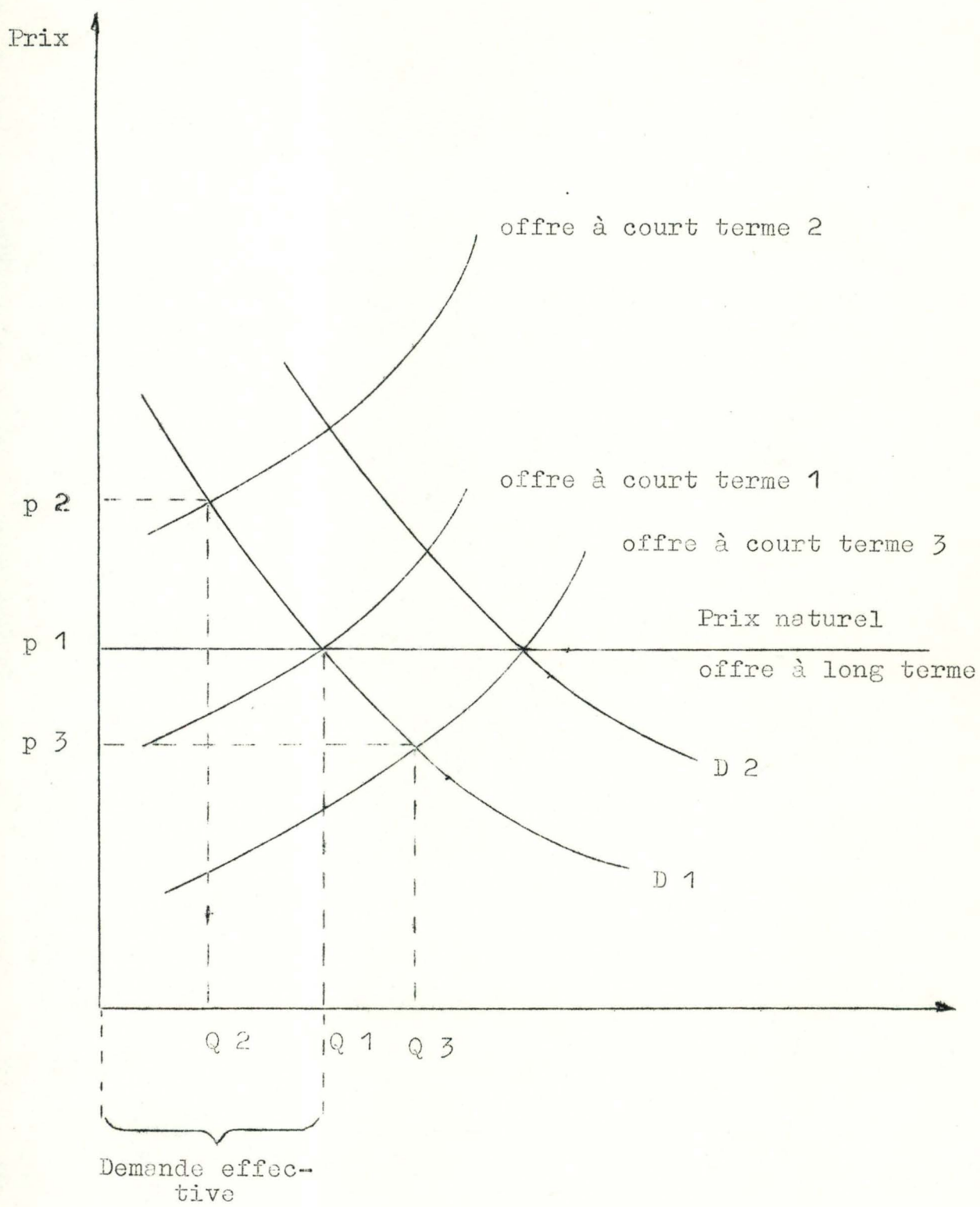
s'attache en général à la première de ces deux interprétations, Smith parle une fois de l'une, une fois de l'autre (1).

Smith d'autre part, se rend compte qu'il y a un problème d'homogénéité du travail. Il le résoud en avançant qu'une unité de celui-ci a toujours la même désutilité pour le travailleur. Pour l'entrepreneur, le travail peut alors être une valeur variable, cela ne nuit pas à l'homogénéité de celui-ci; selon le prix qu'il en donne, l'entrepreneur rend les autres biens achetés plus ou moins chers (2). Le travail est un bien comme un autre, il s'échange sur le marché, ce qui implique qu'il a un prix nominal exprimé en monnaie qui cache un prix réel, interprétable en pouvoir d'achat (3). Smith conclut que le travail à son prix réel, est la seule unité de valeur intangible (4).

3.2.2. Prix naturels et prix du marché.

Au chapitre VII, Smith distingue prix "naturels" qui sont des prix moyens d'équilibre uniquement déterminés par l'offre (5) via les coûts de production et que Marshall appellera prix en longue période, des prix du marché, régulés à court terme par la loi de l'offre et de la demande (6). Prix naturel et prix du marché peuvent se comprendre par le graphique I (7)

-
- (1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 37 et 38, par exemple.
- (2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 37 et 38. Voir également ci-après 3.3.1. iv)
- (3) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 38 : "... Therefore, labour, like commodities, may be said to have a real and nominal price. Its real price may be said to consist in the quantity of the necessaries and conveniencies of life which are given for it; its nominal price, in the quantity of money".
- (4) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 41.
- (5) M. Blaug, Economic Theory in retrospect, p. 42.
- (6) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 62-71.
- (7) M. Blaug, Economic Theory in retrospect, p. 45.



GRAPHIQUE I.

Le graphique I se lit comme suit. Si la quantité d'un bien sur le marché est insuffisante pour répondre à la demande effective, on constate que l'offre diminue, dès lors on passera de la courbe d'offre à court terme 1 à la courbe d'offre à court terme 2 le long de la courbe de demande D_1 ; les prix passeront de p_1 en p_2 , les quantités diminueront de Q_1 en Q_2 . Si la quantité d'un bien sur le marché est trop grande par rapport à la demande effective, on passera de la courbe d'offre à court terme 1 à la courbe d'offre à court terme 3, avec à l'équilibre une chute de prix en p_3 et un accroissement des quantités en Q_3 . L'offre à long terme répond à la demande effective et le prix tend vers p_1 en concurrence pure et parfaite. Le passage de D_1 en D_2 exprime simplement qu'un accroissement de la demande n'a pas d'influence sur les prix à long terme mais seulement sur les quantités.

3.2.3. Les deux modèles de détermination des prix chez Smith.

Notons tout d'abord que le prix que Smith tente de déterminer n'est pas le prix du marché sujet à des variations imprévisibles d'ordre conjecturelles, mais le prix naturel d'équilibre.

Au chapitre VI de l'*Inquiry* nous sont présentés deux modèles de détermination des prix. Le premier, envisagé pour une société primitive, c'est-à-dire sans accumulation de capital ni appropriation privée, présente la quantité de travail nécessaire à la production d'un bien à son prix réel comme le prix naturel du bien. Ce modèle revient à poser les prix comme déterminés par l'offre, la production se faisant à coûts constants (1), la demande ne déterminant que la quantité à produire. Dans un graphique à deux dimensions, où les quantités sont en abscisse et les prix en ordonnée, ceci nous donne la droite horizontale des prix que nous avons dans le graphique I, cette droite des prix étant également la droite d'offre à long terme. Sous quelles conditions la courbe d'offre peut-elle être horizontale à long terme ? Marshall les déterminera. Retenons seulement ici que outre les rendements constants, l'ori-

(1) M. Blaug, Economic Theory in retrospect, p. 43 et graphique I ci-dessus.

zontalité de la courbe d'offre en longue période suppose aussi l'existence du facteur employé en quantités illimitées et la concurrence pure et parfaite (1).

Le second modèle complète le premier et tient compte de l'accumulation et de l'appropriation. Lorsque, dans une société, l'appropriation du capital et de la terre nécessaire à la production existe, profits et rentes interviennent également comme composantes du prix (2). Le prix naturel ou la valeur d'un bien sera donc composée des taux naturels du salaire du capital et de la rente multipliés par la quantité de travail, de capital et de terre nécessaire à la production du bien.

Salaires, profits et rente se comprennent donc comme des coûts de production et leur valeur réelle se mesure par la quantité de travail qu'ils peuvent acheter (3). Des trois composantes du prix, ajoute Smith, dérive tout revenu (4); la théorie de la distribution est bien pour Smith un sous-produit de sa théorie des prix et l'envers de la théorie de la production.

3.3. SIGNIFICATION ET DETERMINATION DU SALAIRE, DU PROFIT ET DE LA RENTE, COMPOSANTES DU PRIX ET CATEGORIES DE DISTRIBUTION DU PRODUIT.

Le système des prix de Smith dépend donc de la détermination du salaire, profit et rente représentent les coûts de production. Retournant simplement le problème, Smith fait des composantes du prix, les catégories de revenu. Il nous faut donc d'abord comprendre la signification que Smith leur donne, et voir comment elles sont déterminées pour pouvoir ensuite les critiquer en tant que catégories de la théorie de la distribution.

(1) M. Blaug, Economic Theory in retrospect, p. 383.

(2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 54.

(3) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 56. "The real value of all the different component parts of price, it must be observed, is measured by the quantity of labour which they can, each of them, purchase or command".

(4) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 59 et 276.

3.3.1. Les salaires.

i) Signification des salaires.

Les salaires doivent s'entendre comme la rémunération du travail de manière la plus générale, y compris les gains de l'entrepreneur ou du fermier (1).

ii) Causes et détermination des salaires.

Pourquoi le travail est-il rémunéré ? Pour Smith ce fait est "naturel", tellement naturel que, dit-il, dans les sociétés primitives, sans appropriation ni accumulation de capital, le salaire du travail représente l'entièreté du produit (2). Profits et rentes sont des revenus artificiels causés par la propriété privée. Dans une société civilisée (advanced), où l'appropriation et l'accumulation du capital existent, le travailleur est contraint à un accord avec le capitaliste, son patron, qui lui avance les outils et le salaire nécessaire afin de lui permettre un travail suffisamment productif (3). Dans ces conditions, le salaire du travail s'établit selon un raisonnement analogue à la détermination du prix vue en 3.1.2.2. autour d'un niveau d'équilibre, le niveau de subsistance. Smith définit ce dernier comme le salaire suffisant à l'ouvrier pour son entretien (4) d'une part, et pour permettre à la masse salariale de se reproduire de façon constante de période en période d'autre part.

(1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 60. E. Cannan, History of the theories of production and distribution from 1776 to 1848, pp. 150, 151.

(2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 72. E. Cannan, History of the theories of production and distribution from 1776 to 1848, p. 157.

(3) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 74.

(4) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 76 : "A man must always live by his work, and his wages must at least be sufficient to maintain him".

iii) Le fonds des salaires.

Ceci étant dit, Smith nuance sa théorie des salaires (1). Quand l'employeur débat le salaire avec l'ouvrier, il est contraint de prendre en considération le fonds destiné à la conservation du travail (destined for the maintenance of labour). Ce fonds est la partie circulante du capital (2), comme les avances annuelles des physiocrates. Il provient d'un surplus de revenu. Le propriétaire par exemple, dit Smith, rémunère des serviteurs avec la partie de son revenu dépassant ce qui est nécessaire à son propre entretien. Par exemple aussi, ajoute-t-il, l'entrepreneur destinera le surplus de capital qu'il n'a pas investi, à accroître la masse salariale (3).

L'étendue de ce fonds exerce une influence sur le niveau des salaires. Trois cas peuvent être distingués :

- a) si ce fonds augmente plus vite que le travail, ceci provoque une demande croissante de main-d'oeuvre; la coalition tacite des employeurs devient inopérante et le salaire peut dépasser les subsistances; c'est le cas, selon Smith, de son temps, en Angleterre et en Amérique du Nord (4); Smith déduit de cela que les salaires élevés sont occasionnés par un accroissement du niveau de richesse national et non par la valeur absolue élevée de celui-ci; l'accroissement du fonds des salaires constitue, d'après lui, l'accroissement de richesse national (5);

(1) J. Schumpeter, Théorie de l'évolution économique, introduction de F. Perroux, La pensée économique de J. Schumpeter, p. 49

(2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 309 : "It is the circulating capital which furnishes the materials and wages of labour, and puts industry into motion".

(3) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 77.

(4) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 77-79.

(5) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 78 : "The increase of revenue and stock is the increase of National wealth". Cannan remarque en note, qu'en page 1 Smith considèrerait comme synonymes produit annuel et richesse, et qu'aucune suggestion n'a été faite d'y inclure le capital.

- b) si ce fonds cesse d'augmenter, le salaire tend à baisser jusqu'à ce qu'il ait atteint le niveau des subsistances : c'est ce qui, pour Smith, a eu lieu longtemps en Chine (1);
- c) si ce fonds diminue, la misère agit sur le nombre des travailleurs, les empêchant d'entretenir une famille et réduisant leur nombre de façon à ce que le salaire fixé au niveau des subsistances soit de nouveau rendu possible.

Telle était, dit Smith, la situation au Bengale (2).

Dans ces trois cas, la société est respectivement considérée comme en progrès (advancing), stationnaire (stationary), et en déclin (regressive).

F. Perroux (3) fait deux remarques sur la théorie des salaires de Smith :

- a) premièrement, dans les trois cas présentés ci-dessus, le salaire tend à se fixer au niveau des subsistances; mais le décalage par rapport à ce niveau sera modifié suivant l'état stationnaire ou non de la société économique;
- b) deuxièmement, l'emploi que fait Smith de la notion de prix ou revenu naturel et celle d'état stationnaire est toute différente de l'état stationnaire optimal des physiocrates. Smith n'a pas comme eux, le dessin de dresser une sorte de modèle idéal de société future, mais bien de décrire et d'expliquer les faits.

(1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 80 et 81.

(2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 82.

(3) J. Schumpeter, Théorie de l'évolution économique, introduction de F. Perroux, La pensée économique de J. Schumpeter, pp. 49 à 51.

iv) Vers un taux de salaire uniforme.

Smith nous présente un dernier point important de sa théorie des salaires, sous forme de digression au chapitre 10 du livre I. Par ce chapitre, Smith tente de démontrer que la concurrence parfaite tend à égaliser, sinon le revenu monétaire, du moins les avantages et désavantages de différents travaux par unité de désutilité du travail (1). Si les taux de salaires, ajoutés, ne sont effectivement pas égaux, ceci est dû à certaines circonstances dans lesquelles les emplois sont envisagés (2) :

- a) le fait que certains emplois soient plus agréables que d'autres;
- b) le fait que les coûts en outillage ou en apprentissage de certains emplois soient plus élevés que d'autres;
- c) le degré de régularité de l'emploi;
- d) la responsabilité différente attribuée aux différents emplois;
- e) la probabilité de succès ou le risque de faillite.

L'inégalité des taux de salaire est due également aux mesures politiques européennes qui empêchent la libre concurrence (3).

(1) M. Blaug, Economic Theory in retrospect, p. 52.

A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. III : "The whole of the advantages and disadvantages of the different employments of labour and stock must, in the same neighbourhood, be either perfectly equal or continually tending to equality".

(2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 112-132.

(3) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 132 à 160.

Ce chapitre est important à deux points de vue :

- a) il affermit la théorie de la valeur travail; en effet, il fournit une justification analytique de l'homogénéité de l'unité de travail bien plus puissante que celle qu'il donne au chapitre V sur "le prix réel et nominal des biens, ou leur prix en travail et leur prix en monnaie" (1);
- b) du point de vue de la théorie des salaires, ce chapitre défend la possibilité théorique de concevoir un taux de salaire uniforme en équilibre stationnaire, quel que soit le genre de travail envisagé; taux qui est fixé au niveau des subsistances.

3.3.2. Le profit.

i) Signification du profit.

Les profits ne sont pas un intérêt (2) ni la rémunération du risque. Nous venons de le voir, ce dernier est compris comme un travail (3). Les profits n'ont rien de commun avec les salaires, dit Smith, parce qu'au lieu d'être proportionnels à l'ingéniosité, à la difficulté ou à la quantité de travail, ils le sont à la valeur du fonds employé, et ils varient avec l'étendue de ce fonds (4). Quand on parlera donc de profits, on voudra dire profits du "fonds" (stock).

-
- (1) Voir M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 49 dire du chapitre 10 : "Quite apart from its classic treatment of relative wage differences, this chapter has an important role to play in the general structure of Book I : indeed, without it the troublesome fifth chapter makes little sense".
 - (2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 59. Smith définit l'intérêt comme le revenu de l'argent prêté par son propriétaire qui ne l'investit pas lui-même dans la production. That (the revenue) derived from it (stock) by the person who does not employ it himself, but lends it to another, is called the interest or the use of money".
 - (3) Voir 3.1.3.1., i) Signification des salaires.
 - (4) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 54. E. Cannan, A history of the theories of production and distributions from 1776 to 1848, p. 157.

ii) Signification du "fonds".

Smith comprend le "fonds" ou "stock" d'un pays (1) comme un terme général englobant :

- a) la portion réservée à la consommation immédiate, celle-ci ne procure aucun profit, elle consiste en nourriture, vêtements, matériel ménager etc. achetés par leurs consommateurs et non encore entièrement consommés; Smith classe dans cette catégorie les habitations; quand bien même celles-ci seraient-elles louées, le loyer que le propriétaire en recevrait ne serait pas une création de revenu, mais un transfert de revenu apporté par le travail, le capital ou la terre du locataire; une habitation elle-même ne produit rien;
- b) le capital fixe qui procure un profit sans changer de propriétaire se compose des machines utiles facilitant le travail; des constructions faites en vue d'apporter un revenu non seulement à leurs propriétaires, mais à ceux qui les emploient, par exemple les magasins, usines, fermes etc...; elles sont alors un outil, dit Smith; sont également considérées comme capital fixe, les améliorations faites sur la terre (improvements of land), et les capacités acquises, telles que les dons, l'éducation, l'étude, etc...
- c) le capital circulant qui a pour caractéristique de donner un profit en changeant de propriétaire; celui-ci se divise, dit Smith, en quatre parties qui sont : la monnaie, les stocks dans l'acceptation moderne du terme, c'est-à-dire les provisions de denrées stockées en vue d'être vendues, les matériaux bruts servent à produire des produits finis qui sont dans les mains des producteurs et enfin les produits finis dans les mains des producteurs ou marchands.

(1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 296-299.

Tout fonds ne donne donc pas un profit, mais tout profit provient d'un "fonds" appelé capital soit fixe, soit circulant.

iii) Cause et détermination du profit.

Les profits se comprennent donc pour Smith comme les gains des utilisateurs de capitaux (1), gains justifiés par l'emploi que font ces derniers de main d'oeuvre (2), grâce à l'apport de leurs capitaux. Smith ajoute qu'ils n'engageraient pas leurs capitaux dans le système de production et qu'ils ne mettraient pas de main d'oeuvre au travail sans recevoir en contre partie un revenu : le profit. Mais ceci n'explique toujours pas la cause véritable des profits; il y a beaucoup de choses que l'homme ne ferait pas pour rien, et en contre partie desquelles on n'offre malgré tout pas un revenu pour les voir faites. Nous avons vu que dans sa conception de départ, celle où il essaie d'imaginer un monde économique sans accumulation ni appropriation privée, Smith conçoit comme seule rémunération naturelle, celle du travail (3). La cause du profit comme de la rente est donc l'appropriation privée et l'accumulation du capital nécessaire à la production.

Pourquoi, dans une société civilisée, y-a-t-il appropriation et accumulation ? Smith n'est pas explicite sur ce point, mais il ressort de sa vision préanalytique qu'au plus une société se civilise, au plus elle a des

-
- (1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 297. Smith dit bien que le profit revient à celui qui utilise le capital, mais qui n'en est pas nécessairement le propriétaire "... all those profitable buildings which are the means of procuring a revenue, not only to their proprietor who lets them for a rent, but to the person who possesses them and pays that rent for them..." (c'est nous qui soulignons) p. 59 : "The revenue derived from stock, by the person who manages or employs it, is called profit".
- (2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 54; E. Cannan, A history of the theories of production and distribution from 1776 to 1848, p. 159.
- (3) Voir 3.1.3.1., ii).

besoins, ce qui crée une rareté relative des richesses naturelles au départ illimitées. En face de la rareté, l'homme aura deux réactions : s'approprier les biens qui lui sont nécessaires, réduire la rareté par le progrès technique, ce qui rend l'accumulation indispensable. La création de l'accumulation utile doit alors être encouragée par la promesse d'un revenu : le profit.

Le taux de profit, dit Smith, suit l'évolution du taux d'intérêt (1). "Là où il est beaucoup offert pour l'apport de capital, il y a beaucoup à faire par le capital". Smith remarque aussi, suite à une étude historique de l'évolution du taux d'intérêt, que le taux de profit, comme le taux de salaire, sera d'abord plus élevé dans une économie neuve et puis, ce que le taux de salaire ne fera pas, il tendra peu à peu à se réduire, parallèlement au taux d'intérêt, au fur et à mesure de la croissante compétition des capitalistes entre eux (2), et de la croissante difficulté de trouver de nouveaux investissements aussi rentables que les précédents (3). C'est pour la première de ces deux raisons que Smith dit que le taux de profit varie inversement au niveau de richesse (4). En effet, une augmentation du niveau des capitaux provoquée par la haute rentabilité des investissements augmente le niveau de richesse, mais abaisse le taux de profit par la concurrence des capitalistes entre eux. Donc, en règle générale, dans le processus d'accumulation du capital, si les salaires augmentent, le profit diminue. Si le taux de profit diminue, jusqu'à quel point peut-il le faire sans causer une diminution du capital, et plus particulièrement du capital nécessaire à l'entretien d'une quantité donnée de main d'oeuvre ? Smith n'est pas très clair sur ce point.

(1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 99.

(2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 104.

(3) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 375. It becomes gradually more and more difficult to find within a country a profitable method of employing any new capital.

(4) A. SMITH, The Wealth of Nations, volume I, p. 98, p.277, p. 375.

Pour qu'une société soit en progrès (advancing) c'est-à-dire que le fonds des salaires augmente, Smith semble dire qu'il faut que les profits soient proportionnels au capital investi (1). Quant au taux minimum de profit qu'il faut pour être en état stationnaire, Smith insiste sur le fait qu'il doit représenter quelque chose de plus que ce qui est nécessaire pour compenser les pertes occasionnelles auxquelles chaque placement de capital est exposé (2); sans quoi l'amitié et la charité motiveraient prêts et investissements.

iv) Vers un taux de profit uniforme.

Il faut enfin signaler, que pour des raisons identiques à celles qui poussaient les taux de salaires à s'uniformiser (3), il y aura tendance à n'avoir qu'un seul taux de profit, dit Smith. La concurrence parfaite tend à égaliser sinon le revenu monétaire, du moins les avantages et désavantages des différents investissements. Ceci est encore plus vrai pour les profits que ce ne l'était pour les salaires, l'uniformité des taux de profits n'étant affectée que par deux circonstances (au lieu de cinq pour les salaires) :

- a) le fait que les affaires soient plus ou moins agréables;
- b) le fait du risque ou de la probabilité de succès.

(1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 54 : "... and he could have no interest to employ a great stock rather than a small one, unless his profits were to bear some proportion to the extent of his stock".

(2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 107 : "The lowest ordinary rate of profit must always be something more than what is sufficient to compensate the occasional losses to which every employment of stock is exposed".

(3) voir ci-dessus 3.1.3.1. iv).

3.3.3. La rente.

i) Signification de la rente.

Smith a senti intuitivement que le revenu de la terre n'est pas entièrement dû à l'investissement fait sur celle-ci. Il y a donc un résidu qui revient au propriétaire de la terre, qui n'est pas un profit et que l'on appelle la rente (1). Cette notion introduite par Smith est neuve par rapport aux théories antérieures qui ne distinguaient pas la rente du profit du capital investi dans la terre.

ii) Cause de la rente.

La cause de la rente est donc facile à trouver; elle est alliance de la terre source de plus-value et du droit de propriété, indépendamment de l'apport de travail ou de capital (2). La question est alors de savoir si toutes les terres fournissent une rente. Plutôt que de répondre, Smith se lance dans une analyse des produits susceptibles ou non de donner une rente (3).

Les produits alimentaires, dit Smith, donnent toujours une rente parce que :

- a) ils créent leur propre demande; c'est-à-dire qu'au plus il y aura de denrées alimentaires, au plus il y aura de bouches à nourrir; par conséquent, il se trouvera toujours quelqu'un qui sera prêt à faire quelque chose pour les obtenir;

-
- (1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 161. "The landlord demands a rent even for unimproved land, and the supposed interest or profit upon the expence of improvement is generally an addition to this original rent".
- (2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 56 : "As soon as the land of any country has all become private property, the landlords, like all other men, love to reap where they never sowed, and demand a rent even for its natural produce".
- (3) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 169-195. E. Cannan, A history of the theories of production and distribution from 1776 to 1848, pp. 171 et 172.

- b) les produits alimentaires permettent au pire de rémunérer le travail nécessaire pour les amener sur le marché, et pratiquement toujours ils laissent un surplus suffisant pour donner un profit et une part résiduelle revenant au propriétaire de la terre.

Parmi les produits alimentaires, Smith introduit alors des distinctions. Les terres à céréales, dit-il, ramènent une meilleure rente que les pâtures, par la plus grande quantité de denrées alimentaires qu'elles peuvent produire (1). La suite de son exposé est quelque peu confuse. Smith veut y dire que le produit alimentaire, jouissant de la rente la plus élevée, tend à faire hausser la rente des autres produits alimentaires jusqu'à son niveau (2). Au départ seules les terres à céréales jouissaient d'une rente, le bétail pouvant paître sur des terres en friche (wilds), ensuite les investissements devenant nécessaires pour suivre la demande, il fallut organiser des pâtures permettant un élevage plus productif. Une rente apparut pour l'usage de ces pâtures, qui devait alors tendre vers la rente donnée pour la culture des terres à céréales. Le prix du bétail augmentant, en conséquence, même le bétail élevé sur les terres en friche se mit à rapporter une rente.

Smith ne nie cependant pas catégoriquement l'existence de différence entre les rentes de divers produits. La rente, dit-il, s'accroît avec la fertilité de la terre, et avec sa situation (3). Les économies externes telles

-
- (1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 165-167.
- (2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 167 : "It is thus that in the progress of improvement the rent and profit of unimproved pasture come to be regulated in some measure by the rent and profit of what is improved, and these again by the rent and profit of corn".
- (3) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 164.

que les routes et les canaux, ajoute-t-il, réduisent les différences de rente dues à la localisation.

Après avoir ainsi examiné les produits alimentaires qui toujours donnent une rente, Smith passe en revue les autres produits de la terre, les produits vestimentaires et l'habitat, les combustibles, les métaux simples et précieux.

- a) Les objets vestimentaires et l'habitat (1) sont, après la nourriture, les biens les plus nécessaires à l'homme. Ils fournissent une rente au propriétaire du sol dans la mesure où ils se raréfient. Par exemple, la laine et les peaux, dont le surplus est d'abord jeté par le chasseur, donneront une rente grâce au développement du commerce extérieur. C'est le cas, dit Smith, pour les peaux d'Amérique du Nord et la laine anglaise exportée vers la Flandre. Par exemple, aussi la pierre et le bois, d'abord difficilement transportables et négociables, acquièrent une valeur avec le développement des marchés proches et donnent une rente à leur propriétaire.
- b) Les combustibles (2), dont l'exemple type est le charbon, voient leur rente limitée par trois facteurs : la fertilité des mines, leur situation, fort importante dans la mesure où le prix du charbon n'est pas déterminé sur un marché international comme celui des métaux, et le prix du bois qui les concurrence comme combustible. Smith constate enfin, que la rente forme une plus petite portion du prix du charbon que du prix de la plupart des autres matières premières.

(1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 180-182.

(2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 184-187.

- c) Les mines de métaux donnent une rente qui est principalement fonction de leur fertilité, leur situation ayant moins d'importance car leur prix peut supporter les frais de transport, et le marché sur lequel se vendent les métaux est un marché international. Etant donné, dit Smith, que les mines rentrent en compétition avec la mine la plus productive du monde, qui nécessairement influence le prix du métal qui y est exploitée, l'extraction des métaux ne permettra généralement qu'une petite rente au propriétaire.
- d) Le cas des métaux précieux (2), explique Smith est différent du précédent en ce que leur demande dépend partiellement de leur utilité et partiellement de leur beauté, beauté qui est accentuée par leur rareté, mais ceci n'empêche, dit Smith, que si leur rareté augmente le profit, c'est toujours la fertilité des mines qui permet une rente à leur propriétaire, fertilité relative, dit Smith, c'est-à-dire fertilité comparée à celle des autres mines de la même espèce.

En résumé de son long exposé sur la rente des produits de la terre, Smith voit deux facteurs principaux qui favorisent l'apparition et la croissance de la rente de différents produits :

- a) si la population croît, c'est-à-dire, dit Smith, si la quantité de denrée alimentaire augmente, la demande de produits croîtra également, mettant en valeur les

(1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 187-188.

(2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 190-193.

terres exploitées et favorisant la rente de leur propriétaire (1);

- b) les progrès de la culture permettent un surplus de biens alimentaires, échangeable contre d'autres biens en surplus, car le surplus de nourriture consommable est limité pour l'homme riche proportionnellement au surplus d'objets matériels qu'il peut accaparer; l'estomac d'un homme est limité non sa possibilité d'appropriation (2).

Smith conclut de ceci, que l'abondance de nourriture augmente la valeur des autres produits et qu'il devrait donc exister un rapport constant entre les produits alimentaires donnant toujours une rente et les autres produits. Les digressions qui suivent cette conclusion expliquent pourquoi en fait, la constance de ce rapport n'est pas toujours vérifiée (3).

iii) La détermination de la rente.

Pour Smith, nous l'avons déjà dit, la cause de la rente ne réside pas dans la qualité de la terre employée, mais dans le type de produit que l'on tire de la terre, ce qui ne signifie pas que la qualité de la terre n'influ-

(1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 194 : "Whatever increases the fertility of land in producing food, increases not only the value of the lands upon which the improvements is bestowed, but contributes likewise to increase that of many lands, by creating a new demand for their produce". p. 183 : "food is in this manner, not only the original source of rent, but every other part of the produce of land which afterwards affords rent, derives that part of its value from the improvement of the powers of labour in producing food by means of the improvements and cultivation of land".

(2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 183.

(3) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, pp. 195-274.

ence pas le montant de la rente.

Smith définit la rente comme un prix de monopole (1). Un prix de monopole, dira Smith, est le prix le plus élevé qu'un producteur peut obtenir d'un produit, lorsqu'il n'est pas en concurrence pure et parfaite et qu'il ne répond pas suffisamment à la demande effective. Smith compare le prix de monopole à un prix de marché artificiellement maintenu à un niveau élevé par une enchère à la hausse de la part de la demande (2).

Définir la rente comme un prix de monopole est fort compréhensible si on se souvient de ce que ce sont des produits qui causent la rente de la terre et non la terre elle-même, de ce que, de plus, c'est la rareté relative de ces produits due à une demande élevée qui permet au propriétaire de recevoir une rente. Cependant les produits de la terre qui donnent une rente ne sont pas artificiellement créés en quantités insuffisantes pour alimenter la demande effective, mais sont naturellement rares. On peut se demander à ce propos, si le fait que Smith considère la rente comme prix de monopole, n'est pas une conséquence de ce qu'il n'a pas distingué dans sa théorie de la valeur, les biens dont la production peut être théoriquement infinie, des biens rares nécessairement limités par l'état de la nature.

-
- (1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 162 : "The rent of land, therefore, considered as the price paid for the use of the land, is naturally a monopoly price".
- (2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 169 : "The monopolists, by keeping the market constantly under-stocked, by never fully supplying the effectual demand, sell their commodities much above the natural price ..."

Quoiqu'il en soit, la rente est un prix de monopole qui n'intervient dans la formation du prix, nous dit Smith, que parce que la demande effective n'est pas satisfaite pour le bien en question. Smith perçoit alors que la rente est un effet des prix, alors que salaires et profits en sont les causes (1). Ceci est soit en contradiction avec le chapitre VI (2), soit une bien faible explication de celui-ci; en effet, le prix s'explique alors par ses composantes : le salaire, le profit et -via la rente- le prix...

3.4. LE SALAIRE, LE PROFIT ET LA RENTE, PARTS DU REVENU DISTRIBUE.

Le raisonnement de Smith suivi schématiquement peut s'exprimer comme suit : pour un bien, son prix naturel dans une société avancée (avec accumulation et appropriation) est fonction de ses coûts de production à leurs taux naturels : le salaire, le profit, la rente. Cependant les taux naturels de ceux-ci ne seront déterminés qu'en état d'équilibre statique. Le taux de salaire naturel sera alors le taux de subsistance, le taux naturel de profit, un certain taux minimum permettant la conservation d'une même quantité de travail, et la détermination du taux de la rente pose un problème. Ce taux naturel de la rente dépend au fond, d'après tout ce que nous avons montré, de la demande. Alors que l'analyse des prix de SMITH faisait dépendre ces derniers essentiellement de l'offre, la rente est un premier pas montrant que le prix d'un produit dépend également dans certains cas, de sa demande. L'analyse de SMITH ne va pas plus loin; le taux naturel de la rente d'un produit dépend de sa demande.

(1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 163.

(2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 56 : "... in every improved society, all the three (wages profit and rent) enter more or less, as component parts, into the price of the far greater part of commodities".

Nous avons donc des "taux" : le salaire par tête, le profit par unité de capital, la rente par acre ou hectare (1). Nous n'avons pas une division du produit total en parts revenant à chacune des catégories de participants au revenu. La distribution qu'envisage Smith correspond donc à une théorie purement économique de la distribution qui analyse les parts relatives du travail, du capital et de la terre.

Smith ajoute que la théorie de la distribution qu'il présente, se veut également sociale, c'est-à-dire qu'elle se devrait de déterminer les parts relatives des différentes catégories d'agents (2). Nous avons vu au chapitre premier les problèmes que posent les catégories d'agents choisies en fonction des facteurs de production (3). Il est difficile d'englober dans pareilles catégories tous les agents économiques; de plus, la condition d'homogénéité au sein de chaque catégorie ne peut être respectée. Il est possible cependant, que ces catégories aient été homogènes au 18ème siècle.

Schématiquement, la distribution du produit entre agents se présente pour Smith, comme suit : (4) :

- i) le travail se divise en travail productif, créateur de valeurs (la production) et travail improductif (les services);
- ii) le capital sert d'avance au travail productif uniquement par le fonds des salaires, la rémunération du travail se fait au niveau des subsistances;
- iii) le produit peut alors être créé; une partie de ce produit remplacera le capital, une partie constituera le profit,

(1) E. Cannan, A history of the theory of production and distribution from 1776 to 1848, p. 180-181.

(2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 276 : "The whole price of that annual produce, naturally divides itself, it has already been observed, into three parts; the rent of land, the wages of labour and the profits of stocks; and constitutes a revenue to the three ordre of people".

(3) Voir 1.2.2.2. i)

(4) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 351-362.

rémunération de l'investisseur et la rente, rémunération du propriétaire de la terre;

- iv) une partie du profit et de la rente (celle qui n'est pas nécessairement à l'investisseur et au propriétaire de la terre) sera alors dépensée à entretenir le travail improductif (gens de maison, appareil judiciaire, militaire, etc..)

Quant à la rente envisagée sous l'angle du revenu, Smith n'ajoute pas grand chose. La rente est le revenu restant lorsque les profits et les salaires ont été payés à leur taux naturel (1). Ce revenu résiduel augmente avec les progrès techniques (2), l'élargissement des cultures et, puisqu'il est un effet des prix, il varie aussi en fonction des prix de certaines parts du produit (3). Par le fait que la rente augmente avec le progrès technique et l'élargissement des cultures, ajoute Smith, elle augmente parallèlement à la quantité de main-d'oeuvre employée et au niveau général de richesse de la société. Cependant, l'analyse de Smith reste déterminée par son orientation de départ : la rente est conçue comme le prix supplémentaire de certains produits, vu leur rareté, et n'est pas expliquée comme revenu d'un facteur de production : la terre.

(1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 161.

(2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 275. Bien que

Smith se contredise à ce sujet

E. Cannan, A History of the theories of production and distribution from 1776 to 1848, p. 267 : "the extension of improvement and cultivation" causes "a greater proportion" of the produce of land "to belong to the landlord", but in another place, he says, "in the progress of improvement, rent, though it increases in proportion to the extent, diminishes in proportion to the produce of the land".

(3) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 275.

3.5. CONCLUSIONS.

i) Smith présente en premier lieu, une théorie de la distribution du produit purement économique, dans laquelle les parts relatives du travail, du capital et de la terre ne sont déterminées qu'à long terme et en état stationnaire. La part relative du travail sera alors constante et juste suffisante à l'entretien d'un "stock" constant de facteur travail. La part relative du capital sera un niveau "plancher" minimum : "quelque chose de plus de ce qui est nécessaire pour compenser les pertes occasionnelles auxquelles chaque placement de capital est exposé". Ce niveau minimum doit permettre à la quantité de capital de rester constante et de maintenir constante elle-même, une quantité de travail. Le profit n'est pas une part résiduelle. La rente est la part résiduelle provenant du haut prix des denrées alimentaires et, dans certains cas, des denrées de première nécessité. Ce haut prix est occasionné par la forte demande de ces produits. Le résidu qu'est la rente atteint également, en état stationnaire, un niveau d'équilibre; il existe alors un taux naturel de la rente, dû à la stagnation de la demande des produits donnant une rente.

ii) Smith présente ensuite une théorie de distribution sociale du produit. Le produit se répartit entre trois catégories d'agents qui sont les détenteurs des trois facteurs de production. Ces catégories, face à une analyse moderne, présentent les imperfections que nous avons citées précédemment : mauvaise partition de l'ensemble des agents et non homogénéité des catégories d'agents.

SMITH tient-il compte de tous les agents économiques ?

La question qui se pose principalement pour les oisifs est difficile à trancher. Smith dit en effet, que "même les agents qui ne travaillent pas" sont rémunérés soit

par un profit, ou une rente, soit par ce qui est en surplus du salaire de subsistance de l'ouvrier (1). Cependant, ce développement de Smith contient deux ambiguïtés. Premièrement, Smith ne distingue pas les oisifs des producteurs de services. Deuxièmement, le taux de salaire de profit et de rente ne sont déterminés, nous l'avons vu, que dans l'hypothèse d'un état stationnaire dans lequel alors, le taux de salaire est au niveau des subsistances et ne donne pas de surplus par rapport à ce niveau (du moins à la limite).

Les catégories de revenu se chevauchent parfois, un entrepreneur touche un profit sur le capital qu'il investit et un salaire par le travail que représente la direction de l'entreprise etc... Smith reconnaît le fait mais ne s'en soucie pas (2)

Qu'au XVIIIème siècle, les catégories d'agents définies en fonction des facteurs de production aient été homogènes ou non, elles ne le sont plus actuellement, comme nous l'avons remarqué au chapitre premier.

Nous avons remarqué, d'autre part, que la qualité du facteur travail varie à long terme ainsi que la composition du capital et l'utilisation de la terre. Il n'est donc pas possible de faire une analyse valable à long terme du revenu de ces facteurs de production, revenu qui est également celui des agents qui les possèdent, sans tenir compte de la productivité de ces facteurs; or, pour éta-

(1) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 354 : "Unproductive labourers and those who do not labour at all, are all maintained by revenue; either, first by that part of annual produce (....) as the rent of land or as the profit of stock; or, secondly, by that part which, though originally destined for replacing capital and for maintaining productive labourers only, yet, when it comes into their hands, whatever part of it is over and above their necessary subsistence, may be employed in maintaining indifferently either productive or unproductive hands".

(2) A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 59 et 60.

blir le prix du travail (qui reste constant au niveau des subsistances) Smith part de la désutilité du travail qu'il pose constante et non de sa productivité (1). L'analyse des revenus de Smith ne répond donc pas aux exigences de la longue période; nous avons d'ailleurs vu au chapitre premier qu'il n'était vraisemblablement pas possible de bâtir une théorie de la répartition sociale à long terme.

iii) Chez les physiocrates, nous l'avons vu, il y a deux parts dans le produit, la part du travail et celle due à la bonté de la nature. Le surplus provient entièrement de cette dernière, c'est-à-dire de la production du secteur agricole que l'on peut élargir, bien que cela soit contestable (2) au secteur primaire tout entier. Smith conteste cette improductivité du travail dans la mesure où celui-ci permet par la production de biens, une mise en valeur des matières premières (3). Non seulement, le secteur primaire est pour Smith, productif de surplus, mais le secteur secondaire l'est également, sans quoi il n'y aurait pas de profit. La rente n'est donc plus le surplus tout entier comme le produit net, mais seulement une part de celui-ci, la part due à la productivité naturelle de la terre.

iv) La théorie de la rente de Smith présente deux volets. Le premier est celui de la rente surplus. Smith a très clairement montré comment la terre, indépendamment de tout

(1) Il n'en est par contre, pas de même pour les profits qui varient en fonction du rendement des investissements et pour la rente qui varie selon la fertilité de la terre, la localisation de celle-ci et la demande de certains produits.

(2) Voir 2.2.1.1. i)

(3) A. Smith, The Wealth of Nations, volume 2, pp. 195-197.

capital et de tout travail, est productive de valeur. Cette valeur produite par la terre est la part du produit restante, après que les parts du capital et du travail ont été distribuées. Toutes les terres alors ne produisent pas une rente; seules donnent une rente les terres dont le produit excède les coûts de production. Le second volet est celui de la rente composante du prix. Pour expliquer l'influence de la rente sur le prix, Smith recherche les causes de la rente, causes dont il ne voit pas l'origine dans les qualités du facteur terre, comme on aurait pu s'y attendre, mais dans les qualités des produits de la terre. La rente cesse alors d'être le prix d'un facteur de production pour lui, elle est le prix d'un produit qu'il ne peut pas expliquer autrement que par la demande pour ce produit. Le long d'une même courbe de demande, le prix croît avec la rareté des quantités offertes, vu le déplacement des courbes d'offre. Smith ne se soucie pas de savoir si cette rareté est naturelle ou artificielle et appelle la rente un prix de monopole. Pour Smith, il y a alors deux causes à la rente et ceci l'amène à se contredire. La première cause est la productivité naturelle de la terre; d'où la rente croît avec la fertilité de la terre et est comprise comme un coût de production et comme composante des prix, puisque la terre n'est pas neutre dans le processus de production. La seconde cause est la demande de certains produits - nous avons vu lesquels - qui amène Smith à faire de la rente une fonction du prix.

LA THEORIE DE LA DISTRIBUTION ET DE LA RENTE DANS
LES "PRINCIPES D'ECONOMIE POLITIQUE" DE
T.R. MALTHUS (1)

4.1. INTRODUCTION AUX "PRINCIPES D'ECONOMIE POLITIQUE".

L'oeuvre de Malthus est, avant tout, axée sur la recherche de solutions pratiques aux maux économiques qu'il constate. Pareillement à Smith dont il part, comme l'exégète part de la Bible (2), Malthus n'est pas un théoricien pur; pour lui, la science économique n'est pas uniquement une explication de phénomènes identiques, explication différente selon les auteurs, et dont l'influence serait nulle en pratique (3), mais la recherche de solutions valables qui, loin des généralisations prématurées, acceptent l'épreuve expérimentale (4). "Un des objets que je me suis spécialement proposé

(1) L'édition des "Principes d'économie politique" que nous avons consultée, est l'édition posthume de 1836; elle est donc postérieure à celle des "Principes d'économie politique et de taxation" de David Ricardo qui date de 1817. On pourrait se demander pourquoi nous n'avons pas inversé la seconde partie du chapitre 3 avec la troisième. Plutôt que de respecter un ordre chronologique, nous avons préféré cet ordre-ci qui nous permet de présenter la théorie de la rente de Malthus avant celle de Ricardo, celle-ci ayant été inspirée du pamphlet datant de 1815 intitulé : "an inquiry into the nature and progress of rent and the principles by which it is regulated", repris en grande partie par Malthus dans le troisième chapitre des "Principes d'économie politique" intitulé : "de la rente de la terre". Voir à ce sujet : E. Cannan, A history of the theories of production and distribution from 1776 to 1848, p. 178.

(2) J. Bonar, Malthus and his work, pp. 209-213.

(3) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 3.

(4) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 9.

dans cet ouvrage, écrit-il dans l'avant-propos de ses "principes d'économie" (1), c'est de rendre les règles générales de l'économie politique d'une application facile dans la pratique, en consultant souvent l'expérience et en tenant compte aussi exactement que possible de toutes les causes qui concourent à la production de divers phénomènes". Tel est l'objectif de Malthus.

Quels sont les phénomènes auxquels il s'attarde ? (2). Ceux qu'ont traités ses précurseurs et contemporains, à savoir : les causes de la richesse et les moyens de la faire progresser, mais son originalité réside dans l'importance qu'il attache à la demande, parallèlement à l'étude de l'offre. Plus nettement que Smith, Malthus perçoit que les théories de la production et de la distribution sont, en dernière analyse, régies par le tissu des échanges.

En examinant la valeur d'échange ou, en termes monétaires, le prix, Malthus affirme que ceux-ci sont déterminés par le rapport mutuel de l'offre et de la demande (3).

Pour l'offre, Malthus reprend l'analyse des coûts de production ou d'approvisionnement qui sont aussi le prix ordinaire de tout bien échangeable (4) composé des salaires, des profits et de la rente.

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 17

(2) J. Bonar, Malthus and his work, p. 214. Signalons au passage ce que dit Garnier, (cité par J. Bonar) dans le "Dictionnaire de l'économie politique" à l'article Malthus : "Les principes d'économie politique de Malthus ne sont pas l'exposition d'un système mais simplement, une collection d'articles économiques sur des sujets variés..."

(3) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 58. "... Les valeurs relatives des denrées en argent, ou leurs prix, sont déterminées par la quantité relative qui en est demandée, comparée avec la quantité qui en est offerte. (...) En examinant la vérité de cette proposition, il faut avoir toujours devant les yeux les termes dans lesquels elle est exprimée et se rappeler que lorsqu'on dit que les prix sont déterminés par la demande et l'offre, cela ne veut pas dire qu'ils dépendent uniquement de la demande et de l'offre, mais bien de la proportion relative entre l'une et l'autre".

(4) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 57.

Quant à la demande, Malthus la définit comme "la volonté jointe aux moyens d'acheter une denrée quelconque" (1).

Il n'y a donc pas que les frais de production comme seule composante des prix courants ou naturels, il y a aussi la volonté d'acheter alliée au pouvoir d'achat. La volonté d'acheter, fonction des goûts et des habitudes, est un certain choix global constant au sein d'une culture donnée, entre l'indolence ou l'oisiveté et les jouissances du luxe (2). Le pouvoir d'achat est un certain niveau de revenu ou "le pouvoir de commander une certaine quantité de travail d'un certain genre" (3). Ceci devrait attirer l'attention sur l'importance de la répartition du revenu, non seulement sur le prix ordinaire ou d'offre d'un bien, mais sur sa demande.

Ayant ceci présent à l'esprit, nous analyserons successivement, dans l'ordre où Malthus lui-même les présente, la rente, les salaires, les profits.

4.2. LA RENTE DE LA TERRE.

4.2.1. Définition.

Malthus définit la rente comme "cette portion de la valeur du produit total qui reste au propriétaire foncier, après remboursement de tous les frais d'exploitation de quelque nature qu'ils soient et y comprennent les profits du capital engagé, calculés d'après le taux courant et ordinaire des profits que donnent les capitaux consacrés à l'agriculture, à une époque déterminée" (4).

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 59.

(2) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 284 et 285.

(3) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 76 : "Il s'ensuit donc que le pouvoir de commander une certaine quantité de travail d'un certain genre, combiné avec la volonté d'en faire l'avance, représente une certaine demande".

(4) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 121.

Voilà la rente définie en termes de revenu d'une catégorie particulière d'agents, les propriétaires.

Smith, nous l'avons vu, avait défini la rente comme composante du prix et s'était contredit, à ce sujet. Malthus voit en ce revenu du propriétaire l'excédant du prix du produit total, sur les frais de production (1). La rente est donc toujours une composante du prix.

4.2.2. Les causes de la rente.

Les causes de la rente, dit Malthus, sont au nombre de trois (2).

- i) La qualité du sol qui permet d'en retirer plus de denrées nécessaires à la vie qu'il n'en faut pour faire subsister ceux qui travaillent à la culture de cette terre. Cette cause, dit Malthus, est la plus importante. Elle correspond à un don de la nature à l'homme.

- ii) La propriété particulière qu'ont les choses nécessaires à la vie, quand elles se trouvent convenablement distribuées, elles ont le pouvoir de se créer elles-mêmes une demande, ou de faire naître un nombre de consommateurs proportionné à la quantité de denrées produites. Cette cause avait déjà été citée par Smith mais elle se trouve nuancée ici par la remarque : "quand elles se trouvent

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 121 : "la rente étant donc l'excédant de la valeur du produit total, ou, pour l'évaluer en monnaie, l'excédant du prix du produit total sur ce qui est nécessaire pour payer les salaires des journaliers et les profits du capital employé à la culture de la terre..."

(2) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 123.

convenablement distribuées". Par ailleurs, Malthus nuance encore cette propriété des choses nécessaires à la vie, dans son chapitre intitulé : "des salaires du travail"; une grande quantité de denrées de première nécessité ne crée pas nécessairement une augmentation de population (1).

- iii) La rareté comparative des terrains fertiles, que cette rareté soit d'ailleurs naturelle ou artificielle.

Par les deux premières causes, Malthus détruit la théorie de la rente, prix du monopole. Puisque la terre produit les choses nécessaires à la vie, dit-il, et que celles-ci créent leur propre demande, la demande dans le cas du produit de la terre, doit suivre l'offre. Tandis que dans le cas d'un monopole ordinaire, l'excédant de valeur provient de l'effet d'une demande extérieure, dans le cas des produits de la terre, une demande extérieure ne pouvant pas exister, c'est la qualité même du sol qui donne l'excédant de valeur (2).

-
- (1) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 203 : "Cette grande facilité d'acquérir des denrées de première nécessité ne produit pas cependant une augmentation proportionnée de population. Le peuple anglais vivoit à cette époque, sous un excellent gouvernement et il jouissoit de tous les avantages de la liberté civile et politique à un degré extraordinaire. Les classes inférieures de la nation (...) avoient, par conséquent, appris à se respecter elles-mêmes. Il en résulte qu'au lieu de ne servir qu'à l'accroissement de la population, une portion considérable de nouveaux salaires en blé fut employée par la classe ouvrière à se procurer une nourriture d'une meilleure qualité et à acquérir un plus haut degré d'aisance et de bien-être".
- (2) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 129 : "Dans la production des choses nécessaires à la vie, la demande se règle, au contraire, sur le produit même, et les effets en sont, par conséquent, tout-à-fait différents. Dans ce cas, et tant que diminue la quantité des produits, il est physiquement impossible que le nombre des consommateurs puisse dépasser certaines limites assez étroites, puisque les consommateurs ne peuvent exister qu'au moyen de ces produits. Dans tout monopole ordinaire, un excédant de valeur des produits au-delà de celle du travail qui a été employé pour les obtenir, peut être créé par l'effet de la demande extérieure. Mais dans le monopole partiel de la terre qui produit les choses nécessaires à la vie, cet excédant ne peut être créé et continué que par les qualités du sol".

L'effet des deux premières causes étant ainsi explicité, Malthus conclut que la rente est l'effet naturel d'une qualité attachée par Dieu à la terre, "un don précieux" sans lequel il n'y aurait ni objet de luxe, ni civilisation (1).

L'argumentation est, on le sent, boîteuse; Malthus aurait, plus simplement, pu distinguer le facteur de rareté naturelle de la rareté artificielle que permet un monopole. De plus, comme le fait remarquer E. Cannan (2), les deux premières causes n'expliquent en rien l'existence de la rente; le fait que la terre est productive au-delà de ce qu'il faut pour nourrir les cultivateurs, permet une rente mais ne l'explique pas. Quant à la théorie avançant que l'offre de produits de la terre crée toujours sa propre demande par un accroissement correspondant de la population, elle est purement gratuite et nous avons vu que Malthus lui-même en reconnaissait certaines restrictions.

Reste alors la troisième cause de la rente; celle sur laquelle, nous le verrons, Ricardo insistera. Elle permet de distinguer la rente du profit et des salaires. La troisième cause a pour origine trois phénomènes :

- i) un phénomène biologique : la croissance de la population (3);
- ii) un phénomène d'ordre physique : la non homogénéité de la fertilité de la terre;
- iii) un second phénomène d'ordre physique : les rendements décroissants sur une terre de qualité homogène.

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 131.

(2) E. Cannan, A history of the theory of production and distribution from 1776 to 1848, p. 176 et 177.

(3) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 134 : "... dans un pays où grandissent à la fois population et richesse ..."

Les deux premiers phénomènes appliqués conjointement, font qu'il n'est plus possible que le produit se divise uniquement entre travailleurs et capitalistes sous le nom de salaires du travail et profits du capital. En effet, la croissance de la population exige la mise en culture de terres de fertilité inférieure à celles déjà cultivées. Les terres de qualité inférieure ne pourront être cultivées sans une baisse des taux de profits et de salaires réels (en blé), dit Malthus (1). La baisse des salaires en blé (2) et des profits laisse nécessairement une part du produit des terres les plus fertiles non distribuée : la rente, qui passe aux mains des propriétaires.

La loi des rendements décroissants appliquée à la terre signifie simplement que la dernière unité de capital (ou de capital-travail) appliquée à la même terre donnera un produit marginal moindre que la précédente, ou que les productivités marginales de la terre seront toujours décroissantes. Ceci peut se voir dans l'exemple suivant (3) :

-
- (1) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 134 : "Si les profits et les salaires ne baissaient point, les terrains de la plus grande fertilité, à moins d'améliorations particulières, pourraient seuls être cultivés. La baisse des profits et des salaires, qui a réellement lieu, fait sans contredit passer une portion du produit dans les mains du propriétaire et constitue la rente".
- (2) La baisse des salaires en blé nous donne implicitement l'évolution du prix du blé, c'est pourquoi nous n'en avons pas parlé explicitement dans le texte.
T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 135, explique en note : "le lecteur doit savoir que la baisse des salaires évalués en blé indique que la valeur du blé s'est accrue, ou, en d'autres termes, qu'on semble disposer et capable de sacrifier, pour l'obtenir, une plus grande somme de travail".
- (3) L'exemple est tiré de M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 83.

Unités de capital employées	Produit total de la terre					Produit marginal de la terre				
	A	B	C	D	E	A	B	C	D	E
0	0	0	0	0	0	180	170	160	150	140
1	180	170	160	150	140	170	160	150	140	
2	350	330	310	290		160	150	140		
3	510	480	450			150	140			
4	660	620				140				
5	800									

A, B, C, D, E, étant des terres de degré de fertilité différent.

Pour savoir dans quel ordre on défrichera une nouvelle terre ou l'on cultivera plus intensivement la terre précédente, il suffira de voir si l'application d'une nouvelle unité de capital donne un produit marginal plus grand que la mise en culture d'une terre de qualité moindre (1). Dans l'exemple ci-dessus, on mettra en culture successivement les portions numérotées ordinalement 1, 2, 3 ... sur le graphique II (2).

- (1) T. Malthus, Principes d'économie politique, pp. 134-135 : "Dès que l'accumulation du capital est arrivé au point de rendre les profits du capital additionnel employé sur les terres fertiles moindres qu'ils ne le seraient si ce capital était employé sur un terrain de qualité inférieur, il est évident que, dès lors, on trouvera du profit à cultiver ces terrains moins fertiles.
- (2) Ce graphique a été inspiré par la figure 3-3. M. Bleug, Economic theory in retrospect, p. 83; mais la numérotation des portions cultivées est du ressort de notre responsabilité uniquement.

Production
totale

78.-

800

660

620

510

480

450

350

330

310

290

180

170

160

150

140

1

2

3

4

5

2

3

4

5

3

4

5

4

5

5

A

B

C

D

E

Différentes
terres

GRAPHIQUE II

Malthus a ainsi défini la rente différentielle comme dépendant du niveau de population et de la productivité de la terre : productivité dont les différences de niveau se voient, d'une part, entre terres de fertilité au départ, différentes, et d'autre part, sur une terre de qualité homogène, où la productivité décroît au fur et à mesure des investissements sur cette terre.

Déterminons alors la rente pour l'exemple que nous avons pris, dans le cas où la production totale nécessaire exige l'utilisation des terres A, B, C, D, E. Le taux de rémunération du capital sera déterminé par la dernière terre cultivée et vaudra alors dans le cas : 140. La terre E., ne donnera pas de rente. La terre D, sur laquelle on aura investi deux unités de capital donnera 290 (produit total) - 2 x 140 (rémunération du capital) = 10 unités du produit comme rente. La terre C, sur laquelle on aura investi trois unités de capital donnera 450 - 3 x 140 = 30 unités du produit comme rente. Et ainsi de suite...

4.2.3. Les causes qui font varier la rente.

Il y a, dit Malthus, quatre causes qui font hausser la rente (1) :

- i) une accumulation de capital qui fait baisser les profits;
- ii) un accroissement de population qui fait baisser les salaires des ouvriers; il est à remarquer, ajoute Malthus, que cette cause-ci et la précédente peuvent agir de façon à se neutraliser; un accroissement de capital tendant à faire hausser les salaires et une baisse des salaires, à faire hausser le profit; mais ceci, dit Malthus, est généralement, un effet passager; généralement les taux de salaires et de profits baissent ensemble;
- iii) des améliorations dans l'agriculture, permettant de réduire le nombre d'ouvriers travaillant à la production;

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 140.

cette cause a pour effet de diminuer les frais de culture par rapport au prix du produit; l'amélioration des techniques dans l'agriculture permettra, par un supplément d'offre des produits nécessaires à la vie, la baisse momentanée du prix du produit; mais cette influence sur le prix sera de courte durée; la demande de biens nécessaires à la vie s'adapte à son offre; l'amélioration dans les techniques agricoles haussera les profits dans l'agriculture et drainera ainsi des capitaux des autres secteurs de l'économie; très vite ensuite, dit Malthus, la concurrence entre capitalistes ramènera le taux de profit à son premier niveau; l'effet d'une amélioration de technique agricole sur le niveau des salaires est moins explicite pour Malthus; il semble sous-entendre qu'un accroissement de la population répondant à l'offre croissante ferait baisser le salaire ou laisserait le montant global de ceux-ci inchangé; en conclusion, les prix des denrées de première nécessité demeureront constants, la masse des salaires réels (1) et le taux général de profit également, la productivité accrue grâce aux améliorations techniques, permettra la hausse de la rente, part des propriétaires;

- iv) une augmentation du prix des produits du sol, déterminée par un surcroît de demande qui, tout en augmentant la valeur pécuniaire du travail, pourrait hausser la rente,

(1) C'est ainsi que nous avons interprété le passage suivant :
T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 143 : "C'est ainsi que, sous l'influence des perfectionnements agricoles, la rente pourrait continuer à monter, sans qu'il y eût ni hausse de la valeur échangeable du blé, ni baisse dans les salaires réels des ouvriers, ou dans le taux général des profits".

sens qu'il n'y ait baisse des profits; le surcroît de demande auquel Malthus fait allusion est un surcroît de demande extérieure (1), par exemple, la demande d'un pays voisin.

Malthus voit donc que la hausse de la rente est nécessairement liée au progrès de la culture des nouvelles terres et à l'amélioration des anciennes. Quatre causes permettant ce progrès :

- l'accumulation de capital;
- l'accroissement de population;
- le progrès technique dans l'agriculture;
- le haut prix des produits bruts, occasionné par une demande extérieure ou l'extension du commerce et de l'industrie (2).

Il est évident que les causes opposées à celles que nous venons d'énoncer feraient, dit Malthus, baisser la rente.

En conséquence de ce qui précède, dit Malthus, l'intérêt du propriétaire est toujours en accord avec l'intérêt de la société.(3)

4.2.4. La rente Malthusienne et le Produit net des physiocrates.

On a souvent rapproché la rente malthusienne du produit net des physiocrates parce que tous deux ont pour origine la "bonté" de la terre (4), et que, du point de vue de la théorie de la distribution, ils sont tous deux le revenu du propriétaire. Cependant, la rente n'est qu'une partie du produit net pour Malthus (5). Cela signifie simplement ceci : alors que les physiocrates identifiaient "surplus" et produit net de la terre, pour Malthus, la terre n'est

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 144.

(2) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 153-154.

(3) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 172.

(4) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 131 : "Ne faut-il pas plutôt regarder la rente comme l'effet naturel d'une qualité attachée par Dieu à la terre".

(5) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 131 : "La rente n'est-elle pas une partie, et nous verrons bientôt que c'est une partie absolument nécessaire, de ce produit net de la terre, qui a été avec raison considéré comme la source de tout pouvoir et de toute jouissance ..."

plus seule productive de surplus; la rente n'exprime donc plus la totalité de celui-ci, mais une partie seulement.

D'autre part, nous l'avons vu, le produit net des physiocrates est une notion moyenne et la rente, par contre, est une notion "intramarginale". Les physiocrates voyaient le produit net comme une composante macro-économique du produit total, globalement estimée. L'approche que fait Malthus de la rente est tout autre, il analyse comment, du point de vue micro-économique, la rente se forme.

Enfin, signalons que Malthus consacre une section entière de son chapitre sur la rente à des "observations générales sur le produit net de la terre" (1). Mais il ne discute pas, dans cette section, les thèses physiocratiques; son but est d'y répondre à Ricardo sur la question de savoir si la rente était due ou non à un bienfait de la nature.

4.3. LES SALAIRES.

4.3.1. Définition du salaire.

i) Définition en terme de revenu d'agent.

Le salaire du travail, dit Malthus, est la rémunération accordée à l'ouvrier pour ses efforts (2). Le salaire peut s'exprimer en monnaie ou en terme réels : blé, objets de nécessité ou d'agrément.

ii) Définition en terme de prix de facteur de production.

Le salaire est le prix du travail. En tant que prix, le salaire dépend de l'offre et de la demande d'emploi, ainsi que de l'offre et de la demande générale des biens produits.

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, pp. 184-193.

(2) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 194.

Le salaire dépendra plus particulièrement de l'offre et de la demande des objets de première nécessité, car si le salaire n'est plus suffisant pour maintenir au moyen de ceux-ci une population stationnaire, on risque très vite de n'avoir plus qu'un approvisionnement insuffisant en produits manufacturés (1).

La différence entre les salaires proviendra de l'offre et de la demande d'emploi (2).

iii) Le prix naturel du travail.

Malthus définit le prix naturel du travail comme "le prix qui, dans la situation actuelle de la société, est nécessaire pour qu'il y ait un nombre moyen de travailleurs suffisant pour satisfaire à la demande réelle (3). Par opposition, le prix courant du travail "est quelquefois au-dessus, quelquefois en-dessous de ce qui est nécessaire pour répondre à la demande".

Le prix naturel de Malthus se rapproche évidemment du taux naturel des salaires de Smith, mais il n'est pas uniquement défini pour une société en état stationnaire; il se définit sur une population et sur un niveau de richesse qui peuvent varier.

4.3.2. Les salaires au niveau des subsistances.

La définition malthusienne du prix naturel du travail implique que le niveau des subsistances sera très relatif. Comme l'indique F. Perroux, le salaire naturel n'est pas tant le salaire qui permet physiologiquement ou objectivement au travailleur de subsister et d'élever sa famille qu'un salaire qui l'incite psychologi-

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 195.

(2) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 198 : "Le lecteur verra bien, (...) que, (...), ce n'est point le cas que l'on fait de la dextérité et de l'intelligence de l'ouvrier qui augmente le prix de son ouvrage, mais bien la rareté d'ouvriers habiles, et, par suite, la rareté de leur ouvrage, comparative-ment à la demande".

(3) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 199.

quement ou subjectivement à agir de la sorte (1). Par conséquent, l'état d'équilibre stationnaire est concevable à des niveaux de salaires naturels variés selon les "habitudes" de vie de la masse salariale. Par conséquent aussi, pour Malthus, augmenter le minimum social des subsistances est le moyen de hausser les salaires vraiment, et de façon irrévocable (2).

Le salaire naturel dépendra de deux facteurs : un facteur psychologique : les habitudes de la population. Un facteur technologique : le fonds des salaires.

i) Les habitudes de la population.

Un même niveau des salaires et de la richesse d'une société aura des effets différents selon les habitudes des membres de celle-ci. En effet :

- a) soit l'élévation du niveau de vie d'une société provoquera une augmentation de sa population (c'était, dit Malthus, le cas de l'Irlande), de sorte que les salaires resteront alors proportionnellement bas. Un tel phénomène se produira, dit Malthus, dans une population qui connaît le despotisme, l'oppression, l'ignorance (3);
- b) soit l'élévation du niveau de vie permettra au travailleur de vivre avec plus d'aisance, de consommer plus que ce qui est nécessaire à sa survie; (c'était le cas, dit Malthus, de l'Angleterre); un tel phénomène, se produira dans les sociétés jouissant de la liberté civile et politique et de l'éducation; les habitudes d'une société cependant changent avec les nécessités du moment, mais elles changent lentement et freinent souvent la bonne marche de l'économie vers un équilibre stationnaire (4)

(1) J. Schumpeter, Théorie de l'évolution économique, introduction de F. Perroux, La pensée économique de J. Schumpeter, p. 52.

(2) J. Boner, Malthus and his work, p. 269.

(3) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 201.

(4) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 203.

ii) Le fonds des salaires.

Le fonds des salaires correspond principalement aux objets de première nécessité ou aux ressources indispensables pour payer la nourriture, le logement, le vêtement, le chauffage de la classe des travailleurs (1).

Le fonds des salaires variera en fonction de la valeur échangeable du produit total évalué en travail, à condition que la proportion entre travail improductif (services) et travail productif (production) reste constante (2). La valeur échangeable du produit total peut varier soit à cause d'une variation du prix des biens produits, soit à cause d'une variation des quantités produites. Une augmentation de prix, dit Malthus, les quantités restant égales sera rapidement suivie d'une augmentation des salaires. Cependant pour que le fonds réel des salaires augmente, elle devra être accompagnée d'une augmentation de quantités produites. D'autre part, si la quantité augmente de telle façon que la valeur du produit diminue par l'effet d'un approvisionnement trop fort, il se peut que le fonds des salaires et la demande d'emploi s'en trouvent momentanément diminués. L'idéal, dit Malthus, est de voir quantités et prix s'accroître parallèlement; dans ce cas, la valeur du fonds destiné à rétribuer le travail s'accroîtra sûrement. Le fonds des salaires fluctuera également dans le même sens que la variation de capital fixe. Il arrive que la valeur du produit total baisse momentanément lors de l'introduction d'un nouveau capital fixe, et fasse baisser le fonds des salaires. Cependant l'usage de capital fixe favorise généralement l'abondance de capital circulant, et chaque fois que l'on peut accroître le marché des produits, la croissance du capital fixe permet d'accroître à la fois le capital et le revenu d'un pays ainsi que la valeur des fonds

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 209.

(2) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 210.

destinés à soutenir le travail. C'est le cas, dit Malthus, des industries cotonnières de Manchester et de Glasgow (1). Malthus remarque enfin que si le remplacement du capital circulant par le capital fixe se faisait très rapidement, et si on ne pouvait trouver un débouché suffisant pour la surabondance des approvisionnements obtenus par ce capital, une dépréciation de la valeur du produit entraînerait une baisse de la valeur du fonds des salaires (2).

4.3.3. Des causes principales qui influent sur la demande de bras et sur l'accroissement de la population.

Le progrès de la population est réglé presque exclusivement, dit Malthus, par la quantité des choses nécessaires à la vie départies aux ouvriers (3); c'est-à-dire que la croissance de la population marche de front avec l'apparente faculté que les journaliers paraissent avoir de se procurer des moyens de subsistance ou encore que la population croîtra en fonction de l'augmentation du fonds des salaires (4), qui ira de pair avec une augmentation de la demande d'emploi. Cependant deux facteurs peuvent empêcher ceci :

- i) les habitudes de la population qui peuvent dans certains cas, nous l'avons vu, ne pas entraîner un accroissement de la population parallèlement à l'accroissement du niveau des salaires;
- ii) il se peut aussi que les salaires se maintiennent un peu au-dessus de ce qu'ils devraient être d'après la demande de bras; ceci arrive, dit Malthus, lorsque le prix des produits bruts de la terre a baissé, sans que ne baissent les salaires (5); le cultivateur ne pourra plus employer

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, pp. 210 et 211.

(2) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 212.

(3) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 205 et p. 241.

(4) T. Malthus, Principes d'économie politique, pp. 208 et 209.

(5) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 206.

alors la même quantité de main d'oeuvre qu'auparavant; si la baisse des prix des produits de la terre est considérable, la valeur moindre du produit ne sera pas compensée par une quantité plus forte; il y aura alors des travailleurs sans ouvrage jusqu'à ce que les salaires baissent à leur tour; si la diminution de valeur du produit se trouve compensée par une augmentation de quantités, les salaires en argent ne baisseront pas nécessairement, mais l'emploi se trouvera suffisamment réduit pour donner peu d'encouragement à la génération de travailleurs qui s'élève; de là, dit Malthus, peut provenir un désaccord entre les salaires apparents et le progrès de la population.

4.4. LES PROFITS.

4.4.1. Définition des profits.

Les profits du capital, dit Malthus (1), sont la portion de revenu national qui est payée au capitaliste pour l'usage de ses fonds (stocks). Ils consistent dans la différence entre la valeur des avances nécessaires à la production et celle de la chose produite.

4.4.2. Définition du taux de profit.

Le taux de profit s'établira par la différence qui existe entre la valeur de la chose produite et les avances nécessaires à sa production, sur la valeur de ces mêmes avances.

La variation du taux de profit dépendra donc des causes qui altèrent le rapport entre la valeur des avances nécessaires à la production et celle des choses produites.

Les profits seront évalués, explique Malthus, par le rapport de valeur et non le rapport de quantités entre les produits et les avances. En effet, l'offre et la demande du produit fini en question

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 233.

interviennent également dans la formation du profit (1). Le profit n'est pas la différence entre quantités d'avances et quantité de produits; Malthus en donne un exemple très clair pour le blé (2).

Malthus explique que concrètement le taux de profit peut se calculer en regardant la proportion des avances composant le salaire des ouvriers et en comparant ces avances à la même proportion de la valeur du produit total obtenu. Ce qui lui permet de conclure que les profits dépendent de l'importance et de la valeur du produit qui sert à rétribuer le travail (3).

4.4.3. Les causes qui affectent le taux de profit.

Les causes principales qui affectent le taux de profit sont, dit Malthus, au nombre de deux. La première limite les profits et la seconde les règles. Nous envisagerons dans un troisième point les causes secondaires qui modifient quelque peu ces deux causes principales.

i) La cause principale qui limite les profit.

Limite les profits, la nature productive ou improductive des derniers capitaux engagés dans la terre (4). A salaires réels constants, et à progrès technique nul, cette cause doit faire baisser régulièrement et sans interruption les profits dans l'agriculture au fur et à mesure que la société se développe; en effet, la qualité des terres et des machines allant en décroissant, et la quantité de travailleurs nécessaires à la production allant en croissant, la portion affectée à la rémunération du travail ira continuellement en empiétant sur la portion destinée à payer les profits.

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 237 : "La variété des profits, dans la production de chaque marchandise, dépend donc de l'excédant de la valeur du produit vendu, sur le montant connu des avances; et cet excédent lui-même dépend de la situation du marché".

(2) T. Malthus, Principes d'économie politique, pp. 234 et 235.

(3) T. Malthus, Principes d'économie politique, pp. 237 et 239.

(4) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 240.

Ceci dit, il est évident que les profits du capital employé dans l'agriculture dépendront de la terre cultivée en dernier lieu, ou du montant des produits obtenus moyennant une quantité donnée de travail. Et comme les profits dans un même pays, dit Malthus (1), tendent à se mettre à un même niveau, le taux général des profits suivra la même marche.

Si le niveau de salaire varie, comme nous l'avons vu, avec le niveau de capital et celui de l'offre et de la demande d'emploi, et si on suppose un accroissement progressif du capital et de la population, au fur et à mesure de la culture des terrains nouveaux moins fertiles et de l'amélioration de ceux déjà cultivés, les profits, comme les salaires, seront d'abord élevés, ensuite baissent progressivement pour se stabiliser lorsque la demande pour un accroissement de produits cessera de se faire sentir (2).

ii) La cause principale qui règle les profits.

Cette seconde cause qui influe sur les profits, consiste dans la variation de la valeur du produit obtenu avec une même quantité de capital et de travail. Ces variations sont déterminées par le rapport de l'offre et de la demande (3).

Ces fluctuations dans la valeur du produit naissent principalement de l'abondance ou de la rareté du capital comparativement au travail que ce capital maintient en activité. Supposons par exemple une société où la population est stagnante, mais le capital et la production en croissance. Il n'y aura pas une forte demande de terres nouvelles à cultiver, et la rente sera peu élevée; il en sera de même des profits à cause de la surabondance de

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 241.

(2) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 244.

(3) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 245.

capital, tandis que les salaires seront élevés en raison de la grande demande d'emploi, conséquence de la stagnation de la population. Si, par contre, la population étoit en croissance, et que les terres de haute fertilité mais limitées en étendue ne permettaient l'emploi que d'un capital très limité, une fois toutes les terres cultivées, le taux de profit serait très peu élevé; il en serait de même des salaires, à cause de la progression de la population. Quant à la rente, elle serait dans ce cas fort élevée. Tandis que la première cause détermine le profit en longue période, la seconde le détermine en moyenne et courte période (1).

iii) Les causes secondaires qui agissent sur les profits (2).

Dans l'examen de la première cause principale, celle qui fait dépendre les profits de la productivité de la terre, nous avons supposé le progrès technique nul. Si les perfectionnements suivaient l'extension des cultures, il pourrait se faire que non seulement les profits ne baissent pas, mais qu'ils s'élèvent jusqu'à un certain point qu'il est cependant difficile de déterminer.

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 249 : "En m'arrêtant si longtemps à examiner les puissants effets qui doivent être la suite inévitable de la proportion qui existe entre le capital et le nombre d'ouvriers, et en cherchant à montrer la nécessité de tenir compte de l'influence de la demande et de l'offre ou de la concurrence, dans toute explication des circonstances qui règlent les profits, je n'ai pas eu l'intention de rabaisser l'importance de la cause qui naît de l'affaiblissement graduel des forces productives, sur les derniers terrains mis en culture. Elle est en effet d'une nature assez énergique pour l'emporter, en définitive, sur toutes les autres. Et cependant, si l'on cherchait à évaluer le taux des profits pendant dix ou vingt ans, dans un pays quelconque, d'après cette cause seule, on arriverait inévitablement, dans la pratique, aux conclusions les plus erronées".

(2) T. Malthus, Principes d'économie politique, pp. 250-252.

Une seconde circonstance qui élèverait les profits serait le redoublement d'activité personnelle parmi les classes ouvrières. L'activité varie d'un pays à l'autre. On voit, d'autre part, dit Malthus, qu'encadrés par des ouvriers plus productifs (Anglais), des ouvriers moins productifs (Irlandais) sont stimulés et augmentent leur activité. La productivité de l'ouvrier peut donc varier d'une époque à l'autre.

Une troisième circonstance qui élève les profits est la hausse du prix du blé par suite d'un surcroît de demande. Ceci provoque une hausse inégale de "quelques portions" du capital.

Une quatrième circonstance qui favorise l'accroissement des profits est la baisse du prix de certains produits manufacturés importants, grâce au progrès technique dans l'industrie. Ceci entraînera une baisse du prix des produits dont l'agriculture fera l'avance, et si les produits agricoles ne baissent pas pour autant, les profits du cultivateur doivent nécessairement augmenter.

4.5. LA THEORIE DE LA DISTRIBUTION DU REVENU CHEZ MALTHUS.

L'importance que Malthus attache à la distribution du revenu est particulièrement apparente dans son chapitre sur les profits du capital. Son souci d'humanité le porte à s'intéresser principalement à la répartition du produit entre agents économiques (il définit la rente, le salaire et le profit comme des revenus d'agents). Sa conception de la théorie de la distribution est en outre, directement inspirée de celle de A. Smith, mais alors que Smith faisait dépendre son système principalement de l'offre, Malthus insiste sur l'influence de l'offre et de la demande dans la répartition du revenu. La demande d'emploi qui dépend elle-même du fonds des salaires, de la valeur du produit, et de l'accroissement de capital fixe, déterminera le niveau des salaires qui, à son tour, influencera le volume de la population. La demande de capitaux influencera à court terme le taux de profit. Et l'accroissement de population, par la demande accrue de denrées alimentaires qu'il provoque, haussera la rente. C'est donc l'état de cette demande qui, influencée par les

habitudes de la population et des institutions, donne le niveau auquel s'établira l'équilibre stationnaire. Cet équilibre pourra en fin de compte avoir lieu soit avec une population faible et un taux naturel de salaire élevé, soit avec une population forte et un taux de salaire relativement bas.

La rémunération se passe en trois étapes.

- i) La rémunération des salariés, fonction du fonds des salaires qui tend à se faire au niveau des subsistances. Niveau qui est relatif, avons-nous dit, et en fonction des habitudes de la population. Si le salaire était au-dessus du niveau des subsistances, la population tendrait à s'accroître, ramenant le salaire à ce niveau.
- ii) La rémunération du capitaliste. Celui-ci reçoit la différence entre la valeur de la production et la valeur des frais de production qu'il a pu payer grâce à son capital. Le taux de profit dépend à court terme principalement des fluctuations de l'offre et de la demande de capitaux, c'est-à-dire des fluctuations des proportions qui existent entre le capital employé et le nombre d'ouvriers. A long terme, par la concurrence entre capitalistes, le taux de profit tend à s'uniformiser autour du profit que donne la dernière unité de capital appliquée à la terre de la fertilité la plus médiocre.
- iii) La rémunération du propriétaire se distingue de celle du capitaliste grâce à la troisième cause que nous avons citée comme provoquant la rente (1). Si la population croît, réclamant une production supérieure de biens de première nécessité, on sera forcé de mettre en culture des terres de rendement supposé inférieur aux précédentes, ou d'appliquer une nouvelle dose de capital aux

(1) Voir 4.2.2., iii)

terres déjà cultivées, qui par la loi des rendements décroissants, donneront un produit moindre. Les profits, nous l'avons vu, tendront à baisser uniformément avec la productivité de la dernière unité de capital appliquée à la plus mauvaise terre. Il restera un surplus de production non attribuée provenant de la culture des terres de fertilité supérieure aux dernières terres les moins productives; ce surplus reviendra aux propriétaires des terres plus avantageées que ces dernières. Dans le livre deuxième des Principes (1) intitulé "Des progrès de la richesse", Malthus consacre quatre sections à la distribution et à la nécessité du concours de celle-ci avec les facultés productives, pour assurer l'accroissement continu de la richesse. Il ne s'agit pas là de distribution du revenu, mais de distribution du produit en vue de la vente sur le marché et de la consommation.

4.6. CONCLUSIONS.

- i) La théorie de la distribution de Malthus est essentiellement une théorie sociale de répartition du revenu, avec pour catégories, les catégories de facteurs de production. Les remarques que nous avons faites sur les catégories d'agents de Smith, s'adressent également à Malthus.
- ii) La notion de niveau des subsistances auquel tend à rester le salaire à son taux naturel, s'est assouplie avec Malthus. Elle dépend non plus de ce qui, objectivement, est nécessaire pour maintenir une quantité constante de travail ou pour la faire croître, mais de ce que l'ouvrier, subjectivement, estime suffisant pour vivre et fonder une famille.

(1) T. Malthus, Principes d'économie politique, pp. 319 et 320.

iii) Le taux naturel des profits décroît régulièrement avec la culture des nouvelles terres et l'accumulation du capital sur les terres déjà cultivées, ou encore avec l'augmentation de la population. Le taux de profit d'autre part est à court terme déterminé par l'offre et la demande qui sont faites de capitaux.

iv) En ce qui concerne la rente :

a) du point de vue de la rente-prix, la rente n'est pas pour Malthus un prix de monopole, mais le prix des qualités de la terre; la rente est donc réellement le prix d'un facteur de production;

b) Malthus explique la rente-surplus attribuée au propriétaire, par un phénomène d'ordre biologique : la croissance de la population, et deux phénomènes d'ordre physique : la non homogénéité de fertilité de la terre et les rendements décroissants du capital (ou du capital-travail) appliqués à une terre homogène; par ces trois phénomènes, et par le fait que le taux de profit tend à s'égaliser dans tous les secteurs de l'économie au taux de profit de la dernière unité de capital appliquée à la terre la moins productive, la rente apparaît (comme expliqué au 4.2.2.); le taux de profit correspond donc pour Malthus à une notion marginale, et la rente à une notion intramarginale;

c) la rente ne représente pas l'entièreté du surplus de la production sur les avances nécessaires à celle-ci, qui se compose des salaires, des travailleurs et de l'accumulation de capital nécessaire; une partie de celui-ci, est composée par le profit du capitalet l'autre par la rente; de plus la rente, nous l'avons dit, est une notion intramarginale, ceci la distingue du produit net des physiocrates; comme points de similitude entre le produit net des physiocrates et la rente malthusienne, on peut voir le fait que pour Malthus comme pour les physiocrates la terre étant productive de valeur, la rente est due à cette productivité, et que, d'autre part, la rente malthusienne comme le produit net constitue le revenu du propriétaire de la terre.

C H A P I T R E 5.

LA RENTE DANS LE SYSTEME RICARDIEN

5.1. LES CORN LAWS, LES PRIX DES DENREES ALIMENTAIRES ET L'"ESSAY ON PROFITS" DE 1815.

Le système théorique de Ricardo est né du débat qui eut lieu en Angleterre sur les lois concernant la libre importation des céréales, ou "Corn Laws", entre 1814 et 1816. Fallait-il protéger l'agriculture ou permettre au prix des céréales de baisser en important ceux-ci ? La question fut débattue devant les Communes (1) et donna lieu aux pamphlets suivants :

- 3 février 1815, Malthus, Inquiry into rent (2);
- 10 février 1815, Malthus, Grounds of an opinion;
- 13 février 1815, West, Essay on the application of Capital to land;
- 24 février 1815, Torrens, Essay on the external Corn trade;
- 24 février 1815, Ricardo, An essay on the influence of a low price of corn on the profits of stock, communément appelé "Essay on profits".

Avec un degré plus ou moins grand de clarté, tous ces pamphlets développent le thème suivant : si le progrès technique dans l'agriculture est neutre, la croissance du capital et du travail, dans des proportions telles que le salaire réel reste constant, nécessite la culture de terres moins productives que celles déjà cultivées, et nécessite également l'application successive de capital et de travail aux terres déjà cultivées, entraînant des rendements décrois-

(1) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume IV, pamphlets and papers, P. Sraffa et M. Dobb, Note on "Essay on profits", p. 4 et 5.

(2) Nous avons vu les idées essentielles de l'Inquiry into rent, reprises par T. Malthus dans les Principes d'économie politique, voir 4.2.

sants du capital et du travail sur celles-ci (1). Le taux de profit sera alors égal à ce que l'unité de capital et de travail la moins productive laisse sur les frais de production (salaires constants et capital investi). Ainsi, le taux de profit de l'agriculture est-il défini. Celui-ci fera tendre les taux de profit des autres secteurs vers son niveau. En effet si le taux de profit dans l'agriculture est plus élevé que dans le secteur commercial, par exemple, les capitaux afflueront du secteur commercial vers le secteur agricole, jusqu'à ce que les deux taux s'égalisent (2). Le taux de profit étant ainsi déterminé, les terres, ne produisant que de quoi payer les frais de production et un profit au taux déterminé comme nous l'avons vu, ne donnent pas de rente. Les terres, produisant un surplus sur les frais de production et le profit normal, donnent une rente égale à ce surplus.

Il résulte de ce qui vient d'être dit que le taux de profit mesuré en blé baisse lorsque le volume de la production totale en blé s'accroît - les salaires en blé étant constants et la productivité du capital travail investi diminuant - tandis que la rente augmente avec la taille du produit.

Fixons la quantité de denrées alimentaires nécessaire à l'économie. Le prix des aliments (en particulier du blé) est déterminé par le coût nécessaire à la production de ceux-ci dans les circonstances les plus défavorables, c'est-à-dire avec l'unité de capital la moins productive, ou la terre cultivée la moins fertile. Le prix du blé augmentera donc avec la difficulté de production, c'est-à-dire la baisse de rendement du capital-travail. Augmenter la taille

(1) M. Blaug, Ricardian Economics, p. 6

D. Ricardo, The Works and correspondance, volume IV, pp. 10-18.

(2) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume IV, Essay on profits, p. 12 : "In this state of society, when the profits on agricultural stock, by supposition, are fifty per cent. The profits on all other capital, employed either in the rude manufactures, common to such a stage of society, or in foreign commerce, as the means of procuring in exchange for raw produce, those commodities which may be in demand, will be also, fifty per cent.

If the profits on capital employed in trade were more than fifty per cent, capital would be withdrawn from the land to be employed in trade. If they were less, capital would be taken from trade to agriculture".

du produit, dit Ricardo, le prix augmente et le taux de profit diminue.

Trois circonstances, ajoute Ricardo permettent de faire baisser les prix et hausser les profits :

- a) la chute des salaires réels du travail, qui permettra au fermier d'apporter plus de denrées sur le marché et d'accroître la masse de ses profits;
- b) les progrès dans l'agriculture, qui élèvent la productivité de la dernière unité de capital-travail;
- c) la découverte de marchés nouveaux par lesquels on pourra obtenir des céréales moins chères que dans l'économie nationale (1)

Le prix des denrées alimentaires influence donc les profits; si les céréales peuvent être importées à bon marché, seules les terres les plus productives seront cultivées, la rente baissera et les profits augmenteront. Le pays épargnera sur la quantité reçue à l'étranger, la différence entre le prix auquel les céréales pourront être cultivées et le prix auquel elles pourront être importées (2).

Ceci permet d'attirer l'attention sur les avantages qu'il y a à ne pas imposer de restrictions sur les importations de grains.

Il y a cependant deux objections à l'importation de céréales. Celle-ci ferait baisser les salaires réels, et ferait également baisser la rente. Ricardo répond à cela, que la prospérité des classes industrielles et commerciales et l'accumulation du capital suscitée par un profit élevé, aura vite fait de provoquer une hausse de demande d'emploi dans le secteur industriel, et une hausse des salaires dans ce secteur (3). Quant à la rente, le revenu des

-
- (1) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume IV, Essay on profits, p. 22.
 - (2) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume IV, Essay on profits, p. 39.
 - (3) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume IV, Essay on profits, pp. 34-37.

propriétaires, son importance était suffisamment déterminante dit Ricardo (1), pour nous interdire de jouir de tous les avantages que donne un prix de céréale peu élevé, il nous faudrait aussi rejeter tout progrès technique en matière de culture agricole puisque ceux-ci font également baisser la rente.

Il est à remarquer à ce sujet que Ricardo prône une thèse opposée à celle de Malthus qui défend que les progrès techniques dans l'agriculture haussent la rente (2). Pour Ricardo, le progrès technique permettrait de cultiver autant de terres, avec moins de capital, réduisant ainsi la rente (3). Schumpeter dans son "Histoire de l'analyse économique" mentionne que la dissension qui eut lieu à ce propos entre Malthus et Ricardo n'est due qu'au fait que Malthus faisait croître la rente avec le progrès technique, à long terme, tandis que Ricardo faisait décroître la rente avec le progrès technique à court terme (4).

Tel fut l'apport théorique du débat qui eut lieu sur les "corn laws" en Angleterre.

Après avoir brièvement décrit, en guise de contexte au Système ricardien, le débat théorique qui eut lieu à propos des corn laws, il faut analyser plus en détails le système de distribution du revenu de Ricardo, exposé dans les "Principles of political economy and Taxation".

5.2. LA THEORIE DE LA DISTRIBUTION ET DE LA RENTE DANS LES "PRINCIPLES OF POLITICAL ECONOMY AND TAXATION" DE D. RICARDO.

(1) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume IV, Essay on profits, p. 41.

(2) Voir 3.2.2.3. iii).

(3) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume II, Notes on Malthus's Principles of political economy, p. 141; volume IV, Essay on profits, p. 11

(4) J. Schumpeter, History of Economic analysis, p. 678, en note. Voir également 5.2.3.5.

5.2.1. Introduction aux "Principles" de D. Ricardo (1).

La production issue de la terre, du travail et du capital se distribue entre les trois catégories d'agents qui forment pour Ricardo la communauté humaine : les propriétaires de la terre, les propriétaires des capitaux et les travailleurs.

Selon les différents états de la société, (état stationnaire, récessif, ou progressif) les portions du produit total affectées aux différentes catégories d'agents économiques varieront. Et pour Ricardo, le principal problème d'économie politique est de trouver les lois qui règlent la distribution du produit entre agents.

Pour examiner quelles sont les lois qui, pour Ricardo, commandent la théorie de la distribution et la formation de la rente, à travers son ouvrage principal, les "Principles of political economy and Taxation", il faut passer en revue les idées essentielles qu'il présente dans sa théorie de la valeur, pour ensuite tâcher de formaliser sa façon de présenter la détermination de la rente, des salaires et du profit, et voir enfin, avant de conclure, son théorème fondamental de la distribution du revenu.

5.2.2. La théorie de la valeur travail des "Principles".

5.2.2.1. La valeur d'échange des biens et leur dépendance vis à vis de la quantité de travail nécessaire à leur production.

Le premier souci de Ricardo (2) est de distinguer valeur d'échange et valeur d'utilité. Ricardo se limite à analyser la valeur d'échange des objets. Pour avoir une valeur d'échange, les objets doivent avoir une certaine utilité. Possédant cette utilité, leur valeur d'échange dérive de deux sources : soit de la quantité de travail nécessaire à leur production, si ces biens sont produits

(1) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, pp. 5-7

(2) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, pp. 11 et 12.

par l'homme, et peuvent être reproduits théoriquement à l'infini; soit de leur rareté, si leur offre est limitée. Les biens rares tels que les "vins rares", les oeuvres d'art, verront leur valeur totalement déterminée par la demande et se vendront à un prix de monopole (1). Les produits de la terre qui, eux aussi sont rares, ne sont pas vendus à un prix de monopole, parce que leur prix est surtout déterminé par leurs coûts de production. Dans l'agriculture, c'est la portion de capital qui ne donne pas de rente (2) qui détermine le prix des denrées agricoles. Dans la production de denrées manufacturées, cette dernière étant supposée faite à rendements constants pour Ricardo, chaque portion de capital s'emploie avec la même productivité et il n'y a alors jamais de rente. Donc, quelles que soient les denrées envisagées, la rente n'est jamais une composante du prix et n'intervient jamais dans l'évaluation de la valeur d'un objet.

Pour sa théorie de la valeur d'échange, Ricardo ne s'intéressera qu'aux biens reproductibles, qui constituent, dit-il, la majorité des biens (3).

Le reste de la première section consiste en une critique de la théorie de la valeur de Smith.

-
- (1) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 249-250.
- (2) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 250: "Raw produce is not a monopoly price, because the market price of barley and wheat is as much regulated by their cost of production, as the market price of cloth and linen. The only difference is this, that one portion of the capital employed in agriculture regulates the price of corn, namely, that portion which pays no rent".
- (3) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 12: "In speaking then of commodities, of their exchangeable value, and of the laws which regulates their relative prices, we mean always such commodities only as can be increased in quantity by the exertion of human industry, and on the production of which competition operates without restraint".

Une première critique s'adresse à la confusion que fait Smith entre le travail nécessaire à la création d'un objet (labor-embodied) et le travail qu'un objet peut acheter (labor-commanded) comme unité de valeur des biens (1). Ricardo soutient comme thèse que ce sont les quantités relatives de travail nécessaires à la production des biens qui déterminent leur valeur (2), dans une société qui ne connaît ni appropriation ni accumulation.

Une seconde critique s'adresse au fait que l'étalon de valeur de Smith (le travail payé en blé, parce que Smith posait le prix du blé constant à travers le temps) ne peut distinguer une hausse dans la valeur du travail et une baisse dans la valeur des autres biens sur lesquels le salaire est dépensé. Ricardo en donne l'exemple suivant (3). Supposons que le salaire du travail d'un ouvrier soit d'une mesure (1 bushel) par semaine, que le prix de blé soit de 80 shilling par "bushel"; supposons qu'il soit payé $1 \frac{1}{4}$ "bushel" si le prix du blé tombe à 40 shillings; supposons qu'il retient $\frac{1}{2}$ "bushel" pour sa consommation personnelle et qu'il échange le reste. Dans le premier cas, il lui restera 40 shillings à échanger contre d'autres biens, dans le second cas, il ne lui en restera que 30 shillings. Le tableau suivant (4) résume les deux situations :

-
- (1) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 14.
- (2) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 12, p. 17 : "in other words, that is the comparative quantity of commodities which labour will produce, that determines their present or past relative value, and not the comparative quantities of commodities, which are given to the labourer in exchange for his labour".
- (3) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 19 et p. 20.
- (4) M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 114.

	Salaires en blé	Prix du blé par "bushel"	Salaire en monnaie	Dépenses en blé	Dépenses sur d'autres biens
1	1 bu	80 S	80 S	40 S	40 S
2	1 1/4 bu	40 S	50 S	20 S	30 S

Smith se basant sur l'étalon blé, dit Ricardo, dirait que la valeur du travail a augmenté. Par ailleurs, se basant sur le pouvoir d'achat que donne le travail, il dirait que la valeur du travail a baissé. Ricardo souligne cette contradiction chez Smith. Ricardo ne tient pas compte dans sa critique de Smith du fait que Smith supposait la désutilité du travail invariable en tout lieu et à toute période. La critique de Ricardo se limite en fin de compte à l'hypothèse qu'avait fait Smith de la constance du prix du blé en longue période.

5.2.2.2. La non homogénéité du travail n'a pas d'influence sur la valeur relative des biens.

La valeur d'un bien étant définie comme la quantité de travail nécessaire à sa production, Ricardo aborde la question de l'homogénéité du travail.

Il existe, dit Ricardo, une échelle de valeur des différents travaux que l'homme peut réaliser. Or, on constate que cette échelle de valeur ne varie pas à court terme. Donc, conclut-il, si la valeur d'un bien augmente dans le temps, cela signifie, soit qu'il est exigé plus de travail à faire cet objet, soit qu'il est exigé moins de travail à la confection des autres biens, soit encore, que les deux causes que nous venons de citer influencent en même temps la valeur relative des biens reproductibles (1).

(1) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 21.

5.2.2.3. L'influence de l'accumulation de capital sur la valeur relative des biens.

Jusqu'ici Ricardo avait envisagé le travail nécessaire à la production d'un bien comme exprimant correctement la valeur de ce bien, dans une société ignorant l'accumulation de capital et l'appropriation.

Lorsque l'accumulation de capital devient nécessaire à la production, c'est-à-dire lorsque le travail seul de l'homme ne permet plus la fabrication d'un objet, mais que des outils et des machines interviennent dans celle-ci, comment mesurer la valeur de l'objet en question ? L'accumulation de capital représente du travail fourni aux périodes précédentes; le bien produit est alors composé du travail de la période envisagée (travail direct) et du travail des périodes précédentes (travail indirect), via l'utilisation d'outils et de machines (1).

Ricardo ajoute que seul un bien produit avec une quantité constante de travail direct et indirect peut donner un bien-étalon invariable permettant de localiser la source d'un changement dans le rapport des valeurs d'échange de deux biens quelconques (2).

(1) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, pp. 22-25.

(2) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, pp. 27-30; p. 27 : "If there were any other commodity which was invariable in its value (dans les éditions 1 et 2, Ricardo ajoute : requiring at all times, and under all circumstances, precisely the same quantity of labour to obtain it), we should be able to ascertain, by comparing the value of fish and game with this commodity, how much of the variation was to be attributed to a cause which affected the value of fish, and how much to a cause which affected the value of game".

5.2.2.4. L'influence de la durée de vie des capitaux sur la valeur relative des biens.

L'introduction du capital dans le processus de production pose néanmoins des problèmes épineux. Les capitaux employés sous leurs diverses formes dans les différentes branches de l'économie jouissent d'une vie plus ou moins longue. D'autre part, le capital nécessaire à entretenir une quantité donnée de travail, et le capital investi dans des machines ou outils durables peut être combiné de différentes façons. En d'autres termes, capital circulant et capital fixe peuvent intervenir dans la production de façon variable. Un même capital, enfin, peut accomplir son cycle de façon variable selon les secteurs de l'économie où il est employé; le blé est un exemple (1) : l'agriculteur qui sème en début d'année son blé, ne peut en jouir qu'au moment de la moisson; le boulanger qui transforme le blé en farine et en pain, peut renouveler son capital en blé au bout d'une semaine.

Ricardo tire comme conclusion que les prix relatifs ne sont jamais strictement déterminés par la durée relative du travail nécessaire à leur production. Par exemple (2), dit-il, supposons une certaine quantité de blé produite par le travail seul pendant un an, et supposons également une quantité d'étoffe exigeant la même quantité de travail que le blé pendant l'année n° 1 pour construire les machines nécessaires à la production d'étoffe pendant l'année n° 2. A la fin de la deuxième année, la production d'étoffe vaudra plus du double de la production de blé pendant un an, parce que le fabricant d'étoffe s'appropriera un intérêt cumulé de deux ans sur son capital, n'ayant pu toucher les fruits de son investissement à la fin de la première année, tout se passe comme si il réinvestissait ceux-ci dans la production au cours de la deuxième année.

(1) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 31.

(2) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, pp. 32-37.

Donc, des biens composés par des quantités égales de travail direct et indirect auront des valeurs d'échange différentes si le temps nécessaire à leur production diffère.

Ricardo remarque enfin (1) qu'une hausse des salaires augmentera la valeur des biens composés de capital circulant ou de peu de capital fixe comparativement aux biens faits presque exclusivement à l'aide de capital fixe. L'effet d'une hausse de salaire, ajoute Ricardo, sera faible en amplitude; si la hausse des salaires était suffisante pour faire baisser les profits, ceux-ci ne pourraient baisser que dans une certaine mesure (2), permettant au maximum une variation des prix relatifs de 6 à 7 pour cent.

5.2.2.5. L'amortissement du capital, et l'influence d'une hausse ou d'une baisse de salaire sur la valeur relative des biens.

Au début de la cinquième section, Ricardo indique la façon dont il traite les amortissements. Il suppose qu'une quantité de travail est employée pour maintenir le capital intact. Les coûts de dépréciation sont donc considérés comme des coûts de salaires directs, payés proportionnellement à la durée de vie de l'équipement.

Le reste de la section cinq examine un cas dans lequel une hausse monétaire des salaires élève le prix de la plupart des biens comparativement au prix des machines parce que les machines ne sont pas produites actuellement par du travail direct. "Les machines, conclut Ricardo, n'augmentent pas de prix suite à une augmentation des salaires" (3). La conséquence pratique de ceci est de substituer les machines au travail en cas de hausse des salaires.

(1) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, pp. 34-35.

(2) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 36 : "for profits could not, probably, under any circumstances, admit of a greater general and permanent depression than to that amount".

(3) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 41 : "we see then that machines would not rise in price, in consequence of a rise of wages".

5.2.2.6. L'or bien-étalon, mesure invariable de valeur.

Ricardo, conscient de ce qu'une mesure invariable parfaite de valeur n'existe pas, propose néanmoins l'or comme bien-étalon. Il pose le postulat que, par rapport aux autres biens, l'or est produit avec un dosage moyen constant de travail direct et de capital de durée moyenne (1). Toute valeur peut alors s'exprimer en terme de cet étalon invariable.

Etant donné cet étalon dont la valeur est strictement déterminée par le travail nécessaire à sa production, une hausse des salaires ne haussera plus inconditionnellement les prix des biens. En effet, si un bien à la même proportion de capital fixe et circulant que celle nécessaire à la production d'or, son prix ne variera pas avec la hausse des salaires; si la proportion de capital fixe d'un bien est plus élevée que celle nécessaire à la production d'or, le prix de ce bien baissera avec la hausse de salaire et dans le cas inverse seulement, le prix du bien augmentera.

5.2.2.7. L'influence sur les valeurs relatives d'une altération de la valeur de la monnaie, et les causes des variations réelles des salaires des profits et de la rente.

Dans la septième section du chapitre premier des "Principles", Ricardo abandonne la supposition d'une monnaie à valeur constante qu'il fera à travers tout le livre, et remarque qu'une baisse de la valeur de la monnaie provoque une hausse des salaires. Cependant cette hausse est illusoire, car elle s'accompagne d'une hausse générale des prix, de sorte qu'aucun effet ne se produit sur les profits. Les effets d'une variation de salaire sont donc totalement différents selon que les causes de cette variation sont monétaires ou réelles. En cas de variation réelle des salaires, les prix haussent

(1) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, pp. 44-46.

généralement (1), mais le profit diminue considérablement en tout cas.

Ricardo explique enfin ce qu'il entend par hausse ou baisse des salaires des profits et de la rente, les trois composantes du revenu total (2). Il dit simplement que ce n'est pas par l'évolution des parts globales reçues par les ouvriers, les capitalistes et les propriétaires terriens que l'on peut juger de l'évolution du taux de profit de la rente et des salaires, mais au moyen de la part relative de capital et de travail nécessaire à la création du revenu des différentes classes. En d'autres termes, il ne faut pas juger de l'évolution du profit du salaire et de la rente en quantités totales, mais en valeur relative.

5.2.2.8. L'offre et la demande.

Le chapitre quatre et le chapitre trente des Principes complètent la théorie Ricardienne de la valeur exposée au chapitre premier, dont les sept sections viennent d'être brièvement exposées.

Le chapitre quatre traite des prix naturels et des prix du marché. Lorsque Ricardo faisait du travail la mesure de la valeur des biens, et de la quantité relative de travail nécessaire à leur production, la loi qui déterminait leurs prix relatifs, il tachait

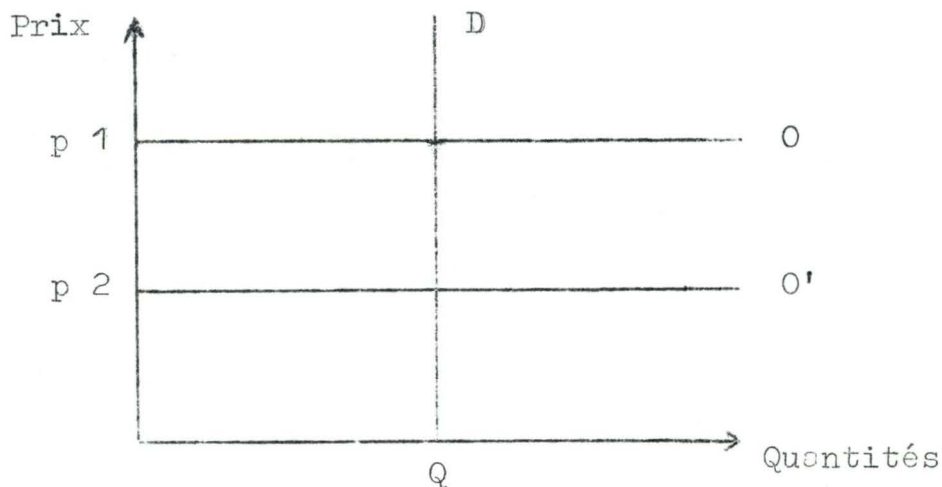
(1) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 48 et 49.

(2) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 49 : "It is according to the division of the whole produce of the land of any particular farm, between the three classes of landlord, capitalist, and labourer, that we are to judge of the rise or fall of rent, profit, and wages, and not according to the value at which that produce may be estimated in a medium which is confessedly variable. It is not by the absolute quantity of produce obtained by either class, that we can correctly judge of the rate of profit, rent, and wages, but by the quantity of labour required to obtain that produce".

E. Cannan, A history of the theories of production and distribution, from 1776 to 1848, p. 269 explique en ces termes ce passage quelque peu confus de Ricardo : "to say that rent and wages have fallen when you admit yourself that they have "increased one-half" can scarcely under any circumstances be "correct". But underneath Ricardo's blundering method of expressing himself, his meaning so far, at first sight, seems to be plain enough. He seems plainly to wish to indicate that in discussing the distribution of the produce into wages, profit and rent we ought to concern ourselves with the proportions in which it is divided among the three shares, and not with the total absolute amount of produce which goes to each share".

d'établir un système de prix relatifs à long terme, appelés prix naturels des biens (1). Cependant, ajoute Ricardo, les prix peuvent subir des variations accidentelles, les prix des biens s'écartant ainsi à court terme des prix naturels, s'appellent prix du marché. Les prix du marché étant dus à des causes accidentelles n'influençant pas le niveau général des prix, Ricardo ne les prend pas en considération (2).

Au chapitre trente, Ricardo ajoute cependant que le prix du marché comme le prix de monopole est déterminé par l'offre et la demande, tandis que le prix naturel n'est déterminé que par les coûts de production (3). Pour prouver que l'offre et la demande ne peuvent expliquer le prix naturel, Ricardo prend un exemple (4) où il pose des courbes d'offres parfaitement élastiques et des courbes de demande parfaitement inélastiques.



GRAPHIQUE III (5)

-
- (1) D. Ricardo, The Works and correspondance volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 88.
- (2) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, pp. 91 et 92.
- (3) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 382 et p. 385.
- (4) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 385.
- (5) M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 118.

Si le prix naturel (du pain, par exemple), baisse de p_1 en p_2 , la demande n'augmente pas (ou pratiquement pas) parce que personne, dit Ricardo, ne désire plus que ce qui est nécessaire à ses besoins. Et comme la demande n'augmente pas, les quantités d'équilibre offertes et demandées, restent identiques malgré la baisse du prix du pain.

5.2.2.9. Conclusions sur la théorie de la valeur de Ricardo.

- i) Ricardo ne s'intéresse qu'à la valeur des biens qui sont issus d'un processus de production. La théorie ricardienne de la valeur d'échange est fondamentalement basée sur les coûts de production mesurés en terme de quantité de travail, quel que soit l'état de la société que l'on analyse (qu'il existe ou non accumulation de capital et appropriation privée).
- ii) La théorie ricardienne de la valeur est elle une réelle théorie de la valeur travail ? Non, s'il s'agit d'une théorie pure. Ricardo reconnaît des imperfections à sa théorie; il en traite dans les sections quatre et cinq de son premier chapitre, lorsqu'il parle du problème de la durée de vie des capitaux (1) et de la rapidité inégale avec laquelle le capital circulant est amorti. Oui, s'il s'agit d'une théorie empirique de la valeur travail. Il insiste sur l'importance quantitative des inputs travail ainsi que sur leur forte influence sur le changement des prix relatifs des biens dans le temps (2).
- iii) Sous certaines hypothèses, à savoir que l'or est produit par un dosage moyen, constant dans le temps, de

(1) Voir 5.2.2.4.

(2) M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 119.

travail et de capital à durée de vie moyenne (1), Ricardo propose l'or comme bien-étalon permettant de comparer entre elles les variations de valeurs des autres biens.

- iv) L'étalon invariable de valeur, a une grande importance dans le système de Ricardo dans la mesure où, comme il a été dit (2), le principal problème de l'économie politique est de trouver les lois qui règlent la distribution du produit entre agents. En effet, sans mesure invariable quels que soient les changements dans la division du produit, si une hausse ou une baisse de salaire impliquait à elle seule un changement dans la grandeur du produit total, il serait difficile de déterminer effectivement quel serait l'effet d'un tel changement sur les profits (3). Pour Ricardo, l'étalon invariable permet de mesurer les changements dans la grandeur d'aggrégats de biens de différentes espèces (4).

(1) Voir 5.2.2.6.

(2) Voir 5.2.1.

(3) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, P. Sraffa et M. Dobb, introduction aux Principes, p. xviii et xlix

(4) La meilleure façon d'explicitier ceci est de citer ce que Ricardo lui-même en a dit : D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 49 et 50 : "For if we had an invariable standard by which to measure the value of this produce, we should find that a less value had fallen to the class of labourers and landlords, and a greater to the class of capitalists, than had been given before. We might find, for example, that though the absolute quantity of commodities had been doubled, they were the produce of precisely the former quantity of labour. Of every hundred hats, coats, and quarters of corn produced, if

the labourers had before	25
the landlords	25
and the capitalists	50
	100

and if, after these commodities were double the quantity, of every 100

the labourers had only	22
the landlords	22
and the capitalists	56
	100

In that case I should say, that wages and rent had fallen and profits risen".

- v) Une remarque encore. Ricardo a modifié à deux reprises sa théorie de la valeur (dans la seconde et la troisième édition des Principes). Cependant aucune modification fondamentale de sa théorie n'est survenue au cours de la seconde et de la troisième édition (1).

5.2.3. La rente de la terre.

5.2.3.1. La raison du chapitre II des Principes intitulé "on rent".

Ricardo avait défendu dans son chapitre sur la valeur, que les coûts de production mesurés en quantité de travail représentaient une mesure de la valeur même, si l'accumulation de capital et de l'appropriation privée existaient. Or dans son premier chapitre, Ricardo analyse les effets de l'accumulation du capital sur la valeur relative des biens, mais il n'examine pas les effets de l'appropriation privée, et, en particulier, de l'appropriation de la terre. Aussi Ricardo annonce-t-il en début de son chapitre deuxième, qu'il lui reste à examiner l'influence de l'appropriation de la terre, sur la valeur relative des biens (2); cette influence se concrétise dans la rente.

5.2.3.2. Définition de la rente.

Ricardo définit la rente comme la portion du produit de la terre, qui rémunère une catégorie d'agents; les propriétaires, pour

-
- (1) L. Pasinetti, A Mathematical formulation of the Ricardian System, Review of economic studies, XXVII, 1960; p. 78
D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, P. Sraffa et M. Dobb, introduction, pp. xxxvii-xiix
- (2) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 67 : "It remains however to be considered, whether the appropriation of land, and the consequent creation of rent, will occasion any variation in the relative value of commodities, independently of the quantity of labour necessary to production".

l'emploi des forces originales et indestructibles du sol (1).

A la différence de l'intérêt et du profit de capital, la rente est le revenu créé par un facteur de production non augmentable et indestructible. A la fin du chapitre dix-huit (2), cependant, Ricardo observe que les revenus d'un capital réellement mêlé à la terre, telles que les préparations nécessaires à la culture des terres, partagent la nature de la rente, et sont régis par des lois identiques à celles qui régissent la rente. Ce capital pour être réellement mêlé à la terre ne doit pas être à renouveler et ne doit pas non plus fournir une rémunération stimulante.

La définition de la rente ricardienne rejoint à peu de chose près, celle qu'en donnait Malthus (3), et que Ricardo avait d'ailleurs reprise in extenso au début de l'"Essay on profits".

5.2.3.3. Naissance et évolution de la rente.

La rente n'existe pas, dit Ricardo, lorsqu'il y a abondance de terres de grande fertilité, aucune rémunération n'est réclamée pour l'emploi de terre dont l'offre est grande et la demande réduite.

La rente naît, dès lors de la limitation de la quantité de terres disponibles, des différents degrés de fertilité de ces terres et de la croissance de la population (4). Le processus qui crée la rente est alors simple : au fur et à mesure que la population croît, la culture s'étend aux terres de fertilité moindre, ces dernières étant moins productives que les premières, il revient aux propriétaires des premières (appropriées par hypothèse) une rente égale à la différence entre la productivité des terres qui leur appartiennent et la productivité de la moins bonne terre mise en culture. Ainsi Ricardo a-t-il exposé ce qu'on appellera la rente "extensive".

(1) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 67 : "Rent is that portion of the produce of the earth, which is paid to the landlord for the use of the original and indestructible powers of the soil".

(2) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 261 et 262.

(3) Voir 4.2.1.

(4) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 70.

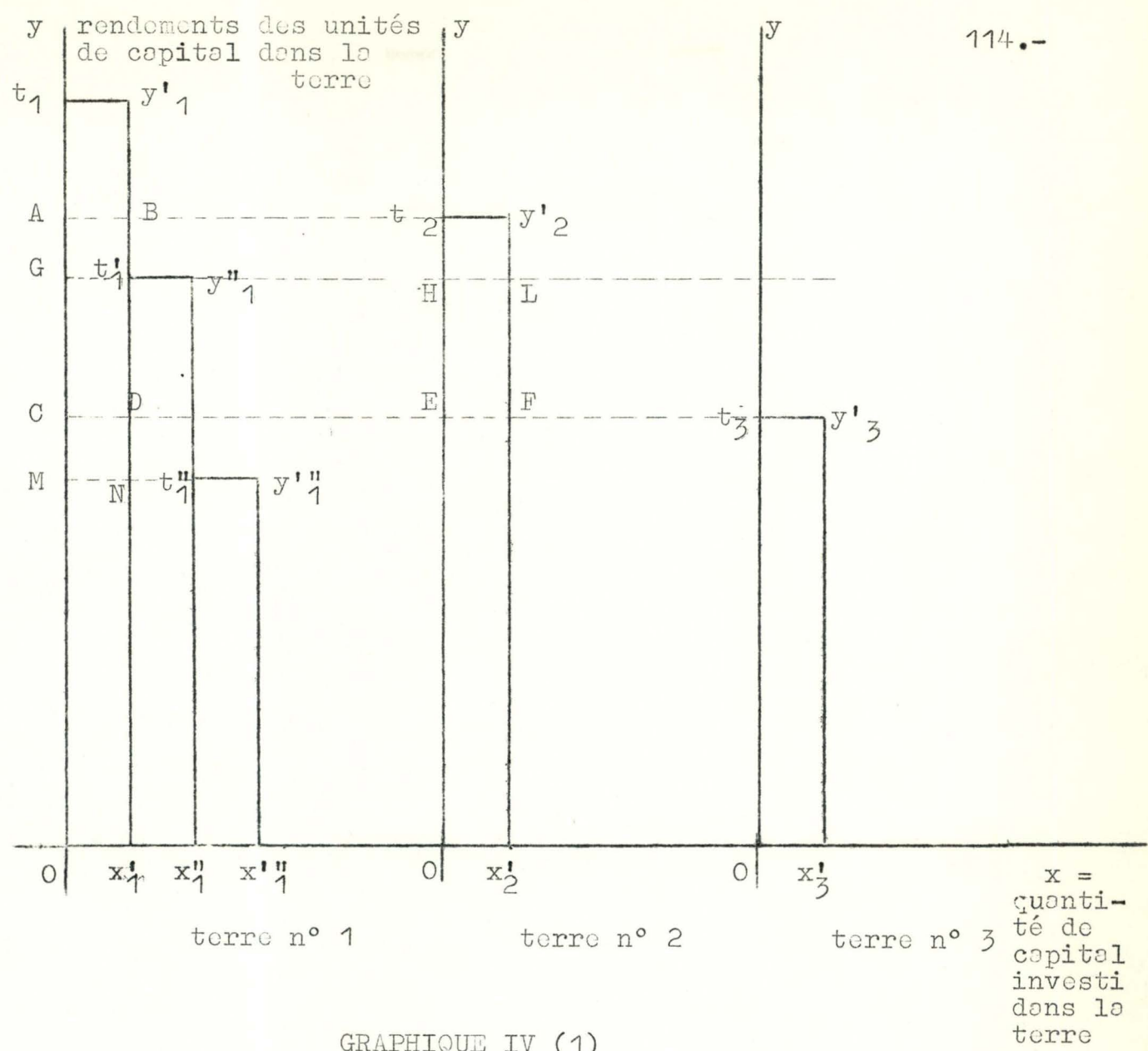
Il n'y a pas que la différence de fertilité seule qui puisse produire une rente, étant donné la loi des rendements décroissants du capital (ou du capital-travail) appliqué à la terre, la première unité de capital appliquée à une terre de qualité homogène, sera plus productive que la seconde appliquée à la même terre et ainsi de suite... La rente sera alors la différence entre le produit obtenu par l'unité de capital la plus productive et l'unité de capital la moins productive (1). Ainsi Ricardo expose-t-il, ce qu'on appellera la rente "intensive".

Ce qui se passe en réalité, dit Ricardo, est une fusion des phénomènes de rente intensive et de rente extensive. On investira dans la terre de meilleure fertilité, tant que la productivité de la dernière unité de capital investie sera supérieure à la productivité de la terre de moindre fertilité, et ainsi de suite...

Il est à remarquer que le phénomène de rente extensive (rente sur terres de qualité non homogène) peut être expliqué comme une rente intensive (sur terres de qualité homogène). En effet, dire qu'une terre est moins fertile qu'une autre revient à dire qu'une unité de capital sera moins productive sur cette terre que sur l'autre.

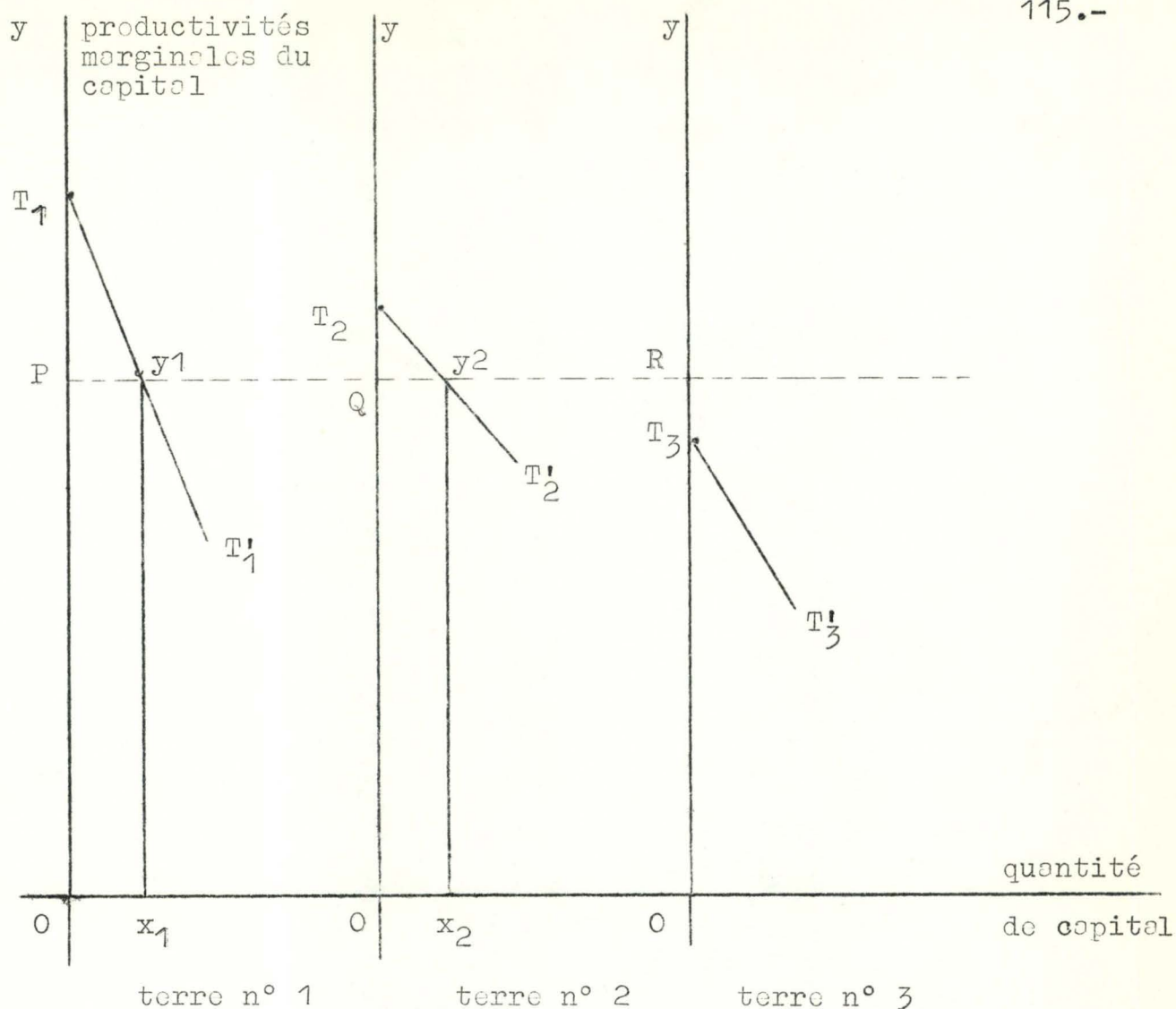
On peut illustrer la rente extensive et intensive par les graphiques IV et V.

(1) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 71 : "for rent is always the difference between the produce obtained by the employment of two equal quantities of capital and labour".



Les rendements ne sont pas exprimés en fonction d'unités de capital-travail, mais en fonction du capital uniquement. La part unitaire du produit attribuée au travail étant constante (taux de salaire réel au niveau des subsistances) elle a été préalablement soustraite de l'axe des ordonnées.

(1) Le graphique IV est repris de L. Wolras, Eléments d'économie politique pure, planche III en annexe.



GRAPHIQUE V (1)

Le graphique IV se lit comme suit. En abscisse, des quantités égales de capital appliquées à trois terres de qualités différentes, soient x^1 x^2 x^3 appliquées à la terre n° 1, x^2 ... appliquées à la terre n° 2 et x^3 ... appliquées à la terre n° 3. En ordonnée (sur les axes y) s'expriment les rendements des unités de capital appliquées aux différentes terres. La surface $t_1 y^1 x^1 0$ par exemple représentera le surplus de produit dû à l'application d'une unité de capital $0 x^1$ sur la rémunération du travail nécessaire à la production. En d'autres termes, $t_1 y^1 x^1 0$ représente le produit attribuable à l'unité $0 x^1$ de capital.

(1) Le graphique V est repris de L. Walras, Eléments d'économie politique pure, planche III en annexe

Si pour nourrir une population croissante, on met en culture la terre n° 2, comme il ne peut y avoir dans l'économie deux taux de profit (1), le rendement des deux inputs ($O x'1 = O x'2$), sera égal aux surfaces $AB x'1 O = t2 y'2 x'2 O$, et on aura sur la terre n° 1 une rente égale à $t1 y'1 BA$. Si maintenant, avant de passer à l'exploitation de la terre n° 3, on investisse sur la terre n° 1 une seconde quantité de capital égale à la première $x'1 x''1$, le taux de profit baisserait et on aurait une rente sur la terre n° 1 égale à $t1 y'1 t'1 G$, et une rente sur la terre de fertilité n° 2 égale à $t2 y'2 LH$. Le raisonnement est identique lorsqu'on en arrive à devoir exploiter la terre n° 3 et ainsi de suite.

Le graphique V, représente en continu, ce qu'exprime en discontinu le graphique IV; il constitue en ce sens une extrapolation de la présentation ricardienne de la rente, mais il respecte parfaitement la théorie ricardienne de la rente et c'est pourquoi nous le reprenons ici. La droite PR exprime la nécessité d'un taux de profit uniforme dans l'économie, pour une quantité de capital donné $O x1$ et $O x2$. Les courbes $T1 T'1$, $T2 T'2$ et $T3 T'3$ expriment les rendements décroissants du capital appliqué à la terre, les surfaces $T1 y1 P$ et $T2 y2 Q$ expriment alors la rente.

5.2.3.4. Formalisation mathématique de la rente ricardienne.

Sur base du graphique V, la théorie ricardienne de la rente peut se formaliser mathématiquement (2).

(1) Voir 5.1.

D. Ricardo, The Works and correspondence, volume IV, Essay on profits, p. 12, déjà citée et volume I, Principes of political economy and Taxation, p. 72 : "... for there cannot be two rates of profit".

(2) L. Walras, Eléments d'économie politique pure, p. 354-356, nous reprenons ici les principaux éléments de l'analyse que fait L. Walras dans la trente-neuvième leçon.

Soit : $T_1 T'_1$, $T_2 T'_2$, $T_3 T'_3$ les taux de production pour chaque terre, fonction décroissante du capital (1) employé : les courbes de productivité marginales.

n_1, n_2, n_3 nombre d'hectares de terre n° 1, n° 2 et n° 3

h_1, h_2, h_3 les excédents par hectare du nombre total d'unités produites sur le nombre nécessaire au salaire.

x_1, x_2, x_3 les capitaux employés exprimés en numéraire.

t le taux de profit du capital exprimé en unité de produit

un seul taux de profit tel que $y_1 x_1 = y_2 x_2$.

Les rentes $r_1, r_2, r_3 \dots$ valent (2) :

$$r_1 = h_1 - x_1 t; r_2 = h_2 - x_2 t, r_3 = h_3 - x_3 t \dots \quad [1]$$

Entre surplus nets (3) et capitaux employés, il y a les relations suivantes (4) :

$$h_1 = F_1(x_1); h_2 = F_2(x_2), h_3 = F_3(x_3) \dots \quad [2]$$

Entre taux de profit et capitaux employés, il y a la relation suivante :

$$t = F'_1(x_1) = F'_2(x_2) = F'_3(x_3) \dots \quad [3]$$

F' étant la dérivée de F par rapport aux x , qui exprime la productivité de l'unité de capital apportée.

(1) Ricardo dit que le taux de production pour chaque terre est fonction décroissante du capital et du travail employé.

D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 74 : "It is true, that on the best land, the same produce would still be obtained with the same labour as before, but its value would be entombed in consequence of the diminished returns obtained by those who employed fresh labour and stock on the less fertile land".

Mais Ricardo réduit le capital et le travail à un seul input variable.

M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 85 et 92.

Pour la simplicité du raisonnement, nous croyons pouvoir limiter l'input variable à la quantité de capital seule, sans fausser le raisonnement de Ricardo.

(2) Voir 5.2.3.2.

(3) Au lieu de surplus nets, Walras emploie le terme de "produit net" qui n'est cependant pas à confondre avec le produit net des physiocrates qui n'englobe pas dans sa définition la notion de rendements décroissants.

(4) Relations représentées par les courbes TT' ; se correspond aux abscisses, t aux ordonnées et h aux aires.

Donc, pour m numéros de terres il y a $3 m$ équations et $3 m + 1$ inconnues

$$[(hrx).3 + t]$$

Pour trouver les solutions du système il faut une équation de plus :

$$n_1x_1 + n_2x_2 + n_3x_3 + \dots = X \quad [4]$$

Ceci peut s'écrire car on peut tirer des chapitres 5 et 6 des "Principles" (1), que Ricardo considère qu'il y a un capital toujours croissant dans l'économie jusqu'à ce que le taux de profit devenu inexistant arrête l'accumulation de capital. Avec ce capital croissant on obtient un produit non proportionnellement croissant, nourrissant une population croissante. Ce capital est déterminé à un moment donné et il s'appelle X . Il est distribué de façon à ce que le taux de production soit le même sur toutes les terres.

Les équations [3] étant supposées résolues par rapport à x , prennent la forme :

$$x_1 = \psi_1(t); \quad x_2 = \psi_2(t); \quad x_3 = \psi_3(t) \dots \quad [3]^*$$

Et alors t est fourni par l'équation [4] modifiée :

$$n_1 \psi_1(t) + n_2 \cdot \psi_2(t) + n_3 \cdot \psi_3(t) \dots = X \quad [4]^*$$

t étant déterminé, $x_1, x_2, x_3 \dots$ le sont au moyen des équations [3]^*

(1) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, pp. 120-126. et entre autre p. 120 : "the natural tendency of profits then is to fall; for, in the progress of society and wealth, the additional quantity of food required is obtained by the sacrifices of more and more labour".
et p. 114 : "... in consequence of the necessity of employing more labour and capital to obtain a given additional quantity of produce".

Reprenent les équations 3 on dira que :

- les terres pour lesquelles on a $F'(0) < t$, ne sont pas cultivées;
- les terres pour lesquelles on a $F'(0) \geq t$, sont cultivées;
- les terres pour lesquelles on a $F'(0) > t$, donneront seules une rente.

x_1, x_2, x_3 étant déterminés, $h_1, h_2, h_3 \dots$ le sont au moyen des équations 2 et alors $r_1, r_2, r_3 \dots$ sont déterminés au moyen des équations 1

Ainsi, en dernière analyse, la rente dépend du niveau de capital d'un pays consacré à la terre (X), et se détermine à part des salaires et du profit ainsi que du prix du produit.

La conclusion à laquelle aboutit la formalisation présentée, sans contredire la théorie ricardienne, ne la rejoint pas en tout point. L'explication de ceci réside dans le fait que Walras, à qui est dû cette présentation, fait abstraction du court ou du long terme, sa détermination de la rente est "instantanée". Ricardo fait également dépendre la rente du capital consacré à la terre (1). Cependant à long terme, la rente croît encore en fonction de la population et de la richesse du pays (2). Si la rente, d'autre part n'est pas une composante du prix, pour Ricardo, elle en est cependant

(1) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 78 : "It follows from the same principles, that any circumstances in the society which should make it unnecessary to employ the same amount of capital on the land, and which should therefore make the portion last employed more productive, would lower rent.

(2) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 77 : "the rise of rent is always the effect of the increasing wealth of the country, and of the difficulty of providing food for its augmented population". La notion de richesse chez Ricardo est directement liée à celle de "teille" du produit total.

E. Cannan, A history of the theories of production and distribution, from 1776 to 1848, p. 6

un effet (1). Enfin, à court terme le progrès technique dans l'agriculture a également, pour Ricardo, un effet sur les prix, comme l'explique le paragraphe suivant.

5.2.3.5. Le progrès technique dans l'agriculture.

Ricardo soutient qu'à court terme, l'effet du progrès technique dans l'agriculture est de diminuer la rente, tandis qu'à long terme elle laisse la rente inchangée (2).

Ricardo approfondit ensuite son analyse en distinguant deux types de progrès techniques :

- i) ceux qui permettent d'accroître l'output issu de la terre (3); ceux-ci réduisent la quantité de terre cultivée ou permettent d'éliminer les quantités de capital les moins productives appliqués à la terre, tandis que reste produite la même quantité de biens agricoles; par conséquent, de tels progrès techniques font baisser la rente, que celle-ci soit mesurée en blé ou en monnaie;
- ii) ceux qui permettent par l'amélioration des machines, d'obtenir un même produit avec moins de travail (4); des progrès de cette sorte n'ont pas d'effets sur la terre cultivée elle-même, mais sur le capital appliqué

(1) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 74 : "Corn is not high because rent is paid, but a rent is paid because corn is high".

(2) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 79 et p. 80.

(3) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 80 : "Those which increase the productive powers of the land". Les progrès doivent accroître l'output selon un certain pourcentage, sans quoi les conclusions de Ricardo ne sont plus exactes, voir M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 112 et p. 113.

(4) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 80 : "Those which enable us, by improving our machinery, to obtain its produce with less labour".

à la terre (1); puisqu'ils facilitent la production agricole, il feront baisser la valeur de celle-ci et feront baisser la rente en termes monétaires; leur effet sur la rente en quantités produites (blé) est plus incertain; si grâce aux progrès dont nous parlons, une égale quantité de capital peut être soustraite à chaque type de terre cultivée, sans changer l'output produit, la rente en blé ne variera pas, si par contre ces progrès permettent de supprimer la quantité de capital la moins employée sur la terre la moins productive, la rente en blé diminuera.

Il est à remarquer que l'analyse du progrès technique de Ricardo est essentiellement centrée sur le court terme, alors que dans le reste de son chapitre sur la rente, il envisage l'évolution à long terme.

5.2.3.6. La rente des mines.

Il n'y a pas grand chose à dire sur la rente des mines; celles-ci comme pour les terres, paient une rente à leur propriétaire en fonction de leur qualité. La mine la plus pauvre étant celle qui est suffisamment productive pour payer les salaires et un profit au taux normal, sans rente.

Il est à remarquer que pour que l'or soit aussi près que possible de la mesure invariable de valeur, il faudrait que les mines qui le produisent ne donnent pas de rente. Ceci suppose que dans ces mines la production se fasse à rendements constants.

(1) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 82 : "Less capital, which is the same thing as less labour, will be employed on the land; but to obtain the same produce, less land cannot be cultivated".

5.2.4. Les salaires.

5.2.4.1. Salaires naturels.

Ricardo définit le salaire naturel, comme le salaire qui permet de conserver une population stationnaire (1). Il dépend par conséquent du prix des biens de première nécessité ("necessaries" ou "wage-goods") et des biens de luxes ("luxuries" ou "conveniences") essentiels à l'entretien de sa famille.

Les salaires naturels ne doivent pas être considérés comme constants; ils dépendent des habitudes des peuples (2) ainsi que des variations en valeur et en quantité du capital (3). Le capital, dit Ricardo, consiste en nourriture, vêtements outils, etc... qui permettent au travail d'exister et de réaliser son but : la production. Le capital peut s'accroître en quantité et en valeur, lorsque, selon la théorie de la valeur, plus de travail est nécessaire à la production de plus de biens de capitaux, mais il peut aussi ne s'accroître qu'en quantités, si grâce au progrès technique, plus de travail n'est pas nécessaire à la production de plus de capital. Lorsque le capital augmentera en quantité et en valeur, les salaires naturels hausseront, puisqu'ils dépendent du prix du capital nécessaire à les entretenir. Si le capital n'augmente qu'en quantités, les salaires naturels resteront alors constants ou même pourront baisser.

Il est difficile de déterminer le trend que suivent les salaires naturels avec le progrès de la société, les prix des denrées agricoles tendent à hausser, les salaires naturels devraient

(1) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 93 : "the natural price of labour is that price which is necessary to enable the labourers, one with another, to subsist and to perpetuate their race, without either increase or diminution".

(2) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 96-p.97.

(3) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 95. Il faut comprendre ici "capital" comme le fonds des salaires.

hausser également. Cependant les progrès dans l'agriculture ainsi que la baisse du prix des biens manufacturés parallèle à l'accroissement de la richesse et de la population, tend à contrebalancer l'effet sur les salaires naturels, de la hausse de prix des denrées agricoles (1).

5.2.4.2. Les salaires au prix du marché.

Les salaires au prix du marché, dit Ricardo, sont les salaires réellement payés en fonction de l'offre et de la demande de travail (2). La déviation qu'ils représentent par rapport aux salaires naturels est généralement de courte durée, ils constituent donc la rémunération du travail à court terme. A long terme se joue un processus d'équilibre :

- a) si les salaires au prix du marché sont plus élevés que les salaires naturels, la population tend à s'accroître, l'offre d'emploi augmente et la concurrence fait baisser le salaire jusqu'à rejoindre les salaires naturels;
- b) si les salaires naturels sont plus élevés que les salaires au prix du marché, l'ouvrier tombe dans la misère, la population décroît, l'offre d'emploi diminue et les salaires naturels s'élèvent.

Dans l'état "progressif" de la société cependant, les salaires au prix du marché peuvent être constamment, pour une période indéfinie, au-dessus des salaires naturels. Ce phénomène est dû à l'accumulation continue du capital (3) qui provoque une demande croissante d'emploi, celle-ci stimule l'augmentation de population, mais pas suffisamment pour hausser l'offre d'emploi au niveau de la demande.

(1) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 93 et p. 94.

(2) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 94.

(3) Ricardo définit le capital ici comme le fonds des salaires.

Cependant dans l'évolution normale d'une société (1), les salaires au prix du marché auront tendance à baisser et à rejoindre le taux naturel des salaires, car l'offre d'emploi s'accroîtra toujours au même taux, fonction de l'accroissement de la population, tandis que la demande d'emploi se réduira avec la baisse progressive du taux d'accumulation réglée par la baisse régulière des profits.

Enfin, Ricardo, remarque que si les salaires au prix du marché dépassent toujours les salaires naturels, suite à une augmentation du capital (ou du fonds des salaires), que celui-ci augmente en quantité et en valeur ou en quantité uniquement. Cependant, si le capital croît en quantité et en valeur, l'effet sur les salaires au prix du marché est de courte durée, car la hausse des prix des denrées alimentaires absorbe une grande partie de la hausse des salaires (2).

5.2.4.3. Salaires monétaires et salaires en blé.

Le salaire naturel est déterminé par le prix des biens nécessaires et des biens de luxe. Il faut cependant, dit Ricardo, distinguer l'évolution des salaires monétaires et des salaires en blé. L'accroissement de la population, engendré par le progrès de la richesse aura pour effet d'augmenter le prix des produits alimentaires (et entre autre du blé) et l'ouvrier verra son salaire monétaire augmenter en conséquence, mais ce salaire, traduit en quantité de blé aura baissé (3).

On peut se demander pourquoi Ricardo est si attentif à ne pas faire varier les salaires monétaires proportionnellement au prix du blé. Ce n'est pas parce qu'il se rendait compte que les ouvriers en fait, consomment également d'autres choses que le blé, et que le prix de ces autres biens décroît avec le progrès technique (4).

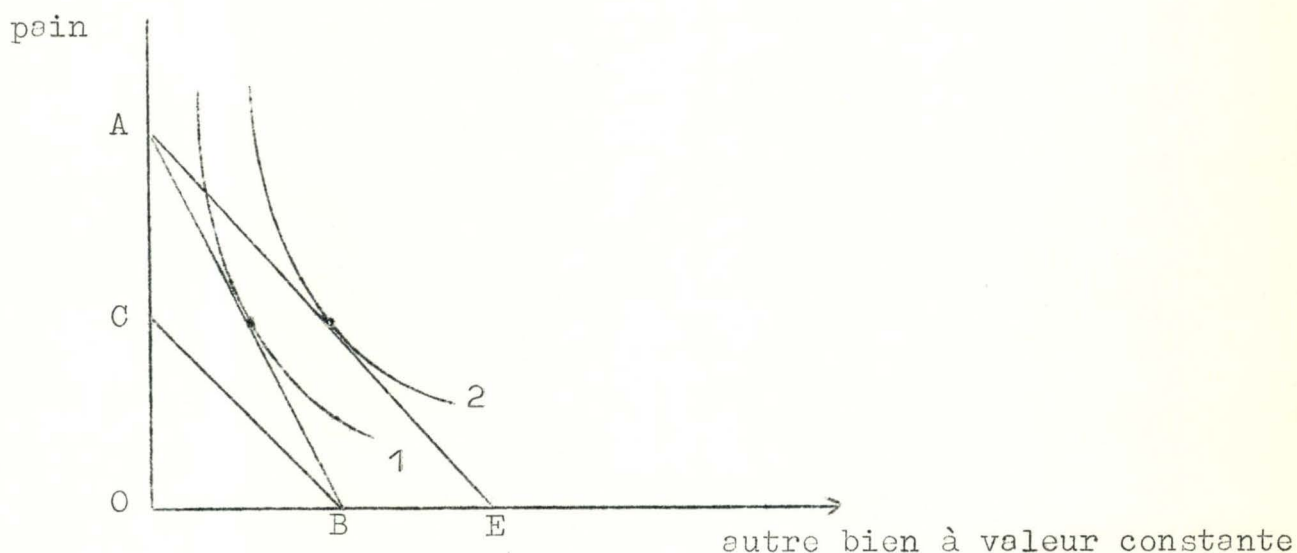
(1) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 101 : "In the natural advance of society..."

(2) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 96.

(3) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 101 et p. 102.

(4) M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 122.

C'est plutôt parce que affirmer que les salaires monétaires varient au même taux que le prix du blé, revient à présenter le paradoxe, que le bien être du travailleur s'améliore avec l'élévation du coût de la vie. Dans la théorie du consommateur ce phénomène est connu sous le nom d'"effet de substitution". Le graphique VI (1) illustre en termes modernes l'effet de substitution :

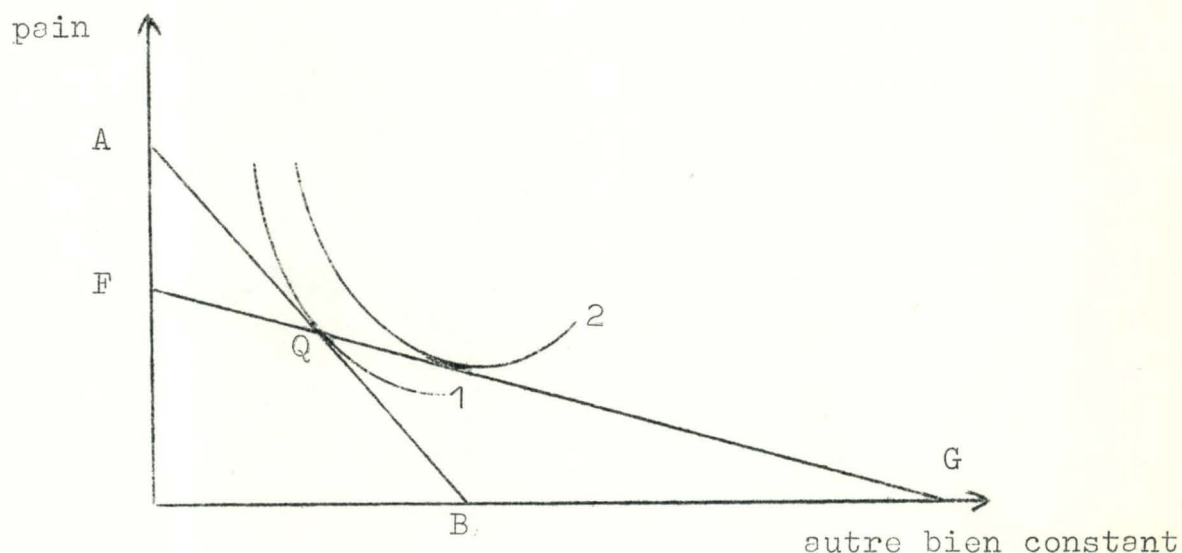


GRAPHIQUE VI

AB est la droite du prix relatif du blé en terme d'un autre bien quelconque à valeur posée constante. L'individu se trouve alors sur la courbe d'indifférence sociale 1. Supposons une hausse dans le prix relatif du pain, qui ramène la droite des prix en CB. La condition disent que le salaire croît proportionnellement au prix du blé signifie que les salaires en blé sont constants et fixés à OA. AE exprime alors dans le cas de la hausse du prix du blé la nouvelle droite des prix et l'individu se trouve sur une courbe d'indifférence sociale supérieure. Donc le bien-être augmente avec le prix du blé.

(1) M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 122 en note.

Cependant, si la substitution entre biens était permise, la solution de Ricardo ne résoudrait malgré tout pas ce paradoxe. La solution est de laisser le salaire monétaire croître avec le prix du blé de telle sorte que l'individu puisse toujours acheter la même quantité de blé et de l'autre bien.



GRAPHIQUE VII (1)

Une hausse du prix du blé, se lit en FG passant par Q parce que le revenu réel consiste toujours dans une même quantité de pain et de l'autre bien. Mais FG est tangente à la courbe d'indifférence 2 supérieure à la courbe 1 et le paradoxe se retrouve.

5.2.4.5. Surpopulation et sous-développement.

Au milieu du chapitre cinq (2), Ricardo examine le cas des pays qui, malgré l'abondance de terres fertiles, subissent les

(1) M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 122 et p. 123, note

(2) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, pp. 99-101.

fléaux du sous-développement et de la surpopulation. Les causes en sont pour lui "l'ignorance", "l'indolence", la "barbarie" et la "pauvreté".

La solution au problème ne serait pas, dit Ricardo, de réduire l'accroissement de population, ceci provoquerait une hausse des salaires, qui pousserait les peuples pauvres à travailler moins encore, tout en devant acheter à des prix plus élevés les denrées qui leur sont nécessaires (1). Ce qu'il faudrait, c'est accélérer l'accumulation du capital et stimuler le travail des populations en leur donnant le goût du confort.

5.2.5. Les profits.

5.2.5.1. Le prix du blé et des biens manufacturés.

Le prix du blé est déterminé par la quantité de travail nécessaire à sa production et une quantité de capital ne donnant pas de rente.

Le prix des biens manufacturés varie avec la quantité de travail nécessaire à sa production. En aucun cas, la rente n'est composante de ce prix.

La valeur des biens, quels qu'ils soient, est donc composée de profit du capital et du salaire du travail. Pour un prix donné de chaque bien, les profits varieraient toujours inversement aux salaires. Pour le démontrer, supposons que le prix du blé augmente seul; cette augmentation n'aurait pas de répercussion sur le prix des biens manufacturés. Les salaires monétaires des ouvriers manufacturiers augmenteraient, et les profits des manufacturiers baisseraient (2). Quant au fermier, ses profits baisseraient également, car la hausse du prix du blé, provoquée par une augmentation de travail nécessaire à la production, augmente les salaires qu'il lui

(1) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 100, dans la première édition.

(2) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 110.

faudra payer, il aura de plus une rente supplémentaire à payer. La rente étant un effet du prix.

5.2.5.2. Le théorème fondamental des profits.

Ricardo veut démontrer que les profits dépendent des salaires bas ou élevés, et que si les salaires monétaires augmentent, le taux de profit baisse dans tous les secteurs.

Le raisonnement est le suivant. Le prix du blé augmente avec la diminution du produit marginal du capital-travail appliqué à la terre (1). En effet, grâce à la théorie de la valeur, le prix du blé ne se mesure plus en quantités mais par une unité de valeur invariable : le travail nécessaire à sa production. Or chaque unité supplémentaire de blé produite exige une quantité plus grande de travail, par la loi des rendements décroissants. Quelle que soit la productivité marginale des différentes doses d'input appliquées à la terre, le prix du blé doit être unique, il ne pourra donc se mesurer que par la quantité de travail nécessaire à la production de la dernière unité de blé. Par conséquent, au fur et à mesure que la production totale de blé augmente et que la productivité marginale de la dernière unité de capital-travail investie dans la terre diminue, le prix du blé augmente. Le prix du blé, dit Ricardo, augmente de telle sorte que le produit de n'importe quelle unité de capital-travail, moins la rente aura toujours la même valeur (2) (720 livres, dans l'exemple de Ricardo).

(1) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 113 : "In the first place, the price of corn would rise only in proportion to the increased difficulty of growing it on land of a worse quality".
Voir graphique V ci-dessus.

(2) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 114.

Voir 5.2.2., 5.2.3. et l'exemple chiffré qui suit.

La même valeur (720 livres) doit donc être partagée entre les salaires et les profits quelle que soit l'unité de capital-travail investie dans la terre. D'autre part, le prix du blé augmente avec les quantités d'inputs appliquées à la terre, or le salaire en termes monétaires augmente invariablement avec le prix des denrées nécessaires à la subsistance (dont le blé est l'archétype) (1); le taux de salaire augmentant avec la quantité d'input investie dans la terre, le taux de profit du blé ne pourra que décroître.

Le taux général des profits baissera également. En effet, l'industrie produit à rendements constants et n'a pas de rente à payer; donc le produit marginal de chaque dose d'input sera égale et le prix constant des produits manufacturés se partagera entre les salaires et le profit (2). Or les salaires en termes monétaires, fonctions du prix du blé, augmentent avec la quantité d'inputs employée dans la production du blé, et, par conséquent, le taux de profit baissera dans l'industrie en fonction du prix des denrées agricoles.

Ricardo donne un exemple du raisonnement qu'on vient de suivre (3).

-
- (1) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 116 et p. 118 : "... it may be taken for granted that, under ordinary circumstances, no permanent rise takes place in the price of necessaries, without occasioning or having been preceded by a rise in wages". Voir également 5.2.4.3.
- (2) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 117. Voir aussi 5.1.
- (3) M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 124.

notes :	(1)	(1) (2)	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)
1	2	3	4	5	6	7	8
INPUTS (10 travailleurs par dose)	Produit marginal de x unités de blé	Prix du blé par x en livres shillings et dimes	Salaires en blé = 3 x en livres	Salaire en tissu de valeur constante en livres	Taux de salaire monétaire en livres (4) + (5)	Salaires en blé	
						10 ⁽⁶⁾ (3)	Part des salaires w/180
1	180	4.0.0.	12.0.0.	12.0.0.	24.0.0.	60	0.333
2	170	4.4.8.	12.14.0.	12.0.0.	24.14.0.	58.3.	0.323
3	160	4.10.0.	13.10.0.	12.00	25.10.0.	56.6.	0.314
4	150	4.16.0.	14.8.6.	12.00	26.8.0.	55.	0.301
5	140	5.2.10.	15.8.6.	12.00	27.8.6.	53.3.	0.298

notes :	(1)		(1)					
INPUTS (10 travailleurs par dose)	9	10	11	12	13	14	15	16
	Profits en blé		rente en blé		rente en monnaie	profits en monnaie	salaires en monnaie	taux de profit sur K =
	(2) - (7)	Part des profits P/180	somme des premières différences de (2)	Part de la rente R/180	(11)(3) livres shilling dimes	(9)(3) livres shilling dimes	10 (6) livre shilling dimes	3,000 livres (pourcentage)
1	120	0.666	-	-	-	480.0.0.	240.0.0.	16
2	111.7	0.622	10	0.055	42.7.6.	473.0.0.	247.0.0.	15.7.
3	103.4	0.586	20	0.111	90.0.0.	465.0.0.	255.0.0.	15.5.
4	95	0.529	30	0.170	114.0.0.	456.0.0.	264.0.0.	15.2.
5	86.7	0.492	40	0.220	205.13.4.	445.15.0.	274.5.0.	14.8.

(1) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, pp. 113-117, pp. 83-84 et p. 103

(2) La colonne trois se comprend comme ceci : le prix initial du blé après investissement de la première dose de capital-travail est de 4 livres, qui sera ensuite multiplié par x rapport des productivités marginales des inputs 1 et 2 pour obtenir le prix de la deuxième dose, etc.. soit $18/17 \cdot 4$ livres = 4.48 livres.

Nous remarquons (colonnes 8, 10, 12) que les parts en termes de blé des salaires et des profits baissent, tandis que la part de la rente hausse. Le taux de profits (en pourcentage sur un capital fixe de 3.000 livres) baisse tandis que les salaires monétaires augmentent. Remarquons que les colonnes 14 et 15 additionnées en lignes valent toujours 720 livres. Le produit moins la rente, mesuré dans une unité de valeur invariable, donne la valeur constante du produit (prix du blé multiplié par le produit marginal correspondant).

Ce tableau inspire encore une remarque importante; elle a été relevée par Cannan (1). Les parts des facteurs sont calculées par rapport à $180x$, le produit marginal de la première dose d'input. Au cas où une dose seulement d'input est employée, les parts des facteurs sont bien des parts du produit total, mais dès que plusieurs doses d'inputs sont investies, ce ne sont plus des parts du produit total que Ricardo présente, mais des parts d'une quantité fixée du produit, tandis que ce dernier augmente avec les doses successives d'inputs investies.

5.2.6. Le théorème fondamental de la distribution (formalisation)

Tout ce qui vient d'être dit, peut se formaliser algébriquement (2) : Ricardo distingue entre deux groupes de biens produits (3), les biens "nécessaires" et les "biens de luxe". On réduira ces deux groupes de biens à deux biens types et posons les hypothèses suivantes.

- i) Le système produit un type de biens nécessaires : soit le blé.
- ii) Pour produire le blé, il faut exactement un an.

(1) E. Cannan, A history of the theories of production and distribution, from 1776 to 1848, p. 273.

(2) L. Pasinetti, A Mathematical formulation of the Ricardian System, Review of Economic studies, XXVII, 1960, pp. 78-98.

(3) Voir 5.2.4.1.

iii) Le capital : K , consiste uniquement en capital circulant, servant de fonds des salaires : \bar{W} , où $\bar{W} = \bar{w}N$, si \bar{w} = le taux de salaire réel en blé et N = le nombre total d'ouvriers.

iv) La valeur d'un bien est exprimée par la quantité de travail nécessaire à la production d'une unité de ce bien.

Soit : a_1 = quantité de travail nécessaire à la production de blé

a_2 = quantité de travail nécessaire à la production de l'or

Posons, l'or, type de biens de luxe, comme étalon de valeur standart. a_2 est alors constant en tout temps et en tout lieu. Le processus de production de l'or prend un an.

v) soit les variables suivantes :

a_1 = la quantité de travail nécessaire à la production d'une unité de blé

X_1 = production du blé

X_2 = production d'or

N_1 = nombre d'ouvriers employés dans la production du blé

N_2 = nombre d'ouvriers employés dans la production de l'or

N = nombre total d'ouvriers

K = le stock de capital

\bar{K} = la rente annuelle

$\bar{\pi}_1$ = profits réels, per an, dans la culture du blé

$\bar{\pi}_2$ = profits réels, per an, dans l'industrie fabriquant de l'or

π = profit monétaire dans toute l'économie

p_1 = le prix monétaire du blé

p_2 = le prix monétaire de l'or

\bar{W} = le fonds des salaires

w = le taux monétaire des salaires

r = le taux monétaire du profit.

vi) Soit les constantes :

a_2 = la quantité de travail nécessaire à la production de l'or

\bar{w} = taux constant de salaire réel; $\bar{w} > 0$

On écrira alors :

- 1 $X_1 = f(N_1) \geq 0$, fonction de production du blé
avec $f'(N_1) > 0$ et $f''(N_1) < 0$ en d'autres termes, cette fonction admet un produit marginal positif et une productivité marginale décroissante
- 2 $N = N_1 + N_2$, le nombre total des ouvriers
- 3 $X_2 = \frac{N_2}{a_2}$ constant, fonction de production de l'or (1)
- 4 $\bar{W} = \bar{w} N$, le fonds des salaires
avec \bar{w} = le taux constant positif de salaire réel en blé
- 5 $K = \bar{W} > 0$, le stock de capital
- 6 $\bar{R} = X_1 - N_1 f'(N_1) = f(N_1) - N_1 f'(N_1)$, la rente annuelle, soit le produit total moins le produit à la marge sans rente
- 7 $\bar{\pi}_1 = X_1 - \bar{R} - \bar{w} N_1$, profits réels, par an, dans l'agriculture

(1) Cette définition de X_2 est celle qu'en donne M. Blaug.

M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 105

Remarquons que [3] n'est rien d'autre dans ce cas que l'équation [9] autrement exprimée. Une des deux équations est donc redondante.

$$\boxed{8} \quad \bar{\pi}_2 = X_2 - \bar{w} N_2, \text{ profits réels, par an, dans l'industrie fabriquant de l'or}$$

$$\boxed{9} \quad p_2 = a_2 = \frac{N_2}{X_2} = 1 \text{ le prix monétaire de l'or}$$

Dans une économie à deux biens où les prix sont déterminés uniquement par les besoins relatifs de travail par unité d'output, le choix d'un bien comme numéraire dans lequel on exprime les prix monétaires revient à égaler son coefficient de travail-input à l'unité.

$$\boxed{10} \quad p_1 = \left(\frac{a_1}{a_2} \right) p_2 = a_1 = \frac{N_1}{(X_1 - \bar{R})} \text{ le prix monétaire du blé}$$

Ceci revient à dire que la valeur du produit, après déduction de la rente est déterminée par la quantité de travail nécessaire à sa production.

Substituant la valeur de \bar{R} en $\boxed{6}$, l'équation $\boxed{10}$ devient :

$$\boxed{10_a} \quad p_1 = \frac{N_1}{X_1 - X_1 + N_1 f'(N_1)} = \frac{N_1}{N_1 f'(N_1)} = \frac{1}{f'(N_1)}$$

En d'autres mots, le prix du blé est une fonction inverse de la productivité

$$\boxed{11} \quad p_1 \bar{\pi}_1 = p_1 (X_1 - \bar{R} - \bar{w} N_1)$$

Les profits monétaires dans l'agriculture

$$\boxed{12} \quad p_2 \bar{\pi}_2 = p_2 X_2 - p_1 \bar{w} N_2, \text{ les profits monétaires dans l'industrie, productrice de l'or}$$

$$\boxed{13} \quad \bar{\pi} = p_1 \bar{\pi}_1 + p_2 \bar{\pi}_2 = p_1 X_1 - p_1 \bar{R} + p_2 X_2 - p_1 \bar{w}, \text{ le profit monétaire dans toute l'économie}$$

L'expression " $p_1 X_1 - p_1 \bar{R}$ " dans [13] constitue la valeur monétaire de la production de blé moins la rente. Substituant p_1 par sa valeur dans [10] on a que $p_1 (X_1 - \bar{R}) = N_1$

Et substituant p_2 par sa valeur en [9] on a que $p_2 X_2 = N_2$

Donc, les trois premiers termes de l'équation [13]
 $p_1 X_1 - p_1 \bar{R} + p_2 X_2 = N_1 + N_2$

Ce résultat apparaît "dimensionnellement" impossible, une valeur monétaire ne pouvant être égale à un certain nombre de travailleurs. Cependant il est acceptable pour ce modèle dans lequel la valeur monétaire signifie valeur en terme de la quantité de travail nécessaire pour produire une unité d'or (N_2/X_2)

Le quatrième terme $p_1 \bar{W}$ est le fonds des salaires qui lui-même vaut $(N_1 + N_2) \bar{w} p_1$

Donc $\pi = (N_1 + N_2) (1 - \bar{w} p_1)$

[14] $p_1 \bar{R} = p_2 X_2 = N_2$, la rente monétaire totale

[15] $w = p_1 \bar{w} = \frac{\bar{w}}{f'(N_1)} = \bar{w} a_1$, le taux monétaire des salaires

[16] Le taux monétaire du profit vaudra :

$$r = \frac{\pi}{p_1 K} = \frac{(N_1 + N_2) (1 - \bar{w} p_1)}{\bar{w} p_1 (N_1 + N_2)} = \frac{1 - \bar{w} p_1}{\bar{w} p_1} = \frac{1}{\bar{w} p_1} - 1$$

$$\text{ou encore : } r = \frac{f'(N_1)}{\bar{w}} - 1$$

Le taux de profit varie donc directement avec le produit marginal de N_1 étant donné le taux réel des salaires; cette conclusion était déjà présente dans l'"Essay on profits". On peut ajouter que le taux de profit varie inversement au prix du blé ainsi que au taux des salaires monétaires. C'est la conclusion même du

théorème fondamental, et Ricardo note qu'il est indépendant des conditions de production des biens de luxe, ce qui est dû au fait que l'équation [3] a très peu d'importance dans le système. L'équation [14] n'a pas d'intérêt en elle-même pour expliquer la rente. Elle suppose que les propriétaires terriens dépensent tout leur revenu en biens de luxe, ce que Ricardo n'a jamais spécifié. Pour être exact il faudrait dire que les propriétaires dépensent leur revenu en un minimum constant de denrées nécessaires et en biens de luxe. Pour la simplicité du modèle, le minimum constant de denrées nécessaires a été omis.

Des 16 équations précitées, une est redondante : [3], le système n'a donc que 15 équations pour 16 inconnues ($X_1, X_2, N_1, N_2, N, \bar{W}; K, \bar{R}, \bar{\pi}_1, \bar{\pi}_2, p_1, p_2, \bar{\pi}; w, r, a_1$) Pour définir un équilibre naturel du système ricardien, il faut ajouter une équation au système, soit $K = \bar{K}$. Le stock de capital est fixé et connu. L'existence et l'unicité de solutions non négatives peuvent être prouvées (1) pour ce système. L'équilibre naturel ne représente pas une situation stationnaire de l'économie, il est sujet à trois ajustements dynamiques possibles :

- i) l'ajustement par la population, lorsque les salaires aux prix du marché diffèrent des salaires naturels;
- ii) l'ajustement par l'accumulation du capital lorsque r dépasse le taux minimum nécessaire pour provoquer l'investissement;
- iii) l'ajustement par le progrès technique qui fait varier a_1 et la fonction de production X_1 ; Ricardo ne fait pas un exposé complet de ce type d'ajustement : il signale simplement que celui-ci postpose quelque peu les efforts

(1) L. Pasinetti, A mathematical formulation of the Ricardian system
Review of Economic Studies, XXVII, 1960, p. 93 et p. 94.

d'un ajustement dynamique du 2ème type ii) (1).

Pour formaliser le second type d'ajustement, le plus important pour Ricardo, reprenons l'équation 5

$$K = \bar{W} = \bar{w}N \quad \text{ou} \quad N = \frac{K}{\bar{w}}$$

17 $\frac{dN}{dK} = \frac{1}{\bar{w}} > 0$, c'est-à-dire que l'emploi s'accroît avec l'accroissement du capital

Si $K = \bar{W}$ on a :

18 $\frac{d\bar{W}}{dK} = 1 > 0$, c'est-à-dire que le fonds des salaires s'accroît avec une augmentation du capital

Connaissant la définition de la rente (ex. 6) et sachant (ex 4 et 5) que $(N_1 + N_2) = \frac{K}{\bar{w}}$, on peut écrire :

19 $\frac{d\bar{R}}{dK} = -N_1 f''(N_1) \frac{dN_1}{dK} > 0$, c'est-à-dire que la rente totale croît

En effet $f''(N_1) < 0$, (cf 1) donc $-N_1 f''(N_1) > 0$ et

$$\frac{dN_1}{dK} = \frac{1}{\bar{w}} \left[1 - \frac{f(N_1) f''(N_1)}{f'(N_1)^2} \right]^{-1} > 0$$

(1) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 120

Par [10a] on a :

$$[20] \frac{dp_1}{dK_1} = \left[\frac{-f''(N_1)}{[f'(N_1)]^2} \right] \frac{dN_1}{dK} > 0, \text{ le prix du blé augmente.}$$

Par [15] on obtient :

$$[21] \frac{dw}{dK} = \bar{w} \left(\frac{dp_1}{dK} \right) > 0, \text{ les salaires monétaires augmentent}$$

Par [16] on obtient :

$$[22] \frac{dr}{dK} = \left[\frac{f''(N_1)}{\bar{w}} \right] \frac{dN_1}{dK} < 0, \text{ le taux de profit baisse}$$

5.2.7. L'évolution des parts relatives.

Ricardo explique que le taux de profit baisse dans une économie en croissance et que la part relative des profits dans le revenu total y baisse également tandis que les parts relatives du travail et de la terre augmentent (1).

Il est intéressant de remarquer que la validité de ce théorème dépend des conditions que Ricardo impose, dans ses exemples numériques (2), et à la fonction de production du blé.

Pour analyser la validité de ces conditions, quelques propositions élémentaires de théorie moderne de la production, ainsi que l'outil mathématique, nous seront utiles.

Soit une fonction de production valable pour toute l'économie : $X = f(N)$ avec $f'(N) > 0$ et $f''(N) < 0$. Que deviennent les parts re-

(1) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 125-126. Conclusion des trois chapitres : la rente (ch. II et ch. III), Les salaires (ch.V), Les profits (ch. VI).

(2) M. Blaug, Economic theory in retrospect, pp. 108-111.

latives lorsque N , le nombre de doses de capital travail augmente ? Nous supposerons que les outputs sont homogènes, et que les prix n'interviendront pas dans le raisonnement : l'output sera le revenu et les valeurs réelles équivaldront aux valeurs monétaires.

5.2.7.1. La part du travail.

$$\boxed{23} \quad \frac{\bar{w}}{X} = \frac{\bar{w} N}{f(N)} \quad \text{part relative du travail}$$

Dérivant par rapport à N :

$$\boxed{24} \quad \frac{d}{dN} \left(\frac{\bar{w}}{X} \right) = \frac{\bar{w}}{[f(N)]^2} [f(N) - Nf'(N)] > 0$$

$[f(N) - Nf'(N)] = R$, et, par conséquent, tant que la terre donne une rente, toute l'expression est positive et la part des salaires dans le revenu total, augmente avec l'accroissement de N (1)

5.2.7.2. La part de la rente.

$$\boxed{25} \quad \frac{R}{X} = \frac{f(N) - Nf'(N)}{f(N)} = 1 - \frac{Nf'(N)}{f(N)}, \quad \text{en divisant le numérateur et le dénominateur du second membre de l'équation par } N, \text{ on obtient :}$$

$$\frac{R}{X} = 1 - \frac{f'(N)}{f(N)/N} \quad \text{Remplaçons } f'(N), \text{ qui est le produit marginal de } X, \text{ par } P_m \text{ et } f(N)/N, \text{ qui représente le produit moyen de } X, \text{ par } P_M$$

$$\frac{R}{X} = 1 - \frac{P_m}{P_M}$$

(1) Ricardo, par contre disait (dans son exemple chiffré (p. 130) que la part relative du travail diminuait. Mais il l'avait évaluée en divisant les salaires en blé uniquement par rapport à la productivité marginale de la première dose de capital (180). Alors qu'il aurait fallu diviser les différents salaires en blés obtenus avec différentes quantités d'input par les différents produits marginaux donnés par ces inputs; cette remarque a déjà été faite suite à l'analyse de l'exemple de Ricardo.

Le rapport $\frac{P_m}{PM}$ est défini conventionnellement comme l'élasticité de la fonction de production : il exprime les variations proportionnelles du produit total associées aux variations proportionnelles de l'input variable, soit :

$$\epsilon = \frac{dX}{dN} \cdot \frac{N}{X} = \frac{P_m}{PM} = \frac{f'(N)}{f(N)/N}$$

25 s'écrira dès lors

$$\frac{R}{X} = 1 - \epsilon \quad \text{Remplaçons } \epsilon \text{ par sa valeur par rapport à } \eta$$

l'élasticité de la courbe de produit moyen à un point quelconque.

$$\eta = \frac{X/N}{N} \cdot \frac{dN}{d(X/N)} = \frac{1}{1 - \epsilon}$$

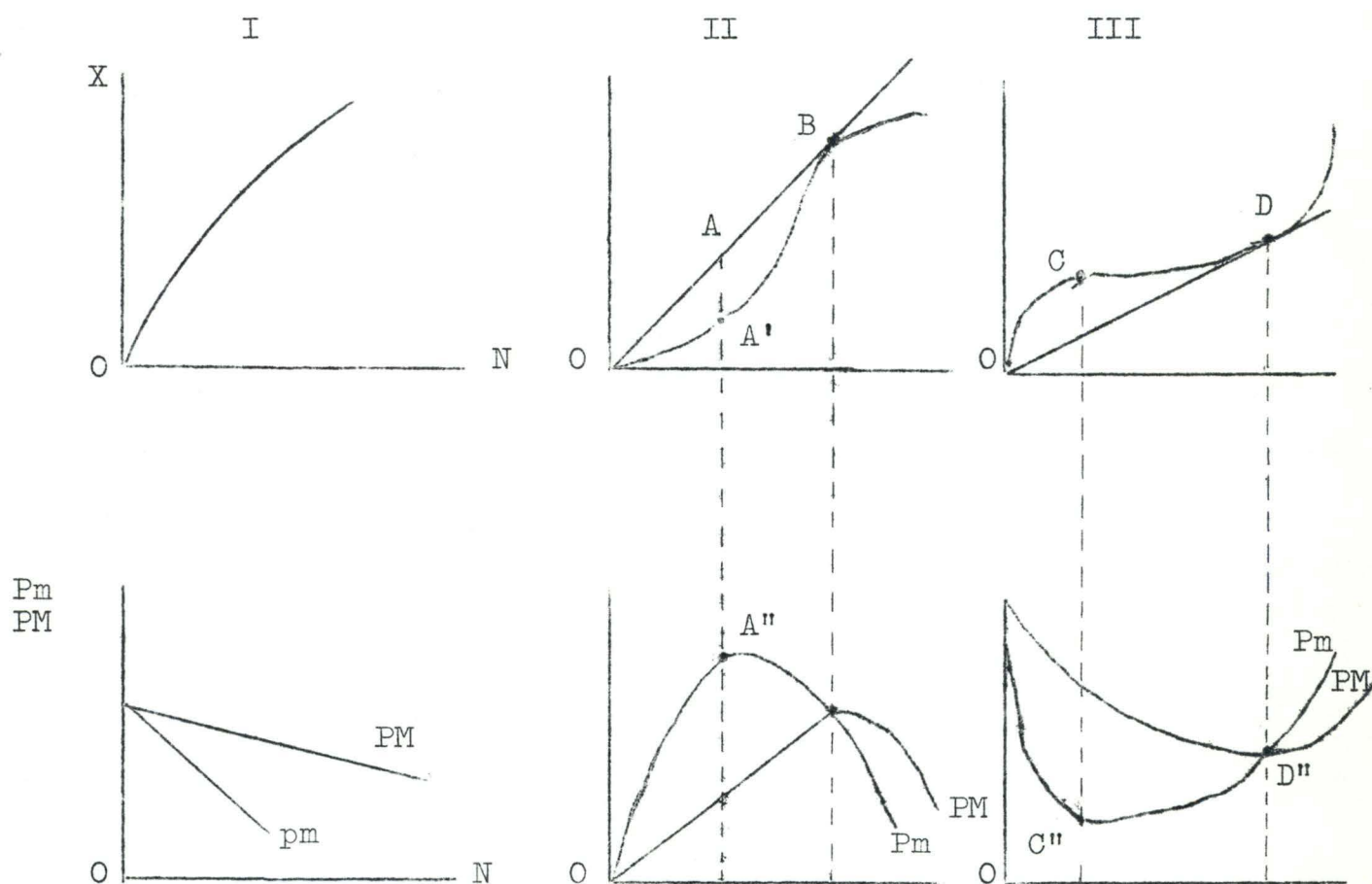
η varie dans la même direction que ϵ , mais entre des limites différentes, en effet, $\epsilon > \eta > 1$ tandis que $1 > \epsilon > 0$.

$$\frac{R}{X} = \frac{1}{\eta} \quad \text{permet de voir que la part de la rente augmentera}$$

le long d'une fonction de production invariable si la valeur de η élasticité du produit moyen diminue au fur et à mesure qu'on apporte des unités additionnelles d'input variables.

Mais η ne baisse pas nécessairement le long d'une fonction de production à rendements décroissants. Les rendements décroissants sont une condition nécessaire mais non suffisante pour voir la part de la rente s'accroître avec l'input variable. La rente en temps que part de l'output ne s'accroît que si les rendements décroissent à un taux constant ou croissant; elle ne dépend pas de la pente de la courbe de P_m , mais du taux de variation de cette pente. La fonction de production doit être sujette, pour que la part de la rente s'accroisse, aux conditions suivantes : $f'(N) > 0$; $f''(N) < 0$, et $f'''(N) \leq 0$.

On peut illustrer ces conditions par le graphique suivant, emprunté à M. Blaug (1)



GRAPHIQUE VIII

Soient trois fonctions de production avec rendements décroissants (pour le graphique II à partir de A et pour le graphique III de O à C). Les courbes Pm dans les graphiques I et II limitées à leurs parties sous rendements décroissants obéissent en tout points à $f'''(N) < 0$. La courbe de production totale I, étant une parabole, n'a pas de point d'inflexion, les courbes II et III ont les points d'inflexion indiqués A, B, C, D, auxquels correspondent des maximum ou des minimum de courbes Pm selon que $f'''(N) < 0$ ou > 0

(1) M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 110.

Sur les graphiques I et II, il est aisé de voir pourquoi R/X varie inversement à η et ϵ . L'écart relatif entre PM et P_m s'élargit, $\epsilon = \frac{P_m}{PM}$ baisse et la rente mesurant l'écart entre PM et P_m croît. Dans le cas du graphique III, à partir de C'' , l'écart relatif entre PM et P_m diminue et η et ϵ croissent le long de la fonction de production. Les exemples numériques sur lesquels Ricardo s'est basé affirment implicitement des courbes de productivité marginales linéaires (graphique I) (1), ce qui explique comment il faut montrer que dans tous les cas, la part de la rente augmente avec une augmentation de N .

A moins de s'en tenir comme Ricardo, à une fonction de production linéaire, la part attribuable à la rente reste indéterminée, ceci peut se prouver également par démonstration algébrique. Reprenons l'équation 25

$$\boxed{25} \quad R/X = 1 - N \frac{f'(N)}{f(N)}$$

$$\boxed{26} \quad (2) \quad \frac{d}{dN} \left(\frac{R}{X} \right) = \frac{-f'(N) f(N) - f(N) N f''(N) + N [f'(N)]^2}{[f(N)]^2} \\ = -\frac{1}{f(N)} \left\{ N f''(N) - f'(N) \left[\frac{N f'(N)}{f(N)} - 1 \right] \right\}$$

(1) M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 125. La fonction de production sur laquelle Ricardo a bâti son exemple, est la suivante :

$$X = 190 - 5N^2 \text{ avec } (0 < N < 19)$$

(2) M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 111. M. Blaug fait une erreur de dérivation dans 26. Il écrit :

$$\frac{d}{dN} \left(\frac{R}{X} \right) = \frac{-f'(N) - f(N) N f''(N) + N [f'(N)]^2}{[f(N)]^2} . \text{ Cette erreur}$$

est compensée par une seconde erreur que fait M. Blaug en passant de

$$\frac{d}{dN} \left(\frac{R}{X} \right) = \frac{-N f''(N)}{f(N)} + \frac{N [f'(N)]^2 - f'(N)}{[f(N)]^2} \quad \text{à}$$

$$\frac{d}{dN} \left(\frac{R}{X} \right) = -\frac{1}{f(N)} \left\{ N f''(N) - f'(N) \left[\frac{N f'(N)}{f(N)} - 1 \right] \right\}$$

$$\frac{N f'(N)}{f(N)} - 1 = -\frac{1}{\eta}, \quad [26] \text{ devient :}$$

$$= -\frac{1}{f(N)} \left\{ N f''(N) - f'(N) \left[-\frac{1}{\eta} \right] \right\}$$

$f'(N) > 0$ et $\eta > 0$ par définition; donc, $-f'(N) \left(-\frac{1}{\eta} \right) > 0$.

$f''(N) < 0$ et $N f''(N) < 0$; d'où $N f''(N) - f'(N) \left[-\frac{1}{\eta} \right]$ peut être positif ou négatif et par conséquent l'évolution de R/X par rapport à un accroissement de N est indéterminé.

5.2.7.3. La part des profits.

Par un raisonnement analogue on peut démontrer que la part des profits, elle aussi, est indéterminée

$$[27] \quad \pi = N [f'(N) - \bar{w}] \quad \text{les profits totaux}$$

$$[28] \quad \frac{\pi}{X} = \frac{N [f'(N) - \bar{w}]}{f(N)} \quad \text{la part des profits}$$

$$[29] (1) \quad \frac{d}{dN} \left(\frac{\pi}{X} \right) = \frac{f(N) N f''(N) + f(N) f'(N) - f(N) \bar{w} - [f'(N)]^2 N + \bar{w} f'(N) N}{f(N)^2}$$

$$\frac{d}{dN} \left(\frac{\pi}{X} \right) = \frac{1}{f(N)} \left\{ N f''(N) - f'(N) \left[\frac{f'(N) N}{f(N)} - 1 \right] + \bar{w} \left[\frac{f'(N) N}{f(N)} - 1 \right] \right\}$$

$$\frac{d}{dN} \left(\frac{\pi}{X} \right) = \frac{1}{f(N)} \left\{ N f''(N) - [f'(N) - \bar{w}] \left[-\frac{1}{\eta} \right] \right\}$$

(1) M. Blaug, Economic theory in retrospect, p. 111. M. Blaug fait dans l'équation [29] une erreur de dérivation. Il écrit :

$$\frac{d}{dN} \left(\frac{\pi}{X} \right) = \frac{f'(N) + f(N) N f''(N) - N [f'(N)]^2 - N w f'(N) + w f(N)}{[f(N)]^2}$$

$f'(N) - \bar{w}$ n'est autre chose que le taux de profit $r > 0$, donc

$(-r) - \left(\frac{1}{\eta} \right) > 0$, mais $N f''(N) < 0$ et donc $\frac{d}{dN} \left(\frac{\pi}{X} \right)$ pourra
 comme $\frac{d}{dN} \left(\frac{R}{X} \right)$ être positif ou négatif.

5.3. CONCLUSIONS

5.3.1. La théorie de la distribution du revenu.

i) Dans l'introduction aux "Principles", Ricardo avait annoncé que le problème principal de l'Economie politique était de déterminer la part relative du revenu total que recevait chaque catégorie d'agents de la communauté, que comme Smith et Malthus, il distingue en fonction des facteurs de production apportés. Mais Ricardo a surtout essayé de présenter une formalisation abstraite de la distribution du revenu. Ceci se sent à travers toute sa démarche, à travers sa théorie de la valeur en particulier. Le niveau d'abstraction auquel se place Ricardo ne lui permet pas de bâtir une réelle théorie de la répartition sociale (1), mais l'amène, peut-être à son insu d'ailleurs, à construire une théorie cohérente de la répartition économique. Lorsque Ricardo définit la rente, il la présente comme le revenu dû à un facteur de production, dû à "l'emploi des forces non augmentables et indestructibles de la terre", et attribué en fait au propriétaire (2). Lorsque Ricardo définit les salaires, il les présente comme le prix du travail, quant aux profits, il en parlera comme des profits "du capital".

(1) J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, volume III, p. 18 et 19; J. Marchal et J. Lecaillon disent qu'il est très difficile de savoir en fin de compte si la répartition ricardienne est fonctionnelle ou sociale.

(2) Dans l'"Essay on profits", Ricardo avait repris la définition de Malthus (voir 4.2.1.) qui faisait de la rente la différence entre actif et un passif d'exploitation agricole, constituant le revenu du propriétaire. Cette définition de la rente n'est pas reprise dans les "Principles" de Ricardo.

- ii) Ricardo bâtit donc une théorie économique de la répartition. Comment se présente-elle ?

Dans l'"Essay on profit", le taux de profit de l'économie se déterminait à partir de la production du blé. La quantité totale de blé nécessaire à l'économie était fixée, la demande de blé étant parfaitement inélastique. Le prix du blé était déterminé à la marge d'exploitation et devait être unique. Le salaire en blé restait constant au niveau de subsistance, la courbe d'offre de travail était alors parfaitement élastique au taux du salaire de subsistance. Dans l'agriculture, le profit total représentait un résidu que laissait la production totale de blé, lorsque les salaires et la rente avaient été payés. Le taux de profit se mesure dès lors par le rapport de la production totale, moins les salaires et la rente aux frais de production, c'est-à-dire les salaires en blé. Et le taux de profit agricole déterminait le taux général de profit de l'économie.

La théorie de la valeur, permet à Ricardo de déterminer le taux de profit général sans passer par sa détermination dans une branche particulière de l'économie : l'agriculture (1). En effet, la théorie de la valeur démontre que le prix d'un bien est déterminé à la marge par ses frais de production, c'est-à-dire par les quantités de travail et de capital -ou de travail épargné aux époques antérieures- nécessaires à la production d'une quantité donnée de ce bien. Quelle que soit la production considérée, le profit de l'économie se détermine essentiellement par rapport à la productivité d'une unité de travail appliquée à une terre ne donnant pas de rente. Cette proposition est plus générale que celle que développait l'"Essay on profits".

(1) D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, P. Sraffa
et M. Dobb, introduction pp. xxxii

Pour une quantité d'output donnée, le prix est déterminé par la productivité marginale de la dernière unité de capital-travail appliqué à la terre; le taux naturel de salaire est défini au niveau des subsistances, fonctions elles-mêmes des habitudes; le taux de profit par unité d'input sera égal au produit marginal de la dernière unité de capital-travail moins le salaire payé à cette unité, divisé par le montant du capital total investi dans la production (1)

Son raisonnement l'amène à d'importantes conclusions. Avec l'accumulation du capital, l'emploi augmente, la masse des salaires réels, le taux de salaire monétaire et la rente totale également, tandis que le taux de profit, valeur résiduelle baisse. Encore faut-il remarquer une certaine confusion dans l'analyse ricardienne. Sa façon particulière de calculer les parts relatives du capital et du travail l'amènent à conclure un peu hâtivement que la part des salaires diminuerait à terme. Enfin, Ricardo déclare que la rente doit croître et que la part du profit doit diminuer. Ceci n'est valable, nous l'avons vu, que moyennant certaines conditions, sans lesquelles l'évolution des parts de la terre et du capital dans le revenu reste indéterminée. Ces conditions peuvent s'exprimer en termes mathématiques de la façon suivante :

$$f'(N) > 0, f''(N) < 0 \text{ et } f'''(N) \leq 0.$$

(1) D. Ricardo, The Works and correspondence, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 116 : "the 180 quarters of corn would be divided in the following proportions...". Pour obtenir le taux de profit de l'équation [16] il suffit de multiplier le taux de profit de Ricardo par N. Soit le taux de profit par unité d'input : $\frac{f'(N) - \bar{w}}{K}$; multiplions par N on a :

$$\frac{f'(N) - \bar{w}}{K/N}, \text{ sachant que } K = N\bar{w}, \frac{K}{N} = \bar{w} \text{ et } r = \frac{f'(N) - \bar{w}}{\bar{w}} \quad [16]$$

5.3.2. Conclusions sur la rente.

- i) L'apport le plus personnel de Ricardo à la théorie de la rente est d'avoir par sa théorie de la valeur clairement exprimé que la rente n'était pas une composante du prix des biens.
- ii) La rente reste cependant le revenu dû à un facteur de production, dont l'offre est limitée. C'est cette offre limitée face à une demande croissante avec l'accumulation du capital et l'augmentation de la population qui justifie l'existence de ce revenu dû au fait de la rareté du facteur de production qui le génère.
- iii) Du point de vue de la répartition sociale, la rareté seule ne suffit pas à créer un revenu. C'est de la rareté et de l'appropriation du facteur terre que naît le revenu d'une classe d'agents : les propriétaires.
- iv) Ricardo présente deux notions de rente : la rente extensive et la rente intensive. Nous avons montré comment toute rente se ramène finalement à une rente intensive, sur terre homogène variant en fonction des doses successives de capital appliquées à la terre.
- v) La rente est affectée positivement par la hausse du prix du blé, la croissance de la population et l'accumulation de capital, dit Ricardo.
La rente est également affectée négativement à court terme par le progrès technique.
- vi) La présentation générale de la rente ricardienne rejoint celle de Malthus, pour qui la rente était aussi une part du surplus, la part intramarginale, tandis que le profit en était la part marginale. Cependant Ricardo et Malthus sont en désaccord sur quelques points.

Le progrès technique influence positivement la rente à long terme, pour Malthus. Pour Ricardo par contre, il influence négativement la rente à court terme.

Malthus présente trois causes à la rente :

- la productivité de la terre;
- la propriété qu'ont les choses nécessaires à la vie de créer leur propre demande;
- la rareté comparative des terres fertiles, causée à son tour par la non homogénéité de la qualité du facteur terre, les rendements décroissants et la croissance de la population.

De ces trois causes de la rente Ricardo en retient une : la rareté comparative des terres fertiles (niggardliness = avarice).

o

o

o

CONCLUSIONS GENERALES

1. LA VISION PREANALYTIQUE DES AUTEURS ETUDIES

Avant de tirer des conclusions sur les théories de la répartition sociale et fonctionnelle ainsi que sur les théories de la rente des auteurs analysés, il est intéressant de faire quelques remarques sur la vision "préanalytique" de l'économie qu'avaient les auteurs du XVIIIème siècle, afin de mieux comprendre la portée de leurs conclusions et les motifs de leur recherche.

Pour les économistes de la période étudiée, le monde est clos et donné. La richesse s'identifie d'abord au produit de la nature, et ensuite à la production, qui consiste en une transformation du donné de la nature. Leur problème est alors, de définir la richesse économique, et de voir ensuite qui se l'appropriera et pourquoi, en d'autres termes, d'étudier la "distribution des dépenses" ou la "distribution du produit" ou encore, ce qui revient au même, la répartition du revenu.

La définition donnée à la richesse par les économistes du XVIIIème siècle et par les classiques britanniques peut se résumer brièvement par les points suivants (1) :

- a) la richesse ne s'identifie pas à l'or ou à l'argent, mais se limite aux objets matériels ayant valeur d'échange; la valeur d'échange suppose l'appropriation des biens, et pose un problème de comptabilisation des richesses communes aux membres d'une société;

(1) E. Cannon, A history of the theories of production and distribution from 1776 to 1848, pp. 1-14

A. Smith, The Wealth of Nations, volume I, p. 1, p. 32 et p. 33.

T. Malthus, Principes d'économie politique, p. 32.

D. Ricardo, The Works and correspondance, volume I, Principles of political economy and Taxation, p. 1 et p. 2.

- b) la richesse d'une nation est considérée comme la somme des richesses individuelles, à une époque donnée;
- c) la richesse d'une nation devrait signifier "richesse moyenne" (richesse totale pondérée par la population ou l'étendue du territoire); cependant dans bien des cas les classiques anglais oublient cette pondération;
- d) quelle est, enfin, la dimension de la richesse ? est-elle un stock ou un flux; la richesse d'une nation est-elle son capital ou son revenu national ? les physiocrates, dans la mesure où ils considèrent le secteur agricole comme seul productif de valeur et où ils se sont penché sur le phénomène de la reproduction annuelle des biens, mettent l'accent sur la dimension flux de la richesse; cependant, dans leur système, les avances primitives nécessaires à la production sont un capital, et font partie des richesses d'une société; les classiques anglais, quant à eux, considèrent la richesse comme un flux annuel, non sans la confondre cependant avec la richesse-stock.

La richesse ainsi définie constitue un agrégat d'éléments composites; pour la mesurer, une unité est recherchée, ce qui donne lieu aux diverses théories de la valeur, dont les théories des prix seront directement déduites.

Quelles sont les lois qui règlent la répartition du revenu entre les différentes classes d'agents qui composent la société ? Pour les auteurs de la période considérée, cette question apparaît, en tout cas après les physiocrates, comme la raison d'être essentielle de la science économique. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne se soient intéressés qu'à ce seul problème : ils présentent tous, à un niveau plus ou moins développé, une théorie de la production.

2. LA REPARTITION ECONOMIQUE DU REVENU.

Au chapitre premier, deux théories de la répartition ont été distinguées : l'une plus abstraite, étudiant la répartition du revenu entre facteurs de production, l'autre plus concrète, étudiant la répartition entre agents économiques.

La première déterminait, à court et long terme, les parts relatives du facteur travail et du facteur capital. Cette détermination se fait selon la méthode marginaliste.

Chez Smith et Ricardo surtout, on trouve l'émorce d'une théorie fonctionnelle de la répartition; en quoi diffère-t-elle de la répartition marginaliste ? Les points de comparaison sont difficiles à trouver.

Smith définit, en état d'équilibre statique, un taux de salaire au niveau des subsistances, un taux minimum de profit suffisant pour la conservation d'une même quantité de travail et un taux naturel de la rente, dépendant de l'état de la demande.

Par contre, le théorème fondamental de la répartition de Ricardo se rapproche déjà plus de la méthode marginaliste, mais il ne possède pas les mêmes outils mathématiques. Chez Ricardo comme chez les Marginalistes, le facteur variable reçoit le produit marginal, mais Ricardo réduit à un seul facteur variable le capital et le travail, tandis que les marginalistes les considèrent comme deux facteurs variant séparément. Pour dissocier les salaires des profits, Ricardo conserve la notion de salaire réel au niveau des subsistances. Notons que le salaire au niveau des subsistances implique qu'on considère le salaire comme un revenu d'agents; affirmer dès lors que Ricardo présente une théorie fonctionnelle de la répartition n'est certainement pas exact au sens strict, mais souligne néanmoins la tendance de sa théorie.

3. LA REPARTITION SOCIALE DU REVENU.

Au chapitre premier, il a été dit que divers critères de partition de l'ensemble des agents en catégories de revenu pouvaient s'envisager : soit, par niveau d'abstraction décroissante, la partition en fonction des facteurs de production, la partition en fonction des faits qui produisent un revenu et la partition en fonction même des agents qui composent la société.

Les physiocrates comme les classiques anglais présentent une théorie de la répartition sociale; cependant ils ne répartissent pas tous les agents selon le même critère.

Les physiocrates construisent un modèle macroéconomique de répartition sociale en fonction des modes d'insertion des individus dans l'économie; en effet, la classe productive est rémunérée parce qu'elle cultive la terre, les propriétaires reçoivent le produit net parce qu'ils la possèdent; la classe stérile ne s'occupant pas de la culture des terres, subsiste grâce aux services rendus aux deux autres groupes. La répartition d'équilibre en état stationnaire se présente en fin de période comme suit : la classe productive reçoit les intérêts (10 %) des avances primitives en espèces, les avances annuelles de la période à venir et le produit net en espèces qu'elle devra payer aux propriétaires au début de la période suivante. Les propriétaires ne possèdent plus rien en fin de cycle, ils ont consommé entièrement le produit net qu'ils ont reçu en début de cycle. La classe stérile conserve uniquement les avances en espèces qui lui permettront de produire des biens manufacturés au cours du cycle suivant et ne garde à son actif aucune richesse réelle.

La théorie de la répartition sociale de Smith se fera entre catégories d'agents définies en fonction des apports de facteurs de production; il y a donc trois classes d'agents : les capitalistes, les travailleurs et les propriétaires terriens. Les travailleurs se divisent en deux sous-groupes : les travailleurs productifs et les travailleurs improductifs. A long terme, les travailleurs pro-

ductifs seront rémunérés au niveau des subsistances par le fonds des salaires. Les capitalistes et propriétaires se partageront la différence entre le produit total et les frais de production, ou le fonds des salaires investi dans la production. Le partage entre capitalistes et propriétaires se fait de la façon suivante : les profits sont payés au capitaliste à leur taux naturel, c'est-à-dire au taux minimum nécessaire pour maintenir le capital constant. Quant aux propriétaires, ils seront rémunérés par le résidu restant. La part des profits et de la rente non indispensable aux capitalistes et propriétaires sera dépensée à entretenir des travailleurs improductifs (gens de maison, appareil judiciaire, militaires, etc...)

Malthus reprend les mêmes catégories d'agents que Smith, mais rend sa théorie plus souple. La rémunération des salariés, fonction du fonds des salaires, tend à se faire, à long terme, non plus à un niveau de subsistance physiologique, mais psychologique : il est fonction des habitudes de la population. Si le salaire était au-dessus du niveau des subsistances, la population tendrait à s'accroître ramenant le salaire à ce niveau. Mais si, lorsqu'il est payé au-dessus de ce qui est nécessaire à sa subsistance, l'ouvrier estime que plutôt que d'agrandir sa famille, il préférerait jouir d'un peu plus d'aisance, la population n'augmenterait pas, et le salaire augmenterait, tout en restant au niveau de subsistance psychologique. Ainsi donc l'équilibre stationnaire pourra avoir lieu, soit avec une population faible et un taux naturel des salaires élevé, soit avec une population forte et un taux de salaire relativement bas. Le capitaliste reçoit la différence entre la valeur totale de la production et la valeur des frais de production qu'il a payé grâce à son capital. A long terme, le taux de profit, par la concurrence entre capitalistes, tend à s'uniformiser au taux de profit que donne la dernière unité de capital appliquée à la terre la plus médiocre. Quant à la rémunération du propriétaire, puisque la production agricole connaît des rendements décroissants, et que le taux de profit -mesuré par la productivité de la dernière unité de capital investie dans la terre- tend à être unique, elle reste une part intramarginale du produit qui n'est pas attribué.

Quant à Ricardo, le niveau d'abstraction de son analyse rend sa théorie de la répartition plus fonctionnelle que sociale. Cependant Ricardo avait annoncé dans son introduction une théorie sociale de la répartition en fonction des facteurs de production, et il en donne une ébauche; en effet, nous l'avons vu (1), tout comme les physiocrates, il présente un calcul arithmétique des parts relatives des salaires, des profits et de la rente dans le produit total, mais il a été remarqué que Ricardo commet une erreur dans le calcul des parts en ne rapportant les salaires, les profits et les rentes en blé qu'au produit de la première dose de capital-travail appliqué à la terre. Il a été signalé en outre, que l'évolution des parts relatives (décroissance des parts des salaires et des profits, croissance de la part de la rente), ne peut être déterminée que si on impose à la fonction de production des conditions particulières quant à la fonction "input" unique capital-travail :

$$f'(N) > 0, f''(N) < 0 \text{ et } f'''(N) \leq 0$$

4. LA RENTE.

Les diverses conclusions concernant la rente peuvent se rassembler dans le tableau suivant.

(1) Voir p. 130, colonnes (4), (6) et (8).

AUTEURS (1)	RENTE EN TANT QUE REVENU (2)	CAUSES DE LA RENTE (3)	RENTE SURPLUS DE VALEUR SUR COUT DE PRODUCTION (4)	RENTE COMPOSANTE DES PRIX (5)	VARIABLES QUI INFLUENCENT LA RENTE (6)
CANTILLON	Rente: terme général pour signifier revenu. (Les trois rentes). La rente "véritable" est le revenu du propriétaire terrien : loyer moyen, forme faitaire	La propriété du sol	-	-	Observation empirique
QUESNAY et les physiocrates	Le produit net = revenu du propriétaire; revenu macroéconomique moyen de la terre	1) Productivité de la terre 2) Propriété du sol	Produit net = surplus total	Composante du "bon prix" mais non du prix "fondamental" ou prix de revient	La distribution des dépenses
SMITH	RENTE = revenu du propriétaire terrien. Cependant, début de distinction entre rente de la terre et profit du capital	1) Productivité de la terre 2) Prix de rareté des produits offerts, ou prix de monopole 3) propriété du sol	Rente = part résiduelle du surplus total, une fois les profits distribués à leur taux naturel	La rente est une composante du prix des biens ↑ CONTRADICTION ↓	1) fertilité de la terre et localisation 2) le prix des biens
MALTHUS	RENTE = revenu du propriétaire, car la rente est clairement distinguée des profits du capital	1) productivité de la terre 2) les produits de première nécessité créent leur propre demande 3) rareté relative des terrains fertiles engendrés par a) la croissance de la population	Rente = part du surplus total; surplus total = rente + profit La rente est le surplus intramarginal Le profit est le surplus marginal déterminé par la dose de capital la moins productive appliquée à la terre	La rente influence le prix des biens dans la mesure où elle est une composante de l'offre de biens, comme prix d'un facteur de production (Malthus est vague concernant l'influence de la rente sur le prix)	à long terme : 1) accumulation de capital faisant baisser les profits 2) augmentation de population faisant baisser les salaires 3) progrès techniques agricoles haussant la rente

AUTEURS (1)	RENTE EN TANT QUE REVENU (2)	CAUSES DE LA RENTE (3)	RENTE SURPLUS DE VALEUR SUR COUT DE PRODUCTION (4)	RENTE COMPOSANTE DES PRIX (5)	VARIABLES QUI INFLUENCENT LA RENTE (6)
MALTHUS (suite)		b) la non homogénéité de la fertilité des terres c) rendements décroissants du capital appliqué à la terre			
RICARDO	1) Rente=revenu d'un facteur de production fixe et indestructible : la terre 2) Rente=part du revenu du propriétaire	1) a) la croissance de la population b) la non homogénéité de la fertilité des terres c) rendements décroissants 2) propriété du sol, alliée avec la cause 1) ci-dessus	La rente est le surplus intramarginal	la rente n'est plus une composante du prix des biens	<u>à long terme :</u> 1) accumulation de capital, faisant baisser profits et salaires réels 2) augmentation de population faisant baisser les salaires 3) augmentation des prix des biens <u>à court terme :</u> augmentation du progrès technique qui baisse la rente

Il ressort de la colonne n° 2 et n° 4 du tableau, que le concept de rente s'est rétréci au fur et à mesure de l'évolution de la théorie économique; d'abord définie comme un terme très général signifiant revenu de la terre (chez Cantillon), la rente fut successivement considérée comme le surplus total de production sur les frais de production (physiocrates), puis comme une part résiduelle du surplus total.

De la colonne n° 2, il ressort d'autre part que l'analyse progressive du concept de rente a permis de dégager dans un revenu concret d'agent (revenu du propriétaire) des revenus abstraits de facteurs (profits du capital) et des surplus de conjoncture (la rente) (1).

C'est pourquoi, au terme de cette étude, s'il fallait donner une définition de la rente chez les classiques anglais, nous dirions que la rente est le revenu d'un facteur de production : la terre, facteur fixe; et que ce revenu est engendré par une loi physique : les rendements décroissants, étant donné une loi biologique : la croissance de la population.

La rente est-elle le revenu d'une catégorie d'agent au terme de cette étude ? Non, elle n'est plus qu'une partie du revenu des propriétaires; en effet, ceux-ci reçoivent en outre les profits des capitaux qu'ils ont investis sur leurs terres. Nous comprenons alors pourquoi les néoclassiques feront de la rente le prix d'un facteur de production. Mais dans ce cas, on retrouve la contradiction de Smith (colonnes (5) et (6) : logiquement, si la rente rétribue un facteur de production, elle influence la détermination du prix du produit. Smith se rend compte de cette difficulté, mais ne la résout pas. Ricardo y échappe tant qu'il maintient sa définition de la rente comme un surplus intramarginal. Il faudra donc étudier dans quelle mesure les néoclassiques marginalistes ont modifié la problématique en présentant des hypothèses différentes à

(1) J. Schumpeter, Théorie de l'évolution économique, introduction de F. Perroux, La pensée économique de J. Schumpeter, p. 37.

propos du facteur-terre.

Une autre prolongation de la présente étude serait d'examiner la question de l'origine de la rente. Doit-elle être cherchée du côté de la demande ou de l'offre ? La réponse apportée par les classiques anglais étudiés n'est pas claire. Smith considère la rente comme un prix de monopole; nous dirions plus exactement, comme un prix de rareté relative du produit, associé à la partie supérieure de la courbe de demande. Par contre, Malthus et Ricardo expliquent la rente à partir des rendements décroissants, elle se retrouve donc sur la courbe d'offre.

L'étude qui vient d'être faite pour les classiques anglais n'est pas complète : elle devrait être prolongée par une analyse de J.B. Say ainsi que de J. Stuart Mill qui est le premier économiste à avoir parlé explicitement de la distinction entre théorie fonctionnelle et théorie sociale de la répartition (1). Il faudrait ensuite voir comment se prolongent ces conclusions partielles dans l'analyse marxiste et l'analyse néoclassique.

Une fois en possession de tous ces éléments, on sera en mesure d'aborder les problèmes concrets posés par les formes contemporaines de la rente.

o

o

o

(1) Marchal et Lecaillon, La répartition du revenu national, volume III, p. 20.

BIBLIOGRAPHIE

1. M. Blaug, Economic theory in retrospect, 1962, 2ème édition (1968)
2. M. Blaug, Ricardian Economics, A historical study, 1958
3. J. Bonar, Malthus and his work, 1885, deuxième édition (1924)
4. E. Cannan, History of the theories of production and distribution from 1776 to 1848, 1893, dans la troisième édition (1917)
5. R. Cantillon, Essai sur la nature du commerce en général, 1755, Edition Henri Higgs (1931)
6. T. Malthus, Principes d'économie politique, deuxième édition, édition française, Maurice Monjeau, 1846.
7. J. Marchal et J. Lecaillon, La répartition du revenu national, 4 volumes : Les salariés (1958), Les non salariés, Modèles classiques et Marxistes, Modèles modernes et leur dépassements.
8. F. Quesnay et la physiocratie, I.N.E.D., 1958, deux volumes.
9. F. Quesnay, Tableau économique des physiocrates, préface de Michel Lutfalla, Calman-Lévy, 1969
10. D. Ricardo, The Works and correspondence of David Ricardo, volume I, On the principles of political economy and Taxation, volume 2, Notes on Malthus's principles of political economy, volume IV, Pamphlets and Papers, 1815-1823, édition variorum par Piero Sraffa avec la collaboration de M.H. Dobb, 1951.
11. J. Schumpeter, History of Economic Analysis, 1954, Oxford University press.
12. J. Schumpeter, Théorie de l'évolution économique. Recherche sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture. Introduction de F. Perroux : La pensée économique de J. Schumpeter. Traduction de J.J. Anstet sur la deuxième édition. Delloz, 1935.
13. A. Smith, The Wealth of Nations, Cannan édition 1904, sixième édition en deux volumes.
14. L. Walras, Eléments d'économie politique pure, édition définitive, Paris, Pichon, 1952.

ARTICLES

- A. Barzère : Redistribution des revenus, attribution des ressources et revenu disponible, revue de science financière, 1956, n° IV, p. 636.
- L. Pasinetti : A mathematical formulation of the Ricardian system, Review of economic studies, XXVII, 1960, p. 78-98.
- A. Phillips : The tableau économique as a simple Leontieff model, quarterly journal of economics, 1955, pp. 137-144.